

ALAIN BOCHER DE TRÉGOR

***La
reine
Gally***



Un chevalier sans visage **

LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui. La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet eBook est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle. Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayants droit.

Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Alain Bocher de Trégor

UN CHEVALIER SANS VISAGE

La Reine Gally

* *




























© Arbre d'Or, Genève, juin 2007



















<http://www.arbredor.com>


















Tous droits réservés pour tous pays









Le Serment










—                  .

—   ,       .

                  .

—                  .

—         ,

         ¹ .

— Gally, il est temps de rentrer.

— Oui, maman, je viens. Le temps de descendre et je suis là.

— Ne va pas te casser une jambe...

— Sois sans inquiétude.

— Oh ! Si, je suis inquiète, car tu es un vrai garçon manqué et tu es par trop imprudente, Gally. Quand je pense que ton père et moi étions persuadés que tu serais un garçon ! Nous ne nous étions pas trompés

¹ L'elfique n'étant pas ma langue habituelle, je me permettrai de continuer en français (NDA).

de beaucoup... Fais attention à toi. Tu es vraiment trop audacieuse.

— Mais non, je sais ce que je fais, et je ne vais pas tomber, j'ai mes ailes !

— Justement, ne va pas te les déchirer sur les petites branches.

Tout en parlant, Gally est arrivée au pied du hêtre. Quelques secondes pour lisser ses ailes, et le petit être bleu rejoignait sa maman. On aurait juré deux sœurs jumelles tant la maman paraissait très jeune, pourtant elle n'avait jamais que cent soixante-quinze ans et sa fille une quinzaine d'années. La seule différence entre elles était la couleur de peau de Gally, qui avait le teint un peu plus pâle que Beauty, sa maman. Et également une tête de plus.

C'est en effet une jolie Elfe, un peu plus grande que la normale il est vrai, et un peu plus grande que sa maman, et qui joue toute la journée avec ses amis les korrigans et les autres Elfes bleus de son village. C'est un véritable chef de bande suivie par tous et l'on peut se demander si c'est dû à sa taille ou à son esprit guerrier, mais il est certain qu'elle a un sérieux ascendant sur ses petits camarades (et grands par l'âge).

Pour un moment elle redevient la fille de Beauty et s'assied à côté d'elle sur le long banc mural pour manger le repas d'herbes sauvages, potage et légumes en ragoût épicé, que Beauty a préparé avec toute sa science culinaire et disposé avec grâce ainsi qu'avec tout son amour.

— Dis, maman, raconte-moi encore comment est mort mon papa. Est-il vrai que c'était un géant ?

— Qui t'a dit une sottise pareille ?

— Tous mes amis me le disent, et ils assurent que c'est pour cette raison que j'ai une tête de plus qu'eux.

— Ton papa n'était pas un géant, c'était un homme, tout simplement.

— Mais, il était très grand alors ?

— Non, pour un humain, il était plutôt normal. Il était beau... très beau... et je l'aimais...

Un long silence s'en suivit, tandis qu'une larme roulait sur la joue de Beauty, rêveuse. Long silence empreint de lourds souvenirs qu'enfin Beauty rompit.

— Tu sais, Gally, je n'ai pas trop envie d'en parler. C'est trop vivant encore. J'ai mal.

— Mais, maman, c'était mon papa, je veux tout savoir de lui. D'ailleurs, je veux devenir chevalier moi aussi.

— Oh, non ! Ne fais pas ça ! D'ailleurs, tu es trop petite. Et puis tu es invisible aux yeux des humains et c'est tant mieux.

— Justement, mon invisibilité sera un atout pour moi ! Et puis... il y a autre chose. Je voudrais connaître mon frère. Peux-tu m'emmener ou m'indiquer le chemin pour le voir ?

— Je t'y emmènerai. J'attendais que tu me le demandes. Tu ne peux savoir combien j'étais impatiente de ce moment-là. Mange à présent.

— Et si on invitait Gratte-Cul et Claquette. Ils ne sont pas bien loin, et ça me ferait plaisir.

— Si tu veux, va les chercher, fais vite.

Elle s'envole aussitôt dans un éclair bleu, tandis que Beauty, reste là, rêveuse et mélancolique. Sa blessure ne s'est jamais refermée et seule sa fille remplit sa vie. Elle avait été persuadée que ce serait un garçon... Eh non ! Ce fut une fille, une jolie petite elfe bleue pâle, aux yeux noir de geai, et aux longs cheveux blonds ce qui est plutôt rare chez les elfes, physique qui contrastait avec son allure vive et délurée. C'est son bonheur, et voilà qu'elle veut être chevalier ! Une lubie certainement. Cela lui passera bientôt.

— Je n'ai retrouvé que Gratte-Cul. Il me suit... Ah ! Le voilà. Tu as fait vite !

— Assieds-toi, Gratte-Cul, mon ami de longtemps. Partage notre repas. Aimes-tu le potage d'orties ?

— Surtout lorsque c'est toi qui le fais !

— Flatteur !

— J'ai pris quelques anguilles. En veux-tu ?

— Ce n'est pas de refus. Je les fumerai et j'en emporterai quelques-unes pour les offrir à Maria.

— C'est une excellente idée. Tu l'embrasseras de ma part lorsque tu iras à La Vigne.

— Tu peux être certain que je n'y manquerai pas ! Sais-tu que Gally veut être chevalier ?

— Non ? !

— Alors qu'elle ne pourra même pas monter sur un cheval...

— Oh, mais je ne monterai pas à cheval !

— Alors, tu ne seras pas chevalier !

— Mais si ! J'y descendrai !...

— Tu y descendras ?

— Oui, pour nous c'est facile, il nous suffit de voler et de nous poser. Mais ne mettons pas la charrue avant les bœufs ! Avant tout je dois apprendre à me battre.

— À te battre ? Et avec quoi ?

— J'ai demandé au Kobold du Gué de me forger une épée à ma taille. Je veux venger mon père.

— Oh ! Non ! Tu ne vas pas te mettre dans ce genre de combat ! Oh non ! D'ailleurs, le Chevalier Noir est mort et enterré depuis longtemps. Enguerrand s'est vengé lui-même !

— Enguerrand, oui ! Mais pas mon papa. Et c'est à moi que cela revient.

— Crois-tu cela ? demande Gratte-Cul. Et te venger sur qui ? Le Chevalier Noir est mort, oublie tout cela.

— Mordred est la cause de sa mort ! Et lui, il est toujours vivant.

— Il est loin. Oublie tout cela, te dis-je.

— Jamais ! Il a trahi et son geste ne peut rester impuni. Et c'est moi qui le punirai ! Je le ferai avec mon frère.

— Je comprends tout ! C'est pour cela que tu veux rencontrer le fils de Maria ?

— Peut-être... Et puis c'est mon frère non ? N'est-il pas normal que je le connaisse ?

— Bon ! Mangeons. L'aube se lèvera demain. À chaque jour suffit sa peine.

Ils mangent la soupe d'orties toutes jeunes ainsi

que les racines en ragoût absolument délectables. Au printemps toutes ces plantes sont délicieuses et tendres. Le repas ne dure pas bien longtemps et Gally suivie de Gratte-Cul repart dans les arbres s'adonner à leur jeu favori : sauter de branche en branche et traverser la forêt par la route des airs pour retrouver Crochu, Crécelle, Épine et Claquette, leurs camarades de jeux habituels. La plus intrépide est bien Gally, les dépassant en taille et surtout en vitesse, c'est un véritable chef de guerre. Une égérie révolutionnaire, bien que de très loin la plus jeune. Leurs jeux sont faits de course-poursuites à travers les arbres de la forêt, ou encore de concours d'équilibre sur les troncs flottants de Val sans Retour. Parfois fatigués de ces jeux, ils vont pêcher la truite dans l'Aff ou dans la Rivière du Mony ou encore parfois dans celle du Pas du Houx qui passe au Gué de Salomon. Souvent ils rapportent à Beauty ou au clan des Korrigans quelque gibier ou produit de leur pêche à la plus grande joie de tous.

— C'est bien vrai que tu veux être chevalier ? Ce ne sont pas des paroles en l'air ? dit Gratte-Cul.

— Tu n'as même pas d'armure !

— Mais, Crochu, tu vas m'en faire une, toi qui es si habile de tes mains. Et Claquette me fera des chausses.

— Et moi, que pourrai-je faire pour toi ?

— Toi, Crécelle, tu vas m'enseigner à me battre. Tu seras mon Maître d'Armes. Le Kobold du Gué doit me forger une épée, il me l'a promise et, crois-moi, ça ne sera sûrement pas n'importe laquelle ! Les épées du Gué sont invincibles. Tout le monde sait cela !

— Tu ne l'as pas encore vue, cette épée, comment peux-tu dire cela ?

— Oh, je le connais bien ce kobold car c'est un ami de maman et je sais ce qu'il vaut. D'ailleurs n'as-tu pas remarqué que maman a souri lorsque je lui ai dit ça ?

— Quand même, j'imagine mal un chevalier de quatre pieds de haut !

— Pardon, quatre pieds et un pouce, et un peu plus même !

— Oh, pardon ! Il est vrai que ça compte beaucoup... Tu es malgré tout bien petite.

— Vous verrez, vous verrez, je combattrai Mor-dred et je lui ferai payer sa trahison. Et je ne serai pas seule.

— Pas seule, ça, c'est évident, puisque nous serons à tes côtés.

— Non ! C'est vrai ? Je n'osais pas vous le demander.

— Tu ne t'imagines tout de même pas que nous allions t'abandonner.

— Et il y en aura aussi un septième.

— Qui donc ?

— Mon frère.

— Mais, tu ne lui en as même pas parlé.

— Non, mais c'est mon frère.

— Tu ne le connais même pas.

— Non, mais c'est mon frère.

— Crois-tu qu'il voudra te suivre dans une pareille aventure ?

— Oui, bien sûr, Crécelle : c'est mon frère.

— Oh, alors...

— À présent, nous devons prêter serment.

— C'est cela. Prêtons serment et scellons-le de notre sang.

— Oui... À la vie, à la mort.

Cinq petits hommes et une toute petite jeune fille lient leurs mains qui, bien que très petites, s'unissent intimement et chaleureusement dans un serment d'amour vrai et indéfectible et... bariolé ! Une petite main bleu pâle mêlée à cinq mains tout aussi petites, et calleuses et toutes ridées comme pommes au sortir de l'hiver, mais qui auraient dû être blanches jusqu'au fond de ces rides. Une seule voix sort de ces six bouches minuscules et ils se font chacun une toute petite piqure à l'index gauche pour mêler leurs sangs solennellement.

— À la Vie, à la Mort.

— Que Merlin nous assiste.

— Vous m'avez appelé ? Me voici !

— Oh, Merlin, nous ne voulions pas te déranger...

— Vous ne me dérangez pas, mais je vois que vous avez besoin de moi. Quelles sont vos intentions ?

— Gally veut devenir Chevalier.

— Oh, Oh... chevalier, ou ne serait-ce pas plutôt... Chevalaine ? Eh bien...

— Oui ! C'est cela. Je veux être adoubée Chevalaine, tu as raison Merlin. Et je veux être adoubée par toi, et toi seul !

— Tiens, tiens, es-tu si sûre de toi et si sûre de moi ? C'est flatteur. Mais oublies-tu que je ne peux pas t'adouber ? Seul le Roi en a le pouvoir. Bien sûr, tout chevalier a le droit de t'adouber, mais il te faudra te faire reconnaître par le Roi. Veux-tu toujours être adoubée ?

— Oh, oui, je n'ai que ça en tête.

— Bon, il nous faut une marraine. Que penses-tu de Viviane ? Ce sera une bonne marraine, même si c'est une mauvaise amante ! Il est vrai que ce pourrait être Guenièvre également. Enfin, nous verrons. Entraîne-toi, tu n'as que cela à faire. Je dois rejoindre Huel Koat où je suis très attendu, il faut que j'y sois avant que Mordred ne fasse une bêtise.

— Justement, je...

— Kenavo, ar gwechal.

— Merl...

— Kenavo.

— Merl...

Merlin a disparu aussi soudainement qu'il est apparu. Une légère brume, et plus rien, plus de Merlin ! Rien que la futaie vert tendre et blanche des jeunes bouleaux si à l'aise dans cette terre spongieuse et gorgée d'eau.

Les jeux aériens ont repris, vive poursuite de Gally par les quatre korriganes sautant d'arbre en arbre, de branche en branche tandis qu'elle volette de toute la force de ses ailes translucides et bleues. Chacun cherche à être le premier, chacun rêve d'être le gagnant et, surtout, chacun espère avoir les faveurs de la jeune fille. Mais personne ne les aura, ils peuvent

toujours y rêver ! Elle est bien trop rapide pour eux, balourds et plutôt maladroits, pour se déplacer dans les airs surtout en face d'une fille qui vole. Et elle est beaucoup trop agile. Et puis, elle n'a que quinze ans et toute la vie devant elle. Sa maman n'a pas encore deux cents ans.

La journée se passe en rires et en cris à peine audibles pour des humains ou bien ils sont confondus avec les cris des oiseaux. Petit à petit, ils se sont rapprochés de la mine de Pemp Bonn, et de l'autre côté du chemin qui mène à Beauvais, passant par Hucheloup, Gally atterrit tout près de Beauty, non loin de leur village, tandis que les quatre complices comprennent que ce n'est pas ce soir encore qu'ils la coucheront sur un lit de fougères odorantes. Ils s'en retournent dans leur clan, penauds de s'être fait avoir et pourtant contents de s'être bien amusés durant toute cette poursuite.

Demain, ils commenceront l'entraînement de Gally. À moins qu'elle ne parte à La Vigne avec sa maman. Ça serait formidable ça ! Faire la connaissance de son frère, quelle joie ! Et faire la connaissance de Maria, dont Beauty lui a rebattu les oreilles bien des fois. Gally s'en va se coucher pour rêver à tout cela et dans ce rêve elle rencontre un frère, un grand frère, grand, grand, qui devient immense, gigantesque comme l'arbre de la Gelée, et qui lui parle. C'est si impressionnant qu'elle s'éveille en sursaut. Elle a encore en mémoire un homme immense et souriant d'un sourire emprunt d'une immense bonté.

— Gally, Gally, il est l'heure. Réveille-toi !

La vigne

— Debout, paresseuse, le soleil vient de se lever et nous devons partir. La route sera longue pour nos petites ailes. Nous emporterons de quoi manger en route, mais ne nous chargeons pas. J'ai mis une anguille dans notre balluchon. Ce sera pour nous deux largement suffisant. J'en ai pris deux autres pour offrir à Maria et à son fils. J'espère qu'il aime ça.

— Comment sais-tu que c'est un fils, maman ? Tu ne l'as pourtant jamais vu.

— Mais si, Gally, je suis déjà allée lui rendre visite plusieurs fois alors que tu jouais avec tes amis dans les arbres de la forêt.

— Tu ne me l'as jamais dit.

— Tu ne me l'as jamais demandé ! Si tu me l'avais demandé, je t'en aurais parlé. Ça n'a jamais été un secret.

— Mais, regarde maman, on n'y voit rien. Il y a tellement de brume. Nous allons nous perdre.

— Non Gally, nous ne pourrons pas nous perdre, la brume se lèvera bientôt et, en attendant, nous n'aurons qu'à voler plein ouest. ! Et s'il y a de la brume, c'est qu'il n'y a pas de vent, et ce sera moins fatigant de voler par ce temps que de lutter contre le vent... et moins chaud pour voler.

— Si tu le dis...

— Tu verras.

Elles s'envolent en direction du plein ouest, faisant confiance à leur sens de l'orientation naturel. Leurs ailes de libellule s'agitent silencieusement, elles laissent très vite la mine de Pemp Bonn derrière elles pour survoler bientôt le Val sans Retour si caractéristique avec ses marches d'eau chargées de troncs serrés les uns contre les autres basculant lentement et à grands fracas dans le bassin du dessous, guidés par deux hommes munis de longues perches. Il n'y a encore personne à jouer sur les troncs, mais ça ne tardera probablement pas. Bientôt la brume deviendra lambeaux égratignés par les branches des hêtres et des bouleaux de la forêt. Il ne restera que le fond des vallées totalement emmiouatées frileusement sous elles, voletant sur les cimes enschistées. Ce sont des taches de sang dans la verdure étonnamment claire de la forêt printanière.

Bientôt les deux elfes survolent quelques toits de chaume alternant avec des toits d'ardoises. Le soleil fait scintiller les ardoises bleues et dore les toits de paille et de jonc. Quelques Tétons de Vénus sortent ça et là des fascines emmêlées.

— Nous survolons déjà le Perthuis Neanti. Nous allons quitter Brécilien.

— Nous allons assez vite. J'ai bien l'impression que nous ne mettrons pas très longtemps pour atteindre la Vigne.

— Non, nous y serons avant le milieu du jour et nous dînerons certainement tous ensemble. Nous avons la chance qu'il ne fasse pas encore trop chaud.

Les anguilles seront encore bonnes, elles n'auront pas le temps de chauffer sous le soleil. Je les ai enveloppées dans de la mousse d'ailleurs.

— Ne sont-elles pas trop lourdes pour toi ?

— Si, elles me semblent très lourdes et je te demanderai bientôt de me relayer.

La conversation s'arrête là pour ménager les forces des deux femmes. En dessous d'elles, les humains commencent leurs travaux champêtres sans soupçonner leur présence dans la brume de plus en plus ténue, s'effilochant aux cheminées encore fumantes des chaumières, mêlant leur fumée bleue aux lambeaux gris de la brume matinale.

— J'aimerais bien m'arrêter quelques instants, maman.

— Si tu veux, arrêtons-nous à l'abri ce bosquet. Nous y serons à l'abri.

— Regarde maman, il y a une toute petite fille qui joue avec l'eau du ruisseau. Puis-je me faire voir ?

— Oui, si tu veux, elle est très jeune. Sois prudente malgré tout.

— Bonjour, petite fille.

— Bonjour, Madame la fée. Que vous êtes jolie.

— Je ne suis pas une fée, je suis une elfe.

— Ah ! Et ce n'est pas pareil ? Vous n'exhaussez pas de vœux ?

— Non, je n'exhausse pas de vœux, mais si tu as un vœu à formuler, j'en parlerai à mon amie la fée. Elle m'écouterà.

— Oh, oui ? Je voudrais être grande.

— Alors, tu ne me verrais plus.

— Ah ? bon... Alors, je resterai petite !

— À qui parles-tu, Maguy ?

— À madame la fée, maman.

— Arrête de mentir, tu sais bien que ça n'existe pas.

— En fait, ce n'est pas une fée, mais une elfe.

— Tu seras punie ce soir, tu ne dois pas mentir à ta mère ! Tu sais bien que les elfes n'existent pas plus que les fées. Ce sont des inventions stupides. D'ailleurs, tu vois bien qu'il n'y a personne. Allons, retourne jouer dans le champ. Je pourrai te surveiller. Tu as quatre ans maintenant, tu pourrais d'ailleurs te rendre utile en ramassant les herbes qui traînent.

— Bon, d'accord, je reviens tout de suite.

— Ne traîne pas. Je te surveille.

— Non, maman, j'arrive. Dis, Madame l'elfe, elle ne t'a pas vue, n'est-ce pas ?

— Je ne suis visible que des petits enfants, pas des grandes personnes...

— Mais elle ne t'a pas entendue non plus.

— Elle ne peut pas m'entendre non plus. Nous ne nous montrons qu'aux petits enfants, te dis-je, et nous ne nous faisons entendre que de ceux-ci, et encore, pas de tous. Il faut qu'ils aient le cœur pur et croient en nous. Les grands ne croient pas en nous.

— Moi, j'y crois.

— C'est pour cela que tu me vois et que tu m'entends. Maintenant, va vite auprès de ta maman, d'ail-

leurs il faut que nous nous envolions. Mais tu sais, je reviendrai. Au revoir.

— Au revoir. Reviens vite me voir.

Beauty et Gally ont repris leur vol, doublement invisibles tant leurs corps bleu pâle se confondent avec le bleu du ciel enfin débarrassé des lambeaux de brume. Il ne fait pas encore trop chaud et leur progression est assez aisée. Elles survolent bientôt Mur de Bretagne et filent à tire d'ailes transparentes vers Loudéac où elles n'ont aucune raison de s'arrêter, piquant droit vers Karaez. Environ une lieue avant, elles descendent gracieusement dans la cour d'une ferme où picorent quelques poules rouges et où deux chiens, l'un fauve et l'autre blanc, taché de noir, somnolent paisiblement à l'ombre d'une meule.

— Personne. Maria doit être sur un marché des alentours. Gaétan est sûrement chez le forgeron du village.

— Ah ! Il est forgeron comme mon père ?

— Oui, et comme le sien. Gally, c'est le sien aussi.

— Oh oui ! C'est vrai il ne faut pas que je l'oublie puisque c'est mon frère.

— Veux-tu que nous l'allions regarder forger ?

— Non, maman, ça ne serait pas très honnête de l'espionner, invisibles. Du reste, je suis très fatiguée et j'aimerais me reposer en l'attendant. D'ailleurs, il ne devrait pas tarder à rentrer vu que le soleil est bientôt au zénith.

— Tu as raison. Allongeons-nous sur l'un des lits, et attendons. Mais auparavant je voudrais mettre les

anguilles à refroidir dans le puits. Il me faut un récipient de terre cuite qui ferme bien. Ah, en voici un.

— J'aime beaucoup sa maison avec toutes ces herbes pendues par les tiges et ces pots vernissés. À quoi servent ces herbes ?

— Ce sont des herbes que Maria fait sécher pour concocter ses onguents et ainsi soigner, et même guérir, les plaies.

— Oh ! Je croyais que c'est pour préparer les repas.

— Non, pour préparer les repas, ce sont souvent les mêmes herbes, mais elle les récolte suivant les saisons pour les manger fraîches. C'est bien meilleur.

— Oui, c'est évident.

— Repose-toi, Gally, dors même si tu le veux, tu as le temps.

— Je ne veux pas rater son arrivée.

— Je te préviendrai

— Merci, maman.

— Dors, ma fille. La journée sera fatigante. Elle va être bien riche en événements, ne crois-tu pas ? Allez, Dors.

Gally s'endort immédiatement, l'air vivifiant et les lieues parcourues ont eu raison de son jeune âge. Et le moelleux de la couche empruntée n'y est pas pour rien ! Une heure environ passe ainsi lorsqu'une chanson la fait dresser l'oreille. Elle connaît bien cet air que fredonnent parfois ses camarades de jeu. Ils lui ont dit qu'elle venait de son père. C'est devenu pour elle un chant sacré, et bien que n'en comprenant pas les paroles elle le chantonne parfois de sa voix fluette

comme si c'était une incantation magique pour demander aux dieux quelque faveur.

— Tan, tan dir ha tan...

— Tan, tan dir ha tan répondit un tout petit écho.

— Qui est-ce, où te caches-tu toi qui me réponds ?

— Je suis ici, sur ton lit.

— Je ne vois rien, montre-toi !

— Me voici, me vois-tu à présent ?

— Gally ?

— Tu connais mon nom ?

— Oh oui ! maman me parle de toi souvent ! Ma doué que tu es jolie.

— Et toi, Gaétan, tu es beau. Et tu chantes bien, comme papa, m'a-t-on dit.

— Oh, je n'ai certainement pas son talent, il paraît qu'il chantait admirablement bien, mais je ne me débrouille pas trop mal. J'aime chanter, c'est le principal ! Non ?

— Tu n'as pas salué maman. Gaétan, tu manques à tous tes devoirs !!!

— Comment ! Beauty est là ? Je ne l'ai pas encore vue.

— Évidemment, elle est restée invisible. Montre-toi maman.

— Bonjour, Beauty, tu es plus belle que jamais et plus lumineuse encore.

— Flatteur ! Maria revient-elle pour le dîner ?

— Oui, le marché ne durera que la matinée. Ce n'est pas la foire annuelle.

— Alors, attendons-la.

— Venez voir, il y a du nouveau à La Vigne. À présent, nous faisons également du miel. Pour le moment c'est pour notre usage personnel, pour la forge et les onguents, mais bientôt nous en produirons plus encore et nous en vendrons.

— C'est un beau projet, ça.

— Et puis nous avons aussi deux nouveaux pensionnaires. Un cheval nain qui nous vient du Connemara. Et nous avons un petit veau dans l'étable, tu verras comme il est mignon. Mais pour le moment, allons voir le poney. Tu verras comme il est petit. Si tu veux, Gally, je t'apprendrai à le monter. Le veux-tu ?

— C'est drôle, c'est un peu ce que j'étais venue te demander. Je veux devenir chevalier.

— Toi ? Chevalier ? Tu ne manques pas d'ambition ma sœur !

— Oui, ou plus exactement Chevalaine, comme dit Merlin, et j'irai venger la mort de notre père.

— Nous irons alors ! Moi aussi je veux venger sa mort. Je n'ai que cela en tête. Dis-moi, il va falloir que nous fassions un plan de combat et que nous nous entraînions. Mais, tous les deux, je sais que nous serons invincibles.

— À nous sept, car mes amis korrigans ont prêté serment de nous aider.

— C'est formidable. À sept, rien ni personne ne nous résistera, petite sœur. Tu as une merveilleuse idée.

— Maria sera d'accord ?

— Certainement. Notre père lui manque beaucoup. Elle refuse tous les partis qu'on lui propose.

— Maman Beauty également, et pourtant ce n'est pas le désert autour d'elle, crois-moi ! Même le chef du village lui fait la cour. En vain.

— Tiens, la voilà, j'entends le pas de sa jument. Monte sur mon épaule, nous allons l'accueillir. Ce sera une surprise pour elle.

Maria pénètre dans la cour de la ferme et saute au bas de la jument grise. Les fontes de sa monture paraissent vides et semblent flasques et Gaétan se précipite pour s'occuper de la jument. C'est alors que Maria aperçoit Gally sur l'épaule droite de Gaétan, souriant de toutes ses dents.

— Gally ?

— Oui maman, c'est Gally. C'est ma sœur. Elle est belle, non ?

— Merveilleuse, c'est certain, et Beauty ? Est-elle là ?

— Elle t'attend à l'intérieur.

— J'y vais.

— Mais, dis-moi, maman, tu as vendu tous tes onguents ?

— Eh, oui !

— Bravo.

— Occupez-vous de la jument, s'il vous plaît, je m'occupe du repas.

— Ça sera fait. Tu vas voir le cheval nain, Gally, tu vas voir comme il est beau.

— J'ai hâte de le monter.

— Tu vas être exaucée très bientôt. Tu auras juste le temps de faire un tour au pré avant que nous allions dîner.

Gally, d'un battement d'ailes, se juche sur l'animal que Gaétan a sorti de la stalle et muni d'une selle à sa taille. Elle est pourtant encore un peu trop grande pour elle et cela l'oblige à s'asseoir totalement écartelée ? Mais pour le moment, ça ira. Faire le tour du pré, même inconfortablement assise, ne sera pas un supplice inacceptable.

— Je pense que je préférerais monter à cru.

— Comme tu veux, nous essaierons après le repas, mais ça risque de t'écarteler tout autant, à moins que tu ne montes en amazone. Essaie, veux-tu ? Mais je crois que je serai capable de faire une selle plus étroite, spécialement pour toi.

— Tu pourrais faire une selle ?

— J'ai bien fait celle-là.

— Tu es aussi sellier ?

— Eh ! Oui ! C'est le premier métier que j'ai appris. Ensuite, je me suis dirigé vers la forge pour apprendre à faire des épées. J'ai ressenti le besoin de prendre les armes pour venger mon père le mieux possible. Je veux tenir une épée adaptée à cette mission. D'ailleurs, il me faudra auparavant aller parler au Maître de Forge.

— C'est pareil pour moi, j'ai demandé à un kobold ami de me forger une épée exprès pour moi. C'était un ami de papa.

— Mais que pourras-tu faire d'une épée si petite ?

— Ne t'inquiète pas. Elle sera bien assez grande pour tuer Mordred. J'ai aussi un ami qui va me faire une armure.

— Je vois que tu es décidée. C'est le moins que l'on puisse dire.

— Bien sûr que je suis décidée. J'y mettrai le temps qu'il faudra. Et j'ai besoin de toi.

— Je t'aiderai.

— Je serai Chevalaine.

— Et moi, Chevalier, comme notre père.

— Viens, rentrons. J'ai faim.

— Moi aussi j'ai faim, et ça sent terriblement bon.

— Raison de plus pour rentrer.

— Laissons le petit cheval dans le pré, ça lui fera du bien, un peu de liberté-

— Joues-tu de la musique ?

— Hélas non, Gally, et toi ?

— Oui, un peu, mes amis les korrigans ont construit une petite harpe tout spécialement pour moi. Elle ressemble à celle de notre père, mais elle est beaucoup plus discrète, elle a un son beaucoup plus ténu. C'est évident. Je te la ferai entendre dès que tu viendras au pays de Brécilien. Et, tu l'as entendu, je chante également.

— Je viendrai en Brécilien. Cela fait longtemps que je veux y aller, mais maman me trouvait trop jeune. À présent, j'ai quinze ans passés et je vais aller chez le Roi Arthur et devenir chevalier.

— Tu vas faire comme notre père. C'est bien. Maman m'a conté son épopée, ou plutôt me l'a chantée.

— Moi, je l'ai lue, car il a laissé un cahier dans lequel il raconte toute sa vie ; seule sa mort n'y est pas contée, et pour cause...

— Tu sais lire ? C'est merveilleux. Chez nous personne ne sait lire. Nous racontons tout de mémoire et les plus doués chantent ce qui doit être retenu. J'aimerais tant savoir lire.

— Peut-être pourrai-je t'apprendre à lire... et à compter.

— Oh ! Mais je sais compter !

La soupe de blettes est déjà sur la table lorsqu'ils pénètrent dans la salle commune où règne une pénombre reposante après le soleil éblouissant de l'extérieur. Tous les quatre prennent place autour de la table massive, Gally imitant Beauty qui est à genoux à même la table, en face d'une toute petite assiette que Maria avait tournée lors d'un moment de loisir. Une seconde assiette de même taille attend Gally. Maria a également tissé et cousu deux minuscules coussins pour leurs genoux. La soupe est passée très finement eu égard aux deux invitées imprévues et tous commencent à manger dans une ambiance gaie et heureuse.

— Savez-vous que Beauty m'a demandé l'hospitalité pendant quelques jours ?

— C'est merveilleux, j'aurai le temps d'enseigner à Beauty l'art de l'équitation. Et commencer à lui apprendre à lire.

— Pourquoi pas ? C'est une excellente idée.

— Je vais demander au Maître de Forges quelques jours de congé et je vais confectionner une selle, spécialement pour Gally.

— J'ai l'impression que vous vous entendez comme larrons en foire. J'en suis contente.

— Oh, oui ! C'est formidable d'avoir un grand frère...

— Grand par la taille, car vous êtes presque jumeaux. Si mon souvenir est exact, vous n'avez pas dix jours de différence.

— C'est vrai, mais ce sera toujours ma petite sœur.

— Et ce sera toujours mon grand frère. Et personne n'y pourra rien.

Saez

Le repas se prolonge dans la bonne humeur. Après la soupe viennent les anguilles fumées rapportées par Beauty et suivies par des canapés de fromage de brebis tout frais et chauds, posés sur des feuilles de grande consoude répandant une odeur délicieuse. C'est un repas royal auquel tous quatre font honneur. Il est même arrosé d'un peu de vin provenant du raisin de la vigne poussant au mur sud de La Vigne. Gaétan, au pas de course, est allé demander congé au Maître de Forge, congé qui lui a été accordé avec grande complaisance, pour passer l'après-midi avec sa sœur. Gaétan s'est bien gardé de lui dire que sa sœur est une elfe de quatre pieds un pouce. De toute façon, il ne l'aurait jamais cru et se serait dit que son compagnon est un peu dérangé.

Il est retourné à La Vigne au même rythme, trop soucieux de ne perdre aucune minute passée avec Gally. Beauty est en train de tisser avec Maria. Cela fait plusieurs années que Beauty et Maria tissent ensemble chaque fois qu'elles se retrouvent ensemble à La Vigne. Elles unissent leur imagination et leurs doigts pour faire des sortes de Kilims d'une très grande richesse inventive. La tradition délicate elfique se marie harmonieusement avec la tradition colorée de façon vive du Portugal. Les laissant toutes

à leur création, Gaétan entraîne Gally vers le pré où il a laissé paître le cheval nain.

— Comment s'appelle ce cheval ?

— Tu sais, ce cheval est en réalité une jument, elle n'a pas encore de nom. Tu n'as pas remarqué que c'est une jument parce que son poil est encore un pelage d'hiver. Elle a le poil assez long en ce moment. Je l'avais achetée en pensant à toi. Je me doutais bien que tu viendrais bientôt nous voir un jour. À toi de la nommer.

— J'aimerais l'appeler Saez, c'est-à-dire Flèche, mais j'aimerais dire son nom en breton, la vraie langue de notre terre, et la langue de notre père. Mais je veux que ce nom te plaise.

— Saez. C'est un nom merveilleux. Voyons tout de suite s'il plaît à l'intéressée. Oh, Saez...

La jument lève aussitôt la tête. Le second appel lancé par Gally de sa toute petite voix la fait s'avancer vers elle et frotter son naseau sur son bras. Elle continue à la caresser tout en lui murmurant son nouveau nom tout doucement. La jument en paraît très heureuse. Elle continue à se frotter contre la jeune fille qui paraît encore plus petite contre le cheval qui semble de taille normale à côté d'elle. Gaétan la prend par la taille et la dépose délicatement sur la couverture restée sur son dos alors qu'il en a ôté la selle.

— Ne t'inquiète pas, j'ai bien fixé la couverture qui ne tournera pas

— Je ne m'inquiète pas, je te fais confiance. J'aimerais que tu m'accompagnes dans ma promenade.

— Tout à fait d'accord, je vais seller Perle, elle est la seule qui nous reste de notre père. Les autres des-triers ont été distribués à ses amis. Elle commence à être âgée, mais elle est si douce. Attends-moi. En général, c'est plutôt maman qui la monte. Je me dois de la prévenir.

— Va vite. Je t'attends.

Gaétan ne met pas longtemps à seller Perle toujours aussi docile et, montant d'un saut il part au trot rejoindre Gally. Tous deux s'enfoncent dans le petit bois de noisetiers et de châtaigniers attenants à la ferme et, allant au pas un long moment, ils arrivent au bord d'une rivière dont l'eau transparente laisse voir tanches et ombles à foison parmi des herbes claires. Le fond sablonneux scintille dans la lumière du soleil, ce qui fait penser à Gally qu'il doit y avoir aussi des truites arc-en-ciel. Ils longent la berge un long moment en silence.

— Aimes-tu pêcher ? Je t'amènerai ici plus souvent et on pourra pêcher tous les deux si tu le veux.

— C'est surtout mes amis les korrigans qui seraient heureux.

— Il faudra que tu les amènes.

— Ce serait trop loin pour leurs petites jambes. Mais un jour, plus tard, tu pourrais les prendre sur Perle (ou moi peut-être sur Saez. Quoique...) et nous amener tous à La Vigne. Ils seraient si heureux de connaître Maria. De plus, ils pourraient aller forger avec toi. Ils sont experts, sais-tu, et discrets, personne ne les verrait.

— Pourquoi pas ?

— Mais auparavant tu dois m'entraîner.

— Auparavant je dois aller moi-même chez le Roi Arthur et devenir chevalier.

— Oui, c'est vrai. Il va falloir que je sois patiente.

— La patience fait partie de l'enseignement. Dis-moi, es-tu toujours invisible pour les autres ?

— Bien sûr.

— Si nous rencontrons un paysan, je lui dirai que je promène Saez pour l'habituer.

— Oui, c'est une bonne idée. Il n'est pas indispensable qu'il te prenne pour un fou, si tu lui dis que tu promènes ta sœur...

— Que non ! Je ne tiens pas à passer pour l'idiot du village.

— Je te comprends.

— On continue ?

— Oui, j'ai très envie de connaître la région où tu vis. C'est tellement différent de ma forêt.

— Il faudra que je la connaisse, ta forêt, ainsi que tes amis et tous ses habitants.

— Ça viendra. Dis donc, nous sommes à la mi-avril et dans une quinzaine de jours nous allons célébrer Beltan. Ça serait bien si tu pouvais venir. Avec Maria bien sûr.

— Nous lui demanderons ce soir. C'est une excellente idée et je suis persuadé qu'elle va sauter sur la proposition.

— Ça serait merveilleux. Ainsi, tu feras connaissance de mes amis.

— Ce que l'on pourrait faire, c'est repartir chez toi. C'est quel jour précisément ?

— Le premier jour de mai.

— C'est une bonne date.

— Je crois.

— Va pour Beltan. Nous convaincrons maman.

— Oh ! J'ai l'impression qu'elle sera vite convaincue.

— Je le crois aussi. Dis-moi Gaétan, quel est cet arbre ? Il y en a beaucoup par ici.

— C'est un saule argenté.

— Il n'y en a pas en Brécilien.

— Maman te dirait que c'est indispensable pour faire passer les maux de tête. Je suis persuadé qu'il y en a chez toi. Tu ne connais peut-être pas encore tous les arbres.

— Tu dois avoir raison.

— Nous en trouverons. Je suis persuadé que Beauty en connaît.

— Peut-être bien.

— Nous lui demanderons. Viens, je pense qu'il faut que nous rentrions. Il y a fort longtemps que nous sommes partis de la ferme. Regarde vers le ponant, le soleil commence à saigner, et se répandre sur les collines que nous apercevons au loin.

Ils repartent vers la ferme, heureux de leur promenade et déjà heureux de la soirée qui allait s'écouler. Après avoir conduit leurs chevaux dans leur stalle respective, et après les avoir bouchonnés vigoureusement d'un tampon d'herbes aussi odoriférantes que

revigorantes, ils se dirigent vers la salle commune où un grand feu joyeux les attend éclairant la pièce de sa lumière mystérieuse et dansante, ainsi qu'une soupe de poisson chaleureuse avec des croûtons frits à l'ail et des galettes de blé noir posées à même le bois ciré de la table de châtaignier. Maria et Beauty semblent aussi très heureuses et elles les pressent de raconter leur après-midi. La narration est brève et ils demandent à leurs mères d'aller en Forêt de Brécilien dans une quinzaine de jours pour assister à la célébration de Beltan.

— Quelle bonne idée, leur est-il répondu dans un unisson parfait.

— Je propose que nous repartions à cheval, du moins si j'ai terminé à temps la selle de Gally.

— Mais, je n'ai ni cheval ni selle, s'exclame Beauty.

— Tu t'assiéras en amazone sur le cheval de Maria. Je lui ai fait une selle en ménageant une place où l'on peut s'asseoir en amazone. Je pensais bien que tu l'utiliserais un jour ou l'autre. Gally, elle, montera avec moi si je n'ai pas terminé sa selle, et sur Saez si j'ai pu la terminer à temps.

— C'est bien ainsi. Il nous faudra une journée pleine. C'est vraiment une bonne idée.

— Je connais un endroit où vous pourrez dormir en toute sécurité dans la forêt. Enguerrand et moi y avons dormi également. Je vous y conduirai, c'est l'une des demeures de Merlin.

— Y sera-t-il ? N'allons-nous pas le déranger ?

— N'ayez pas de crainte, il n'y viendra pas avant le mois d'août, pour la fête de Lugnasad.

— Lughnasad ?

— C'est une autre fête plus spécialement consacrée au soleil.

— Ah bon.

Dès le lendemain, Gaétan se met à la tâche et dessine les plans d'une selle bien spécifique. Elle épousera parfaitement le dos de Flèche et remontera franchement pour épouser sans trop distendre les jeunes cuisses de Gally. Ainsi, elle ne se trouvera pas écartelée et sera assise de façon confortable. Une fois dûment dessinée il se met à la recherche des peaux et tissus au moyen desquels il pourra confectionner cette selle. Ayant rassemblé tous les éléments nécessaires il se met sans tarder à couper, tailler et coudre allègrement. Il chantonne tout en travaillant tandis que Gally s'initie au métier à tisser et par moments chante les répons à la mélodie de Gaétan.

La maison sent bon les herbes séchées et on respire le bonheur, assis auprès du feu. Les jours passent ainsi. Gaétan emmène Gally faire de longues promenades et lui fait découvrir les alentours. Il l'emmène même à la foire de Karhaës, où elle reste bien évidemment invisible et se régale de cette ambiance chaude et bariolée. Elle y découvre des baladins, jongleurs ou cracheurs de feu et a surpris un tire-laine cherchant à dépouiller son frère de sa bourse. Elle a sauté sur lui et, toujours invisible, lui a planté ses deux mains dans les yeux, lui criant dans le creux de l'oreille des mots qui, bien qu'incompréhensibles, n'en font pas moins beaucoup d'effet. Le voleur a détalé de toutes ses jambes en hurlant « le Diable, le Diable, le Diable ! »

et Gally n'a eu que le temps de sauter à terre tandis que le malandrin jure que plus jamais il ne prendrait ce qui ne lui appartenait pas. À bon diable, bon repentir...

Ayant acheté au marché ce qui lui manque pour finir la selle, il la termine en trois jours et la fait essayer immédiatement à Gally qui bout d'impatience.

— Elle est vraiment faite pour moi. Je m'y sens parfaitement bien et, je crois que je ne pourrai plus m'en passer.

— Elle est à toi comme la jument est tienne. Tu les garderas dans ta forêt si tel est ton désir.

— Oh, Gaétan, comment pourrais-je te remercier ?

— Tu m'as déjà remercié, Gally, en étant venue me voir et en t'étant montrée en toute simplicité. La joie que j'en ai ressentie est mon salaire le plus royal.

— Crois-tu vraiment que ce soit suffisant ?

— Mille fois suffisant, petite sœur. Sois-en certaine. Viens, allons nous promener.

— Avec plaisir. Si nous retournions à la rivière que nous avons vue le premier jour ?

— Si tu le veux.

Les trois derniers jours précédant le départ pour Brécilien se passent en promenades, en galops et en trots, en rires et en fous rires et, le matin du départ tout le monde est en forme. Seul, le vieux chien ayant compris qu'il ne ferait pas partie de la fête, gémit au fond de sa niche. Hélas, il n'est pas question de l'emmener, car il courserait les korrigans et les autres elfes.

Retour

Maria charge les fontes de sa monture de toutes sortes d'onguents et de moult tissus bariolés. Elle espère les vendre sur les marchés qu'ils rencontreront en cours de route. Une fois chargés, les trois chevaux quittent à la suite les uns des autres, quittent la cour de la ferme sous le regard interrogatif du vieux chien. La matinée passe dans la bonne humeur générale. Un rien les fait éclater de rire. On arrive enfin en vue de Loudéac et Maria aidée de Gaétan organisent un bel étalage de couleurs et de jolis pots qu'elle a tournés elle-même, tandis que Beauty et que Gally, par prudence se sont blotties sous l'étal.

Ils se sont placés non loin de l'église, non par esprit pieux, mais parce que c'est un lieu où passent tous les chalands. Ils ont eu beaucoup de chance de trouver cet endroit libre. Il n'est pas très grand, mais largement suffisant pour leurs ventes. Et ils se retrouvent à l'ombre ce qui n'est pas négligeable. Gaétan s'occupe plutôt des onguents tandis que Maria vend les tissus. Les deux s'alternent pour attirer les curieux, leur vantant les qualités respectives de leurs articles.

— Regardez mes tissus. Ils sont faits de pure laine et teints par mes soins.

— Voyez mes onguents. Il y en a pour tous les maux et toutes les douleurs.

— Oui, Madame, c'est moi qui les ai tissés.

— Oui, Madame, j'ai teint les fils de laine moi-même. Ils sont garantis bon teint, et, de plus ce sont des couleurs tout ce qu'il y a de naturel.

— Oui, cet onguent calme les douleurs.

— Cette courtepointhe sera chaude en cette demisaison, c'est ce dont vous avez besoin en ce moment.

— Non, Madame, ce n'est pas la potion qu'il vous faut, prenez plutôt celle-là, vous m'en direz des nouvelles.

Soudain Gally a une idée. Invisible, elle vole sur l'épaule d'un chaland pour lui murmurer à l'oreille, très bas, qu'il devrait acheter cette vareuse bigarrée. Et l'acheteur achète selon le conseil reçu, persuadé qu'il vient de percevoir un message divin. Elle s'amuse comme une folle et Beauty et elle rigolent ensuite, cachées sous la table de l'étal, sans retenue, mais en silence. Puis elle repart piéger un autre client éventuel d'une pommade merveilleuse pour les rides ou les vergetures. Jusqu'à cinq heures, heure de fermeture de la foire, elles feront ce petit manège. Ils repartent enfin, mais vont dormir en chemin, la route étant trop longue encore pour atteindre le pays de Brécilien ce soir. Ils en seront quittes pour se lever de bon matin afin d'être à temps pour la célébration de Beltan.

Maria est tout heureuse d'avoir bien vendu et de pouvoir repartir, à la fois soulagée d'un grand poids et lestée d'une bonne bourse bien remplie, c'est son gagne-pain et il faut bien qu'elle y pense. Ils sont deux à vivre là-dessus. Il faudra prendre garde à ne pas se faire dévaliser, mais elle est confiante. Elle n'est pas

toute seule et ses amis seront très efficaces. Gaétan lui a raconté l'histoire du tire-laine et ils ont bien ri. Elle sait que les deux elfes leur seront de grande aide grâce à leur art de se rendre invisibles.

Ils sont repartis de Loudéac et ils sont à présent en rase campagne et il y a peu de chance qu'ils fassent une mauvaise rencontre ce soir. Ils ne s'arrêteront que lorsqu'ils ne verront plus grand-chose. Gaétan guette malgré tout la présence d'une grange accueillante. Soudain, alors qu'il fait déjà presque nuit, il aperçoit une bâtisse qui lui semble convenir. Quelques pas encore et ils se retrouvent à l'abri. Ils soupent de quelques crudités et des restes des anguilles et s'allongent sans plus de manières dans le foin tiède et odorant. La Lune est presque pleine et éclaire bien suffisamment pour se coucher à l'aise. Les juments sont attachées dans un coin de la grange et se régalent de ce foin frais. Plus un bruit, tout dort, tous reposent après une journée bien remplie. Demain, on repartira à l'aube pour parcourir les dernières lieues et ils seront à temps pour la célébration de Beltan.

Et un Beltan un jour de pleine lune c'est assez rare pour que cette journée soit marquée d'une pierre blanche. Cette célébration est ô combien prometteuse.

Beltan

La nuit fut, on ne peut plus calme et réparatrice. Le jour se lève à peine que Gaétan se réveille et réveille les femmes. De même, il réveille les chevaux et commence à les harnacher, bientôt aidé par sa mère. Ils reprennent la route sans autres formalités ni problème. Les lieues sont parcourues tandis que le soleil se levait, paresseux mais splendide offrande de lumière. Bientôt ils atteignent l'orée de la forêt et la traversent jusqu'au lieu-dit le dos du Dragon, non loin du tumulus attribué de façon certainement erronée à un druide, où ils arrivent juste à temps pour la célébration, alors que le soleil est juste au zénith. Maria et Gaétan étaient les deux seuls humains de l'assistance et Beauty est allée demander au célébrant qui n'est autre que le chef du village des elfes bleus, l'autorisation de les faire participer et l'autorisation que tous restent visibles. Tous, c'étaient les elfes de toutes couleurs, les korrigans et korriganes, quelques kobolds également. Quel choc pour Maria et Gaétan de voir devant eux tout ce petit peuple si différencié et si bayadère. Quelle joie également.

— Nous commencerons par saluer la Terre entière. Nous saluons les terres de l'Orient et tous ceux qui y vivent. Ceux du Proche-Orient et ceux, plus lointains, de Chine, de l'Inde, de Mongolie et d'autres pays du Soleil Levant.

Tous se tournent vers l'est, élevant leurs paumes grandes ouvertes et tendues vers ce levant Gaétan et Maria suivent le mouvement et tendent leurs mains pardessus les petits êtres qui sont près d'eux.

— Nous saluons toutes les terres du sud. Nous saluons la terre d'Aquitaine ainsi que les terres du Portugal d'où nous viennent notre amie Maria et les terres d'Afrique où vivent nos frères noirs.

Tous se tournent d'un quart de tour, regardant au midi, mains toujours ouvertes à présent vers le Sud. Maria fut émue de surprise et, malgré elle, laisse couler une larme de ses beaux yeux, en pensant qu'ils saluent son pays natal, tandis que Beauty, juchée sur son épaule, prend sa main et la serre affectueusement.

— Nous saluons les terres du ponant, les îles des terres de l'ouest lointain de la Bretagne, nous saluons l'île d'Avalon où vivent nos ancêtres qui, hélas, nous ont quittés. Nous saluons les terres des Indiens que ne connaissent pas encore nos compatriotes.

— Nous saluons enfin les terres du septentrion, terres de nos amis les Kobolds des terres froides, terres de nos ancêtres, terres des glaces éternelles et de nos amis les Inuits.

Tous se prosternent vers le nord et restent ainsi durant une longue minute puis se relèvent tandis que le célébrant continue disant qu'enfin les feux de l'hiver s'éteignent pour laisser le feu de la terre renaître. Allumant des torches, aidé de ses acolytes, il fait passer tous les assistants entre ces feux pour qu'ils soient symboliquement purifiés par ces immenses flammes et qu'ils puissent, une fois passée la Porte du Feu, se

coucher à même la terre et sentir son âme battre au rythme de leur propre cœur.

Un long moment d'une extrême religiosité passe puis, se relevant, ils allument chacun une chandelle représentant leur âme renaissante, se transmettant le feu les uns aux autres dans un silence poignant. Il faut voir ces milliers de lucioles briller dans la pénombre des arbres autour de cette dorsale schisteuse rougeâtre sur laquelle se dresse l'officiant, majestueux et grandi par sa fonction de Maître de la Cérémonie. Puis, c'est le partage de l'hydromel fabriqué pour l'occasion et du pain cuit la veille dans les fours des Forges de Pemp Bonn et du Gué. L'officiant et ses acolytes ont étendu leurs mains au-dessus du pain, puis au-dessus de l'hydromel, prononçant la phrase : « bien est ce pain », puis : « bien est cet hydromel », et ce, par trois fois pour chaque. Maintenant, chacun reçoit une miette de ce pain et boit à l'unique coupe que l'officiant et ses acolytes, hommes et femmes minuscules, avaient, d'un geste commun, consacrés.

C'est impressionnant et pourtant emprunt d'une très grande simplicité. Maria, tout imprégnée de la nouvelle religion, s'est laissée malgré tout captiver par ces rites beaucoup plus anciens et sans décors superflus. Elle ne peut plus émettre un son et Gaétan et ses compagnes l'entourent silencieusement et l'entraînent vers la grotte aux Loups qui les accueille chaleureusement. Ils ont l'impression que le maître de céans a prévu leur venue. Un repas les attend, fumant, disposé sur la table. Potage d'herbes sauvages, poissons de rivière et viande de gibier, gros et petits, une salade de cresson agrémentée de capu-

cines, fleurs et feuilles, quelques fromages, de chèvre probablement, attendaient ces convives. De belles carafes de terre vernissée étaient emplies de vin breton des Monts d'Arrez, vin simple et chaleureux et de vins du sud de la Bretagne : les vins dorés du pays de Naoned. Maria et Gaétan sont interloqués, Beauty et Gally trouvent cela évident.

— Merlin nous attendait me semble-t-il. Faisons honneur à son repas, ce sera le plus beau des remerciements. Il appréciera certainement.

— Il attend toujours ses hôtes et ne les déçoit jamais.

— C'est agréable. Beauty, cette célébration est émouvante et pleine de vie. Je suis étonnée que ce n'ait pas été une cérémonie à la gloire de tous vos dieux, et ils sont nombreux, je crois.

— Mais, nous n'avons pas plusieurs dieux ! Notre religion est monothéiste cependant notre dieu est partout, dans chaque arbre, dans chaque brin d'herbe et dans chaque pierre du chemin. La seule différence avec votre religion est que nous n'avons pas de dogme et vos saints ne sont pas autre chose que les noms que nous donnons aux choses de la nature.

— Je comprends mieux. Et je suis étonnée. Je croyais votre religion idolâtre.

— Oh non. C'est très loin de notre pensée. Je sais bien que c'est ce que vous inculque votre catéchisme, mais c'est entièrement faux. Il y a une autre différence notoire, c'est que nous ne nommons pas notre dieu, chaque fois que nous devons prononcer son nom, nous marquons un silence. C'est, je crois, une

différence capitale, Non ? Ou bien encore nous disons Monsieur.

— Oui, en effet, c'est une énorme différence. J'ai été très émue par cette cérémonie.

— Non, Maria, ce n'est pas une cérémonie, ce qui exigerait un rituel, et ce serait figé. C'est une simple célébration dont l'officiant principal est le seul maître. Comprends-tu la différence ? Ce n'est pas une messe au sens où vous l'entendez.

— Pourtant, vous offrez également le pain partage et la boisson sacrée.

— Maria, la religion chrétienne n'existait pas encore que nos ancêtres et les pères de nos ancêtres partageaient déjà le breuvage sacré et le pain. N'oublie pas que vous dites que ce rite vous a été enseigné par Melchisédech, qui a vécu longtemps, bien longtemps avant nous. Je ne sais pas d'où il tient ce rite, mais je sais qu'il nous l'a transmis, à nous et à toute l'humanité.

— Ah ! Je ne savais pas.

— Tantôt c'est la pomme, fruit sacré que nous partageons, tantôt, c'est le pain. Tantôt c'est le vin, tantôt c'est l'hydromel. C'est toujours un partage sacré.

— Je commence à comprendre un peu mieux. Et si nous partageons ce merveilleux repas ? Il n'est peut-être pas consacré, mais il est chaud et nous attend. Allons, à table et bon appétit.

— Bon appétit à vous toutes.

— Merci Gaétan.

— C'est dommage de n'avoir pas invité tes amis, Gally.

— Je les appelle immédiatement. Venez, il y a assez pour nous tous. Ouh... M'entendez-vous ? Gally a posé son front contre l'écorce d'un bouleau d'une vingtaine d'années.

— Ouh, ouh, ouh... m'entendez-vous ?

— Ils arrivent. Les voici déjà. Je vous présente Gratte-Cul, Crécelle, Crochu et Claquette. Voici Maria et Gaétan.

— Ça fait bien longtemps qu'on vous connaît. Bonjour.

— Bonjour à vous, merci d'être visibles.

— C'est normal : vous êtes des amis.

— Merci. Asseyez-vous. Je crois que le Maître avait prévu votre venue.

Tous s'assoient autour de la table ronde, autour de laquelle deux bancs semi-circulaires étaient disposés, l'un à hauteur normale pour des humains, l'autre beaucoup plus haut, mais muni d'une échelle à chaque bout, si bien qu'elfes et korrigans peuvent s'installer sans grand problème. Leur hôte a vraiment pensé à tout et à tous, les couverts de même sont à la taille des convives. Les assiettes également. Il a pensé à tout et à tous. Jusqu'aux chevaux qui ont chacun leur sac d'avoine. On ne manque de rien lorsque l'on est reçu par Merlin. Bientôt il faut allumer les torches fichées contre les parois. La table reflète mille feux.

— Gally, avant que nous ne commencions ce repas,

irais-tu chercher ta harpe ? Tu m'avais promis de me la faire connaître. J'ai très envie de t'écouter chanter.

— J'y vais, proposa Crochu, toujours aussi galant avec Gally.

— Non, avec mes ailes, j'irai plus vite, ne crois-tu pas ?

— C'est certain, va vite.

— Je serai plus rapide que l'éclair !

Elle s'envole immédiatement et aussitôt revenue, le repas commence. C'est relativement tôt, car ils n'avaient pas dîné à l'heure de midi, mais vu l'importance des plats et selon l'intensité de la conversation, il s'étire malgré tout en longueur jusqu'assez tard dans la nuit et Gally chante longtemps quelques chants improvisés et d'autres connus de ses amis qui l'accompagnent de leurs voix beaucoup plus graves bien que de petites tailles, puis tous finissent par s'endormir sur place, ce qui, semble-t-il a été également prévu. Cette grotte est une véritable maison troglodyte, chaude et confortable, hospitalière avant tout.

Tous s'endorment l'esprit serein et détendu. Les chevaux sont attachés à l'entrée, abrités par un redan de rocher qui les protégera d'une éventuelle averse, peu probable d'ailleurs, et de l'humidité du petit matin elle étant très probable. Le soleil est déjà haut lorsqu'ils se réveillent et il perce la frondaison, faisant mille clins d'œil mouvants par l'ouverture de la grotte. Tous ensemble, ils vont à la rivière non loin de là et, se dénudant sans complexe aucun, se baignent dans l'eau froide et revigorante qui achève de les réveiller. Gaétan, comme tout garçon de quinze se

montre gauche en face de sa mère, si belle et si mûre à côté des elfes si petites, si infantiles et si bleues. Il découvre les seins tellement menus de sa sœur et reste émerveillé par tant de beauté émanant des trois femmes si différentes. Ils se rhabillent ensuite et retournent à la grotte faire chauffer une tisane avant que de se séparer, Maria et Gaétan repartant, la mort dans l'âme de quitter leurs petits amis pour retourner à La Vigne, et les membres du petit peuple, chagrins de laisser partir leurs grands nouveaux amis.

— Dis-moi Beauty, j'aimerais assister à la fête que vous donnerez pour Lughnasad, est-ce possible ?

— Oh Maria, ce que tu viens de me demander me touche profondément. Je demanderai au chef du village s'il le veut bien, mais je ne crois pas qu'il y ait d'obstacle. Merlin sera certainement là aussi. C'est le Prophète des Forêts, il ne peut y manquer. C'est même lui qui officiera certainement. Ça lui fera grand plaisir de vous recevoir et faire votre connaissance.

— Nous aussi cela nous fera plaisir, mais nous ne voulons surtout pas le déranger, nous pouvons dormir sous les arbres.

— Il serait furieux si tu refusais son hospitalité. Ne fais pas ça, je t'en prie.

— Tu as raison, et puis ça pourrait être intéressant de passer une soirée avec lui, je pense.

— Bien sûr.

— Bon, partons. Gaétan les chevaux sont-ils prêts ?

— Oui, Maman, laisse-moi encore cinq minutes avec ma sœur, s'il te plaît. Gally, prend soin de Saez,

c'est ton cheval et tu seras heureuse avec cet animal. Et je suis certain que Saez sera heureuse avec toi. Il suffit que tu l'aimes et elle t'aimera.

— Merci, Gaétan, tu vas me manquer. Tu me manques déjà !

— Non, Gally, tu n'auras pas le temps de t'ennuyer, il va te falloir t'entraîner intensément. Tes amis seront là pour cela. Au revoir, laisse-moi t'embrasser.

Ils prennent le chemin du retour, Gaétan par-devant, Maria suivant à quelques empanx derrière. Leur cœur restant avec les petits amis, là-bas, quelque part près d'une grotte accueillante au milieu des arbres et des schistes rouges.

Ils passent le Pertuis Neanti, et reprennent le chemin de Mur-de-Bretagne où ils trouvent un petit marché sympathique et où ils peuvent s'arrêter pour vendre le reste de leurs onguents ainsi que les tissus. Ils oublient ainsi un peu ceux qu'ils avaient laissés là-bas, dans la forêt magique et mystérieuse, tout à leurs ventes, ou plus exactement, ils sont contraints de les faire passer au second plan. Ils doivent faire extrêmement attention aux petits voleurs à la tire dont la place du marché est pleine. Les chevaux attendent, calmes, attachés à un anneau fiché dans le mur de l'église. Ils attendent à l'ombre, heureusement car le soleil darde violemment sur cette place et Maria et Gaétan doivent tendre un auvent pour s'abriter prudemment de cet astre. Les chalands sont nombreux et ils ont tôt fait de vendre tout ce qui leur restait.

Ils sont repartis vers La Vigne, délestés de tout ce matériel et détendus d'avoir fait un voyage joignant

l'utile à l'agréable, arrivant très tard à la ferme, mais heureux de se retrouver enfin chez eux. La Lune est déjà haute. Maria prépare un repas aussi simple que réconfortant tandis que Gaétan est allé s'occuper des juments qui l'ont bien mérité et tous deux se couchent non mécontents de pouvoir se reposer parfaitement. Ces trois jours ont été bien remplis autant financièrement d'ailleurs que spirituellement. Maria réfléchit beaucoup sur ces anciennes croyances pleines de bon sens, et repense de plus en plus profondément à son Enguerrand qu'elle (du moins le pense-t-elle) avait si mal aimé. Elle aurait tant aimé faire sa vie avec lui, mais les forces divines en ont décidé autrement.

— Faites, Seigneur, que mon Gaétan ne soit jamais chevalier.

Hélas pour Maria, Gaétan n'a qu'une seule idée en tête : devenir chevalier et porter haut les couleurs de son Roy. Il ne sait pas s'il est adepte de l'ancienne religion ou partisan de la nouvelle, mais peu lui importe ! Il sait prier le Christ lorsqu'on le lui demande et sait invoquer Goben Saer lorsqu'il doit forger une pièce métallique très délicate. Et les deux lui répondent ! Pas d'ostracisme chez les dieux !

Le soleil se lève toujours à l'orient.

Surprise

Déjà un mois que Beltan est passé, déjà un mois que Gaétan est retourné à la forge et qu'il frappe dur sur l'acier qu'il étire et affine longuement pour en faire une armure. Il vient de terminer une faux que lui a commandée un voisin, et pour le moment n'a pas d'autre commande. Il a demandé à son Maître l'autorisation de s'essayer à forger une armure. C'est sa première armure. Saura-t-il la réussir ? Il n'en sait rien, il essaye. Il frappe, il frappe encore, il frappe toujours, chantant allègrement, tandis que les trois compagnons travaillent, silencieux, jetant par moments des coups d'œil intrigués dans sa direction.

— Ne continue pas, cette tôle a un loup.

Gaétan s'arrête immédiatement, stupéfait. Il a entendu une voix qui le mettait en garde. Il n'y a personne. Il ne comprend rien.

— Prends une autre tôle. Non, pas celle-là, celle du dessous, oui, celle-ci. Tu n'auras pas de problème.

Un coup d'œil autour de lui. Les compagnons sont étonnés de voir qu'il s'est arrêté tout net et a changé de tôle d'acier.

— Elle avait un loup, il faut la jeter ou tailler dedans des petites lames de couteau. N'avez-vous pas entendu ? Le son n'était pas pur.

— Ah bon ! On ne comprenait pas, disent-ils en se remettant à leur ouvrage.

En réalité, lui non plus n'avait rien entendu, car il chantait trop fort. S'il n'avait pas chanté, il est certain qu'il aurait entendu la plainte de la tôle.

— Je reprendrai cet après-midi. Je suis fatigué et il est presque midi, je rentre à la ferme.

— Tu as raison. Bon appétit.

Gaétan a enfourché son cheval et est reparti vers La Vigne, songeur.

— Gally, c'est toi ?

— Eh oui, c'est moi, Gally. Je suis assise sur la selle, en amazone, juste devant toi.

— Bonjour ma petite sœur. Es-tu seule ?

— Oui, je suis venue toute seule, j'avais envie de voir mon grand frère.

— Tu es venue sur Flèche ?

— Saez. Pourquoi ne lui donnes-tu pas son vrai nom ?

— Tu as raison, c'est peut-être que les gens d'ici ne comprendraient pas. Leur langue est le gallo ici. Il est vrai que la toponymie est en langue bretonne. Mais tu ne m'as pas répondu, es-tu venue à cheval ?

— Oui, et ça a été un gros problème. J'ai caracolé durant toute la nuit pour qu'on ne me voie pas.

— Tu as eu raison, mais tu dois être très fatiguée.

— Épuisée, tu veux dire, et le pire ça a été de voler de la ferme à la forge. Mes ailes n'en pouvaient plus tant je suis fatiguée.

— Détends-toi à présent, je veille sur toi. Dors si tu veux.

— Merci.

— Nous aurons le temps de parler à la maison. Oh, Gally...

— ...

— Gally, dors-tu déjà ?

— ...

Gally dort, Gaétan songe, le cheval avance sous un soleil écrasant. Un soleil de juin sans concession. Pas un nuage dans le ciel. Le chapeau à large bord de Gaétan n'est certes pas du superflu. Délicatement il a mis une toile légère là où il suppose être Gally et, effectivement, les formes agréables de la jeune elfe apparaissent, sans que cela puisse trahir sa présence si toutefois quelqu'un regardait attentivement la selle. Pourquoi est-elle ici se demande-t-il ? Qu'importe, il est tellement content de la voir. Quelles belles heures en perspective. Mais pourquoi est-elle venue ? Et seule ? Ça lui paraît bizarre... et ça l'inquiète quand même un peu.

— Réveille-toi, ma toute belle, nous sommes arrivés.

— Oh, déjà, je ne me suis rendu compte de rien.

— Entre vite. Le soleil tape dur. Entre, je vais m'occuper des chevaux.

— Du cheval, j'ai déjà bouchonné le mien, il est dans la stalle.

— Oh oh... Te voilà une vraie cavalière chevronnée.

— Eh oui !

— Bon, je reviens vite.

La salle commune est plongée dans l'ombre et semble obscure au premier regard. Gally met un long moment à accommoder et discerne petit à petit les simples pendus au plafond, les plats accrochés au mur et les tentures fermant les lits clos, ainsi que les fruits et légumes placés dans l'immense coupe de terre cuite. Une cruche d'eau est posée sur la table. Gally essaye de la prendre pour se servir un gobelet. En vain. Elle ne peut pas la soulever. Tant pis, elle se passera d'eau. Elle va s'allonger sur le lit de Gaétan, derrière la tenture rouge sombre, et s'endort aussitôt. Il fait si bon dans ce cocon moelleux ! Ces lits sont très intimes bien que dans une salle commune.

— Gaétan ? Es-tu là ? Gaétan ? Tu dors ? Oh ! Mais c'est toi, Gally, et je t'ai réveillée ! Oh, je suis désolée. Es-tu venue avec Beauty ?

— Non, je suis venue toute seule, je voulais vous faire une surprise.

— As-tu dîné ?

— Non, et j'ai faim.

— Nous allons manger. Où est Gaétan ? Avec les chevaux, à l'écurie ?

— Non, je suis ici et les chevaux sont au pré. Oui, Gally, j'ai mis Saez, tu n'y vois pas d'inconvénient, je pense ? J'y retourne pour y mettre Perle puisque tu es rentrée.

— Fais vite.

— Oh ! oui, j'ai faim.

— Nous t'attendons.

— J'arrive.

— Pendant que ton frère est occupé, Gally, dis-moi ce qui t'amène ici. Je veux la vérité. Tu m'inquiètes.

— Je voudrais tout simplement qu'il m'emmène voir la maman et les frères et sœurs de notre père. C'est notre famille et c'est notre grand-mère, alors je veux la connaître.

— Sais-tu qu'il ne la connaît pas non plus ! Tu as une idée merveilleuse. Vous la connaîtrez ensemble.

— Crois-tu qu'elle sera contente de nous découvrir ?

— C'est évident. Je ne la connais pas beaucoup. Je ne l'ai vue que deux fois. Je n'ose pas la déranger et j'ai peur de lui rappeler la mort d'Enguerrand. Je l'ai rencontrée le jour de la cérémonie funèbre célébrée pour lui. C'était très dramatique et je ne comprends pas pourquoi les prêtres de la nouvelle religion en font un tel drame. Je préférerais le temps où nous dansions et où nous nous réjouissions en déposant nos morts dans la terre ou sur le bûcher, ce qui est encore plus beau. Enguerrand est mort, il n'y a aucune raison de se lamenter, il est heureux là où il est, que ce soit sur l'île d'Avalon ou dans leur Paradis.

— Je le crois aussi.

— Bon, me voici. Alors, Gally, que voulais-tu me dire de si urgent ?

— Je voudrais connaître notre grand-mère.

— Quelle bonne idée ! Je te propose de partir dès demain. D'accord ?

— Oh ! Oui.

— Nous ne prendrons que ma monture et tu te placeras en amazone, comme ce midi. Ainsi, personne ne s'étonnera. Qu'en penses-tu ? De plus, ce sera moins fatigant pour toi. D'autant plus que j'ai cousu une nouvelle selle avec un méplat sur le devant afin que tu puisses t'asseoir plus confortablement.

— Merci.

— Oh ! C'est autant pour moi que je l'ai faite.

Si tu le veux nous passerons par Huel Koat pour que tu voies l'endroit où j'irai et peut-être pourrons nous y rencontrer nos deux tantes qui sont depuis longtemps maintenant au service de Dame Guenièvre notre Reine.

— Pourquoi pas ? J'aimerais bien voir votre Roi également.

— Qui est également le tien, puisque tu vis sur nos terres...

— Tu as raison, mais je pense qu'il nous ignore.

— Ce n'est pas certain. N'oublie pas que son conseiller est Merlin, le Prophète des Forêts m'as-tu dit.

— C'est vrai, je l'avais oublié. À quelle heure partirons-nous ?

— Demain, dans la matinée. Rien ne presse, nous serons là-bas à temps.

— J'ai hâte d'être à demain.

— Moi aussi. Il faudra que j'aille prévenir mon patron.

— Bien sûr.

Le repas continue, joyeux et, bientôt, Gaétan quitte la ferme pour aller prévenir son patron qu'il partira quelques jours dans le Menez Ar Rez.

— Je voudrais que tu sois prudente pour deux, Gally. Fais attention à ton frère, je sais qu'il veut venger ton père, le sien, mais Mordred est un homme dangereux, parce que fourbe. Il l'a prouvé. Prenez garde. Sois vigilante pour deux.

— Mais, Maria, nous allons voir notre grand-mère.

— Oui, je le sais, mais vous allez vous arrêter à Huel Koat, au camp d'Arthur, et je n'ai aucune confiance en Mordred, Gaétan ressemble tant à son père. Ça va réveiller des tas de choses chez cet homme.

— Tu as raison, je ferai très attention.

— Je te fais confiance.

— Je resterai invisible pour veiller efficacement.

— Oui, c'est mieux ainsi.

— Le patron a dit oui. Il me demande, en échange de ce congé, de rapporter des commandes de Huel Koat. Je pense que je dois en être capable.

— Bien sûr que tu en es capable. Te voici promu au rang de représentant de commerce.

— Si tu veux, on peut voir les choses ainsi. Moi, je les vois comme un service rendu à un homme qui a toute mon estime.

— Je vous propose d'aller vous détendre. Je dois me mettre au travail, car j'ai une commande importante

de tissus. J'aimerais que vous vous occupiez un peu des poules et des lapins. Est-ce possible ?

— Bien sûr que c'est possible, je ne veux en aucun cas perturber le travail de la ferme ni accaparer Gaétan. Nous allons faire ensemble ce qu'il aurait fait seul aujourd'hui. Malgré ma petite taille, je dois être capable de me rendre utile. Viens, Gaétan, allons-y.

Gaétan et Gally sortirent dans la lumière éblouissante sous l'œil attendri de Maria qui ressentait beaucoup de joie d'avoir à présent deux enfants. Gally se sert de sa petite taille pour aller explorer la cabane servant de poulailler et découvre dans un coin inaccessible pour un humain, un nid plein d'œufs qu'il a fallu vérifier un par un. Certains sont trop vieux et ils les mettent de côté. Les autres sont encore consommables et sont rangés à part. Gaétan place les œufs, un peu trop vieux pour être vendus, dans un creux de paille pour être couvés, il en sortira bien quelques poussins.

Ils vont à présent voir les ruches, mais il n'y a pas besoin de prendre les rayons de miel ni de cire.

La ferme est en ordre, ils peuvent partir quelques jours.

Gwenterc'henn

Huel Koat déjà. Gaétan se présente à l'entrée du camp très effervescent à cette heure plutôt avancée de la matinée. Ils ont dormi en route et se sont réveillés assez tard tant ils étaient fatigués.

— Halte, que désirez-vous ?

— Voir le Roi Arthur.

— Rien que ça !

— Oui, je veux le rencontrer.

— Non, mais ! On ne le rencontre pas comme ça. Et pas immédiatement.

— Puis-je voir un monsieur qui s'appelait, je crois, Gwenterc'henn ? Je sais qu'il y a longtemps qu'il était là.

— Il y est toujours, mais il n'a plus de fonction. Il est trop âgé.

— Puis-je le voir ?

— Lui, oui, nous allons le faire appeler. Patientez. Il vit à l'autre bout du camp. Il faut du temps.

L'une des deux sentinelles appelle un jeune homme et lui demande d'aller quérir Mille-Pertuis. Un long quart d'heure s'écoule avant qu'il ne revienne.

— Mille-Pertuis arrive, mais il marche lentement à cause de sa blessure. Il vous demande de l'attendre.

— J'attendrai.

— Que me voulez-vous ? Enguerrand ! Mais on m'a dit que tu étais mort.

— Je ne suis pas Enguerrand, je suis son fils.

— Il a eu un fils, je l'ignorais. Je croyais qu'il était mort dans un combat contre le Chevalier Noir.

— Oui, c'est ainsi qu'il est mort et je suis né six mois après. Ma sœur également.

— Tu as une sœur jumelle ?

— Oui, si l'on veut.

— Viens, ne restons pas là, viens me parler dans ma tente, nous y serons à l'aise. C'est fou ce que tu ressembles à Enguerrand. C'est troublant. Vous et vous là-bas, occupez-vous de son cheval. Et qu'il ne manque de rien, sinon vous aurez affaire à moi. Compris ?

— Dis-moi, que viens-tu faire ?

— Faire votre connaissance, ma mère m'a souvent parlé de vous.

— De moi ?

— Oui, elle m'a dit que vous aviez protégé mon Père.

— Comment t'appelles-tu ?

— Gaétan.

— Et ta sœur ?

— Elle se nomme Gally.

— Gally ? Ce n'est pas un nom chrétien !

— Elle n'est pas chrétienne.

— Ah !

— Je sais que je peux vous faire toute confiance.

Je vais donc vous le dire à présent que nous sommes seuls. Montre-toi, Gally.

Gally apparaît dans toute sa beauté bleue. Gwen-terc'henn est stupéfait. Stupéfait de voir un elfe pour la première fois, stupéfait que ce soit la sœur de Gaétan, stupéfait qu'elle puisse apparaître ainsi, sans autre formalité, stupéfait d'autant de simplicité.

— Ça alors ! Je croyais que les elfes n'existaient que dans les contes de fées.

— Bonjour, Monsieur. Nous sommes bien réels mais nous ne nous montrons que très rarement. Et nous choisissons les humains à qui nous nous montrons.

— Bonjour, Mademoiselle, pardonnez mon étonnement. Je suis flatté que vous montriez en ma présence.

— Vous êtes tout pardonné. Je pense qu'on serait étonné à moins.

— Gaétan, je suis content de faire votre connaissance à tous deux. Je pense que vous avez quelque chose à me demander.

— Vous avez raison. Je voudrais devenir chevalier.

— C'est possible, mais il te faudra du temps. On ne devient pas chevalier en claquant les doigts.

— Je le comprends, mais peut-être pourriez-vous me présenter au Roi Arthur.

— Ça sera plus difficile, encore que, pour toi, cela doit être possible. Peux-tu, pouvez-vous m'attendre dans cette tente un moment ?

— Bien sûr.

— Je reviens le plus vite possible. Mais vous m'ex-

cuserez, ma blessure entrave sérieusement la marche. Je serai peut-être un peu long.

Mille-Pertuis disparut et revint en fait assez rapidement. Le Roi Arthur ne devait pas être bien loin.

— Le Roi vous attend. Il est avec la Reine Gue-nièvre. Suivez-moi.

— Rends-toi invisible Gally s'il te plaît.

— C'est évident.

— Sire, je vous présente Gaétan, le fils du Chevalier sans Visage.

— Le fils d'Enguerrand le Courageux.

— Sire, Dame, je vous présente mes respects.

— Gaétan, nous les acceptons, sois le bienvenu. Gwenterc'henn, peux-tu demander à Merlin de venir, il ne doit pas être très loin.

— J'y vais, Sire.

— Justement, le voici. Je me retire avec votre permission.

— Va.

— Merlin, je te présente le fils du Chevalier sans Visage.

— Et sa fille il me semble. Bonjour Gally, tu peux te montrer, le Roi et la Reine seront heureux de te voir.

Gally se rend visible aussitôt et la Reine, dans un sourire plus merveilleux encore que d'habitude, tend la main en lui demandant de venir s'y poser, et l'embrasse sans hésiter. Gally est tout émue et lui rend cet hommage intime.

— Bienvenue, Gally, c'est un honneur pour le

royaume de savoir que vous n'êtes pas une légende, ce dont nous étions certains sans jamais vous avoir vu, vous et votre peuple. Bienvenue à toi Gaétan en qui je reconnais bien votre père à tous deux. Que puis-je faire pour toi ?

— Sire, je voudrais devenir chevalier et entrer à votre service.

— Tu en connais les conditions ?

— Je le crois, si ce sont les mêmes que pour notre père.

— Ce sont les mêmes. Pars, lorsque tu te sentiras prêt, pour la Forêt de Brécilien où tu apprendras l'usage des armes en Koët Ki Dan. J'en suis certain, tu passeras les épreuves aussi bien que ton père. Et Gally ?

— Sire, je voudrais être Chevalaine.

— Permits-moi de sourire Gally, ce n'est pas un métier de femme et il n'y en a aucune autour de la Table Ronde.

— À présent, non, mais plus tard ?

— Oui... plus tard... peut-être t'adouberei-je... si tu fais tes preuves.

— Sire, j'ai une autre faveur à vous demander.

— Dis-moi, Gaétan.

— J'aimerais voir mes tantes qui, je crois sont au service de Dame Guenièvre.

— Alors, c'est à elle qu'il le faut demander.

— Je le voudrais volontiers, mais hélas elles sont au chevet de leur Maman qui est bien malade. Elles sont parties hier matin accompagnées de Colinot.

— Partez vite alors, il est temps.

— Sire, je vous remercie. Nous vous saluons.

— Allez, et revenez-nous. Nous vous attendrons.

— Au revoir Dame Guenièvre, au revoir Merlin.

— Au revoir.

— Tu vois, ma Gally, le Roi est accessible. La Reine aussi et je gage que tu pourras devenir Chevalaine. Je pense que tu n'as pas à t'inquiéter.

— Tu le crois ?

— Bien sûr, tu verras. Et après mûre réflexion, une elfe en chevalerie, ce n'est pas banal.

— On verra bien.

— Oui, on verra bien et je gage que tu seras chargée d'une grande mission. Je vais y réfléchir, mais sois-en certaine, tu auras ta place. Fais-moi confiance.

Mamm-Gozh

Se rendant à nouveau invisible elle se blottit contre Enguerrand qui, après avoir salué Mille-Pertuis, pressant le cheval, ils partent rapidement pour Litez qu'ils atteignent dans la soirée. Il attache sa monture à l'un des anneaux du mur et après avoir frappé à la porte, entre dans la salle commune où Servane et sa sœur Émeline ainsi que leurs deux frères et Colinot, bel homme de vingt-cinq ans, se tiennent debout auprès de leur mère alitée. Gally, toujours invisible et lui, s'avancent en silence.

— Oh, Gaétan, toi aussi tu es venu. Je te remercie. J'aurais été si triste si je ne t'avais pas revu avant de quitter ce monde.

— Mes enfants, je vous présente votre neveu, le fils de votre frère Enguerrand. C'est fou ce qu'il ressemble à son papa !

— Et votre nièce. Mamm-Gozh je te présente ta petite fille. Montre-toi Gally. C'est ta famille.

— Bonjour ma grand-mère.

— Gally ?

— Oui, grand-mère, c'est ainsi que je me nomme.

— Gally, viens près de moi, tout près. Je suis tellement heureuse que tu existes, et que tu sois ma petite fille en plus. Oh ! Mon Dieu que je suis heureuse. Je

croyais que vous n'existiez, vous les elfes, que dans l'esprit des enfants.

— Ne te fatigue pas trop maman.

— Non, Servane, mais je suis tellement heureuse.

— C'est vrai, nous aussi. Et ne nous en veux pas Gally, ni toi Gaétan, C'est tellement inattendu et merveilleux de vous découvrir aujourd'hui que nous en sommes muets-

— Moi aussi, je suis heureuse de découvrir une telle famille.

— Je peux partir sereine à présent, je crois que j'attendais ce moment. Bien sûr, sans le savoir vraiment. Gaétan, à présent tu peux porter le nom de la famille et porter le titre de marquis. Tes oncles t'expliqueront. Mais dès maintenant tu es Gaétan Fer de Basses Terres. Viens m'embrasser.

— Oui, Mamm-Gozh.

— Merci, mon chéri. C'est un beau jour pour mourir. Il est temps, maintenant. Ils viennent me chercher, ton grand-père, Enguerrand et quelques autres que je ne crois pas connaître. Je ne peux plus les faire attendre, ça ne serait pas correct. Alors, je dois partir, au revoir mes enfants.

C'est ainsi que Mamm-Gozh a rendu l'âme. Elle est partie heureuse.

Les enfants restent plus tristes, mais la découverte de leurs neveux efface beaucoup de cette tristesse. Ils ont tant de choses à se dire. Colinot se rapproche de Gally et lui demande des nouvelles de Beauty. Pourtant, ils ont du mal à retenir leurs larmes.

— Tu la connais ?

— Bien sûr, c'est avec elle que l'on a procédé à l'inhumation de ton papa.

— Oh, je ne le savais pas.

— J'aimais beaucoup Enguerrand dont j'étais l'écuyer. À présent je suis chevalier.

— Oh, mon frère aussi veut devenir chevalier... et moi aussi, je veux être Chevalaine. Le Roi Arthur nous a dit qu'on pourrait l'être un jour. Et, tu sais, La Reine m'a embrassée.

— Non ! Quelle chance tu as eue.

— Je le perçois ainsi.

Qu'il est beau cet homme ! Gally est éblouie par lui. Elle ne peut le quitter du regard. Il est vrai que les années passées au camp l'ont aguerri, mûri de corps et d'esprit. C'est vraiment un chevalier.

— Servane, si tu nous chantais une *gwerz* en l'honneur de notre mère et grand-mère. Gally pourra t'accompagner, si tu le désires. Elle joue aussi de la harpe et elle a la sienne, accrochée, à l'arrière de la selle. Veux-tu bien aller la chercher ?

— Gally, ça me fera plaisir de jouer avec toi. Nous devons nous accorder.

— Voilà ta harpe Gally. C'est Colinot qui s'est précipité.

— Merci, c'est très gentil. Accordons-nous Servane, veux-tu ?

— J'ai bien l'impression qu'elles le sont déjà.

Servane se met à jouer O'Carolan immédiatement

repris par Gally et petit à petit elles glissent vers une improvisation d'une légèreté extraordinaire sur laquelle vient tout doucement un chant poignant à la gloire de la maman d'Enguerrand et où certains couplets parlent d'Enguerrand lui-même. Les voix de Gally et de Servane se marient à merveille et c'est dans un véritable silence religieux que les hommes et Émeline écoutent ce chant. Couplets après couplets, c'est la vie de Mamm-Gozh qui défile en face des auditeurs attentifs. Les deux filles, l'une grande et mince, l'autre toute petite et menue, sont étonnantes d'harmonie gracieuse et mélodique. On dirait qu'elles ont chanté ensemble depuis l'aube des temps.

Lorsque le chant est terminé, tous les assistants récitent la prière des morts, chant chrétien auquel même Gally se joint. Puis, Colinot va dans la ferme voisine demander de l'aide pour préparer la grand-mère. Les femmes se précipitent, habituées à cette tâche depuis de longues années et même y prenant goût quelquefois. Les enfants et petits-enfants de Mamm sortent discrètement et continuent la conversation dans la cour. Gaétan propose de s'en aller dès ce soir, mais ses oncles et tantes protestent vivement et veulent les garder pour le repas du soir. Bientôt, les femmes sortent de la maison avec le corps et le disposent dans le cellier, le décorant joliment avec des tentures sobres et des chandelles qui brûleront toute la nuit. Puis elles s'éclipsent en silence. Les enfants et petits-enfants reprennent possession de la salle commune et réaniment le feu.

Cinq jours ont passé à Litez, cinq jours pendant lesquels ont eu lieu les funérailles de la Maman d'En-

guerrand, cinq jours chaleureux où toute la famille se trouve soudée par la douleur d'un départ et par la joie d'un partage d'amour avec deux nouveaux membres. Colinot s'avère adorable et propose d'aller prévenir Dame Guenièvre du deuil de ses suivantes. Il ne fait qu'un aller et retour rapide grâce à son cheval qui a accepté le galop. Arnaud et Cébran le considèrent véritablement comme un frère et proposent un partage équitable des biens de Mamm-Gozh, lui compris, ainsi qu'Enguerrand représenté par ses deux enfants. Ils en sont tout émus et acceptent par amour et bonheur de faire partie d'une vraie famille. Gally et Gaétan ont voulu s'esquiver durant ces discussions, voulant rester le plus discrets possible, mais les enfants de Mamm les ont retenus. Arnaud et Cébran exploiteront ensemble la ferme. Célibataires endurcis, ils ne voient aucun problème à se partager le travail et se partager toute la ferme. Chacun reçoit une part égale du magot amassé par Mamm au cours des ans, et plus exactement la part équitable d'Enguerrand est partagée entre Gally et Gaétan. Servane offre en plus un souvenir à Gaétan sous la forme d'un splendide châle couleur brique et merveilleusement brodé de motifs plougastelens et d'une coiffe d'apparat, faite entièrement de dentelles, pour Gally, évidemment trop grande pour elle, mais qu'elle accepte comme une sainte relique, Beauty en fera certainement un élément de décor pour leur splendide intérieur.

Gaétan reçoit l'une des deux armures forgées par Enguerrand et Colinot reçoit l'autre. Ils sont tous deux débordants de joie. Gaétan l'essaye immédiatement et l'on voit qu'elle lui va à la perfection, comme

si elle avait été forgée pour lui spécialement. Il en est terriblement fier et se pavane un long moment habillé de cette armure. Ses tantes et oncles s'extasient sur la place de cet objet. Il reçoit également l'une des deux épées qu'il ne sait pas encore parfaitement manier. Il apprendra.

Au bout de ces cinq jours de joie, de gentillesse ainsi que de partage aussi équitable que cordial en tous points, Gaétan, un peu triste au souvenir de la rencontre si brève avec sa grand-mère, harnache son cheval, fixant derrière sa selle l'armure et le heaume, son épée, ainsi que la harpe de Gally, le châle et tous ses bagages, peu nombreux d'ailleurs. Il fait monter Gally contre lui et ils partent après de déchirants adieux, laissant un peu de leur cœur dans cette ferme si sympathique et si généreuse.

Rencontre

Ils sont repartis sur la route caillouteuse, silencieux, un peu tristes il est vrai, sans grand entrain, déçus du fait qu'ils n'ont vu leur grand-mère que quelques instants alors qu'ils espéraient passer de longs moments. Ils se sentent un peu plus orphelins encore. Ils ont perdu une attache importante. Ils repartent chez eux, retournent dans leur monde, quittant le monde de leurs oncles et tantes, finalement très étrangers à leur vie. Ils ont eu de beaux moments ensemble, mais ces moments sont révolus. Ils deviennent de beaux souvenirs, ce n'est déjà pas mal.

— Je n'ai aucun besoin de cet argent. Je te le donne. Chez nous, ça n'a pas cours. Nous ne savons pas ce que c'est que l'argent. Je ne saurais pas m'en servir.

— Oui, je le comprends, tu as beaucoup de chance, mais tu sais, moi non plus je n'en ai pas l'utilité, nous allons le donner à maman qui, elle en a besoin, ne serait-ce que pour acheter de quoi travailler. Ses seules laines et les produits de teinture qu'elle fabrique ne sont pas suffisants. Qu'en penses-tu ?

— Je pense que ça lui fera grand plaisir. Tu as une bonne idée.

Quand viendra la quarantaine Au combat sur la plaine
Sera le parricide Qui mourra régicide Et l'elfe
pleurera Et l'elfe chantera...

— Merlin ? C'est toi ?

— Qui veux-tu que ce soit ?

— Que veux-tu dire par ces versets ?

— Ce qui sera, rien de plus. J'ai demandé à Colinot de se joindre à vous afin qu'il vous protège.

— Qu'il nous protège ? Avons-nous besoin d'être protégés ?

— Mais vous êtes terriblement vulnérables. Il y a des voleurs de grands chemins, et il y a quelqu'un qui voudrait bien vous voir occis. Et ce quelqu'un sait que tu existes, depuis peu.

— Que lui ai-je fait ?

— Tu es l'enfant de ton père, il ne peut te le pardonner. Dès qu'il apprendra l'existence de Gally elle courra un plus grand danger encore. Votre père l'a humilié et a fait ressortir sa médiocrité et sa lâcheté. Et ça, ce n'est pas pardonnable. J'entends un pas de galop, c'est certainement Colinot.

Ce n'est pas Colinot, mais Mordred qui s'étonne de voir Merlin à côté d'eux et s'éloigne sans même un salut ou tout autre signe, reprenant son galop comme si de rien n'était.

— Vous avez vu. La route n'est pas sûre. Colinot ne sera pas de trop, croyez-moi.

— Oui je vous crois. Je le constate, nous sommes en danger. Je crois effectivement qu'il ne sera pas de trop. Peut-il nous accompagner jusqu'en Forêt de Brécilien ?

— Bien sûr. Il s'agit de vous protéger jusqu'au bout. Il sait se battre, il a été à bonne école avec Enguerrand,

de plus, il connaît la Forêt de Brécilien. Conservez-le auprès de vous. Et que les dieux vous gardent. Je dois retourner auprès d'Arthur. Adieu. Ah ! Un autre galop, c'est certainement Colinot, cette fois.

C'est Colinot. Merlin disparaît comme à son habitude, soudain, alors que Colinot arrive et met sa monture au pas. Il est en armure et son heaume pend à l'arrière de sa selle.

— On ne s'est pas quittés longtemps.

— Non, et c'est heureux.

— Pourquoi, Gally ?

— Pour rien. Je suis tellement contente de faire cette route avec toi.

— Moi aussi, et je ne sais pas pourquoi. Remarque j'aime les jolies filles et toi, tu es plus que belle.

— Flatteur ! Merci.

— Oh ! Non, pas flatteur, simplement capable de voir la beauté où elle est.

— Dites. Je peux en placer une ? Je ne vous dérange pas ?

— Bien sûr, Gaétan, je me demandais en galopant si tu m'accepterais volontiers.

— Que oui. Je suis tellement heureux de te savoir à mes côtés et je me dis que tu as tellement à m'apprendre. Tu es vraiment le bienvenu.

— Merci.

— N'inverse pas les rôles, c'est à moi de te dire merci. Je sais que je vais avoir besoin de ton aide et de ta science des armes.

— Gaétan, je voudrais me percher sur tes épaules pour mieux voir, je sens que le danger approche.

— Monte Gally, tu as effectivement ton rôle à jouer. J'ai vraiment l'impression qu'à nous trois nous sommes presque invincibles.

— Ne te fais pas d'illusions, Mordred est dangereux parce qu'il est fourbe. Et il est expert aux armes.

— Tu as raison, je présume certainement trop de nos forces. C'est mon grand défaut.

— Restons unis et vigilants.

— Attention, Colinot, un cavalier approche au galop.

— C'est lui. Prenons garde. Gally, prends garde à toi, Colinot, fais attention à sa manœuvre.

Colinot fait soudain volte-face et tire son épée en se mettant en garde. Mordred, voyant son attaque déjouée, se contente de passer à leur côté sans les regarder ni les saluer, laissant croire qu'il a une mission urgente à accomplir. D'ailleurs, Gaétan s'y laisse prendre quelque peu, acceptant l'idée de la mission.

— Il n'a pas l'air de nous chercher noise.

— Méfie-toi, il est rusé.

— Malgré tout...

— Méfie-toi te dis-je.

— Si tu le dis...

— Je l'affirme.

— Nous arrivons bientôt à La Vigne, nous pourrions nous y rep...

— Attention, prends garde à gauche, s'écrit Gally.

Débouchant d'un chemin creux croisant le leur, masqué par les talus feuillus, Mordred fonce sur eux afin de les prendre de flan. Il a l'avantage. L'épée en avant il veut fendre la tête de Gaétan, mais l'épée de Colinot dévie la sienne et il ne frappe que le vide. Hélas non, ce n'est pas le vide et sa lame rencontre Gally qui est atteinte profondément à la cuisse. Sa blessure saigne abondamment et laisse apparaître la jeune fille en larmes. Mordred la découvre et un rictus de haine déforme son visage. Colinot le frappe au bras droit, mais le coup n'est pas suffisamment puissant pour l'entailler et l'immobiliser une bonne fois pour toutes. Cependant, Mordred s'éloigne en tenant son bras de l'autre main. Gaétan est déjà en train de faire un garrot sur Gally, comme il a souvent vu faire Maria. Ils décident d'accélérer la cadence afin d'être au plus tôt à la ferme. En espérant que Maria y sera.

— Maria n'est pas là, ma Gally, je vais te soigner en attendant qu'elle arrive, ce qui ne tardera pas vu la position du soleil.

— J'ai très mal.

— Oui, Maria te mettra un de ses onguents qui te fera oublier ta blessure.

— Il faut que tu te reposes malgré la douleur, tu as perdu beaucoup de sang.

— Oui, Colinot, je sens que j'en ai besoin.

— Dors si tu le peux. On te laisse dans le silence. Nous allons attendre Maria dehors, sur le pas de la porte.

— Elle dort déjà. Quel choc ! Maria va la sauver, n'aie crainte.

— Oh ! Je lui fais confiance. Je suis peiné de savoir que c'est une jeune fille innocente qui a payé sa hargne aveugle.

— C'est par trop injuste, tu as raison. Nous vengeons cette blessure, qu'elle en soit certaine.

— Que dites-vous ? Pourquoi parlez-vous de blessure ?

— Oh ! Maria, vous arrivez à temps. Gally a une blessure profonde.

— Elle a perdu beaucoup de sang, je lui ai fait un garrot.

— Tu as bien fait. Elle est là ?

Elle pousse discrètement la porte de la salle et voit Gally endormie sur sa couche. Elle ne saigne plus, mais sa pâleur anormale prouve qu'elle a perdu trop de sang. Maria ouvre un placard et en sort une gigantesque seringue.

— Gaétan, tu es son frère, tu es de son sang. Je vais prendre du sang chez toi pour le donner à Gally. C'est le seul moyen de la sauver. Es-tu d'accord ?

— Bien sûr, je ne peux être que d'accord.

— J'aurais voulu donner mon sang pour elle également.

— Pour le moment, cela n'est pas utile et je ne sais à coup sûr s'il est compatible tandis que celui de Gaétan l'est certainement. Plus tard, nous aviserons. Il ne lui est nécessaire que d'une petite quantité. Elle est toute petite.

— J'ai mal...

— Pauvre chérie, elle souffre. Elle s'est réveillée. Je vais lui mettre un onguent à l'arnica et au calendula.

Oh ! L'entaille est profonde, il faudrait la recoudre. Gaétan et Colin, aidez-moi. Tu permets que je t'appelle Colin, je pense que tu as passé l'âge de t'appeler Colinot. Non ?

— Oh ! Oui, je préfère.

— Il faut que je fasse du fil animal pour qu'il se réduise avec la plaie. Le mieux peut-être est de prendre des boyaux. Gaétan, va chercher des boyaux du porc que j'ai tué hier.

— Tu ne m'as pas attendu pour le tuer ?

— Non, j'avais trop besoin de saindoux pour faire certains onguents que l'on m'a commandé. Et je ne savais pas quel jour tu serais de retour. Va me les chercher.

— Voici Maman, j'ai pris les plus fins.

— Bien, Colin, tiens cette extrémité et toi, Gaétan, l'autre, tandis que j'émince ce fil. Là, voilà un fil utilisable. Gaétan, donne-moi une grande aiguille très acérée, passe-la dans la flamme rapidement.

— Voici, elle est encore chaude, prends garde.

— Attention Gally, ça sera douloureux. Sois courageuse. Pour éviter que tu ne souffres trop, je vais enduire toute la plaie et les chairs d'alentour d'un onguent qui va te faire un froid intense et qui va insensibiliser presque totalement ta cuisse, mais cependant, tu sentiras peut-être encore la douleur. Mais ce sera très supportable.

— Fais, Maria, oh, j'ai trop mal...

— Ne parle pas, reste calme et détendue le plus que tu peux.

— ...

— As-tu toujours aussi mal ?

— Non, c'est curieux, mais je ne sens plus du tout ma jambe.

— C'est bien, je vais recoudre la plaie.

Maria enfonce l'aiguille au bord de la plaie et entraîne le fil ainsi fait, perce l'autre bord de la plaie, et petit à petit rejoint ces deux bords, refermant cette entaille sanguinolente. Gally lance un petit cri de douleur à chaque point d'aiguille, mais laisse faire Maria jusqu'au bout de son entreprise. Celle-ci enduit la plaie d'un onguent à base de graines de pavot pilées. Enfin, Gally ne souffrant plus s'endort à nouveau tandis que Gaétan raconte à Maria le déroulement des actes pervers de Mordred. Il lui conte aussi la mort de sa grand-mère et, Colin et lui, lui remettent leur héritage. Elle en est tout émue. Que de pièces d'or !

Elle ne sait comment les remercier. Elle accepte ces deux bourses, heureuse de pouvoir acheter teintures et fil de lin, plante qu'elle ne cultive pas. Elle pourra aussi faire faire des travaux d'agrandissement de sa maison, entre autres procéder à l'agrandissement de son atelier pour pouvoir séparer l'atelier de tournage de terre de celui de tissage.

Gally dort toujours d'un sommeil réparateur, ils vont se mettre à manger. Ces émotions ont creusé l'estomac des deux garçons. Auparavant ils vont prendre soin des chevaux et les délestent de leur charge, pour les abandonner dans le pré. Immédiatement les che-

vaux s'égayent et courent comme s'ils avaient été longtemps entravés. Gally continue de dormir. Ils se mettent tous trois autour de la table dressée par les soins de Maria. Elle sent terriblement bon. Le repas se déroule en discussion presque stratégique pour l'avenir du trio. Il se dit un certain nombre de sottises, d'utopies et quelques idées intelligentes jailissent aussi. Puis ils vont se coucher pleins d'images de batailles et de défenses quelquefois inquiétantes où Mordred apparaît, passant à pleine vitesse et disparaît, silhouette angoissante, fuligineuse.

Au petit matin, Gaétan se dresse sur ses coudes et regarde attentivement sa toute petite sœur. Il lui semble qu'elle est fiévreuse et, se levant en vitesse, il lui met la main sur le front et réveille sa Maman qui dort encore du sommeil du juste.

— Maman, réveille-toi, Gally est très fiévreuse. Son front est brûlant.

— Mon Dieu !

Maria se lève rapidement et prend la main de Gally. Elle examine sa blessure qui, pourtant, semble assez saine. Elle la nettoie à nouveau avec une eau chargée d'écorces de saule argenté et refait son pansement avec de l'arnica, du saule et du calendula et également ce qu'elle a raclé sur la croûte d'un fromage fermenté dont la surface est couverte de champignons microscopiques. C'est un vieux gitan mystérieux qui lui a enseigné cet usage et elle en a observé plusieurs fois la pertinence de cette pratique, même si elle ne la comprend pas parfaitement. Elle applique ce qu'elle gratte sur un pansement de charpie et le pose délica-

tement sur la plaie. Pendant ce temps Gaétan allume un feu dans la vaste cheminée et fait bouillir de l'eau pour préparer une infusion qui la calmera et leur servira de petit déjeuner. Colin émerge tout doucement des vapeurs de la nuit et comprend que ce n'est pas aujourd'hui qu'ils vont reprendre la route vers Brécilien. Il n'en est pas mécontent. Il saura se proposer pour veiller sur Gally. Pour le moment elle se rendort, c'est ce qu'elle a de mieux à faire. Gaétan ronge son frein, mais comprend bien qu'il faille que Gally soit d'attaque pour reprendre un voyage à cheval.

— Colin, tu devrais profiter de cette attente pour m'enseigner les rudiments.

— Bien sûr, c'est la meilleure idée depuis bien longtemps. Prends ton épée et viens. De toute façon, nous commencerons par nous battre avec des épées en bois, si tu veux bien.

— Sortons. Maria, tu nous appelleras pour le repas.

— D'accord.

— Ces deux bois feront l'affaire. Prends.

— Merci.

— En garde. Non, pas ainsi. Ne te présente pas de face tu es trop vulnérable. Tu ne dois en aucun cas exposer ta poitrine. Voilà, c'est mieux. Mais, tu es gaucher ? Cela peut être un atout majeur. Ne serait-ce que pour dérouter l'adversaire.

— Je suis ambidextre, c'est mieux non ?

— Tu as raison. Tiens plus fortement ton épée, non pas ainsi, garde le poignet bien souple. Là, voilà. Pour toucher l'adversaire tu dois te fendre, c'est-à-dire

avancer le plus loin possible ton épée. Non, tu dois garder la poitrine de côté. Oui.

— C'est fatigant.

— Ça sera plus fatigant encore lorsque ce sera une véritable épée. Et plus fatigant encore lorsque tu porteras ton armure. Et plus encore lorsque tu seras à cheval.

— Ça promet...

— Eh ! Oui, ça promet.

L'entraînement se prolonge toute la matinée et Gaétan est épuisé. Il retourne à la ferme en s'appuyant sur l'épaule de Colin.

— C'est trop dur. Je crois que je n'y arriverai jamais.

— Ah non ! Tu ne vas pas commencer à te décourager. Nous ne faisons que commencer. Rappelle-toi que tu as promis à Gally de venger votre père tous les deux.

— Oui, c'est vrai. Mais c'est dur.

— Tu verras ce sera de plus en plus facile.

— Tu crois ?

— J'en suis certain. Viens, rentrons.

— Alors les hommes, contents ?

— Gaétan trouve ça dur.

— C'est certain. Courage, mon Gaétan. Tu verras.

— Oui, je le sais, je verrai.

— À table, vous deux

— Prends des forces Gaétan, tu en auras besoin.

— Oui, Colin, j'en aurai terriblement besoin...

Oui, il en aurait besoin et durant sept jours qu'a duré le repos obligatoire et sous surveillance de Gally, Gaétan et Colin se sont entraîné matin et soir sur le pré. Entraînés jusqu'à l'épuisement. Il y a deux jours qu'il apprend le combat à cheval ; ce n'est pas que l'entraînement du combat au sol soit terminé, et Colin a voulu lui donner quelques rudiments de combat équestre, au cas où Mordred les attaquerait encore sur la route. Mais, selon Maria qui a veillé jour et nuit Gally, il est très probable qu'il attendra qu'ils aient baissé leur vigilance, pour les attaquer en forêt. De plus, il semble évident que l'on a besoin de lui auprès du Roi, et, par conséquent il est beaucoup plus probable qu'il soit remonté en Huel Koat auprès du Roi qui sera très certainement sa prochaine victime. C'est la certitude de Maria.

Le jour du départ est enfin arrivé. Gally va beaucoup mieux et Gaétan a aménagé la selle de sa monture pour qu'elle puisse s'asseoir en amazone confortablement et ne pas souffrir des cahots de la route. La couture a commencé à se résorber. Saez suivra, sellée, à la longe, à la suite de Colin. On chargera les accessoires sur cette jument, ainsi tout le monde voyagera plus léger, et le voyage n'en sera que plus facile. Et, surtout, nos deux cavaliers seront plus libres pour se défendre le cas échéant. Et ça, c'est appréciable.

Ils viennent de franchir le porche sous l'œil attentif et attentif de Maria qui d'ici une heure sera à la foire de Karaez. Il faut vite qu'elle aille tout préparer. Il est heureux qu'elle soit très ordonnée. Chaque chose est à sa place et il lui suffit de les réunir et de les installer dans les grandes fontes de son cheval. La

maison semble toute vide à présent, plus personne de qui s'occuper. C'est dur. Bah ! Il va y avoir le marché et tout ce qui s'ensuit et bientôt l'agrandissement de la ferme. Ça fait si longtemps qu'elle en rêve...

Feunteun Meur

Ils ont atteint Trez-Gorenteuc sans encombre et sans aucune difficulté. Gally souffre un peu et elle a appelé Beauty mentalement ainsi que ses amis korrigans. Ils sont arrivés sans tarder et ont immédiatement allongé Gally sur un lit de fougères, en attendant d'avoir terminé un brancard solide.

Dès que le brancard a été terminé, ils ont porté Gally jusqu'à Feunteun Meur dont l'eau cicatrise très rapidement les blessures en tous genres. Cette eau guérit même, dit-on, certaines autres affections, certaines maladies infectieuses. Il a fallu la transporter loin à l'Est, du côté opposé à Trez Gorenteuc, mais c'est absolument nécessaire si on veut la sauver. Gaétan et Colin suivent d'un peu loin ce cortège, se demandant si c'est vraiment efficace et si ça n'est pas une superstition de plus comme il y en a tant dans ce pays. Ils verront bien, l'avenir plus ou moins lointain le dira. La source bouillonne à gros bouillons intermittents et se répand dans un réceptacle parfaitement circulaire puis s'écoule dans un petit bassin carré avant de se répandre dans un bassin rectangulaire.

Lorsqu'ils sont arrivés à Feunteun Meur, ils ont entrepris de déshabiller totalement Gally (ce qui fut assez rapide) au grand étonnement des deux garçons et à la plus grande gêne de Colin qui ne peut malgré tout détacher ses yeux de ce corps aussi minus-

cule que splendide. Gaétan ne s'en étonne pas pour l'avoir déjà contemplé lorsqu'ils sont allés se baigner ensemble à la rivière de l'Aff.

— Mon Dieu qu'elle est belle !

— Eh ! Oui, et sa maman est plus belle encore.

— Ça ne paraît guère possible.

— Et pourtant, c'est la vérité.

Maintenant Gally est totalement nue et les korrigans aidés de Beauty l'immergent dans le bassin rectangulaire et, bientôt, seule la jolie tête aux longs cheveux sort. C'est étrange, cette tête toute bleue sortant de ce miroir de ciel, bleu ponctué de quelques petits nuages blancs que l'on voit dans cette eau. Seuls ses cheveux d'or pur flottent à la surface de l'eau.

— Combien de temps devra-t-elle rester ainsi ?

— Assez longtemps. Très exactement la durée d'un chant à guérir que Beauty va chanter. Il y a quatre-vingt-dix-neuf couplets. Lorsque le chant sera terminé, elle sera complètement guérie. Les légères traces de sa blessure seront le seul souvenir de son aventure.

— Ce n'est pas possible !

— Si, c'est même certain. Vous vous pourrez vous en rendre compte par vous-mêmes. Quand je pense que le recteur du village veut la considérer comme une fontaine miraculeuse et la rebaptiser Mère Fontaine ! Ça nous fait plutôt rire. Il n'y a rien de miraculeux dans cette eau que certaines propriétés guérissuses que le petit peuple comme vous nous nommez, utilisent depuis des temps immémoriaux.

— Vous êtes un peuple étonnant.

— Non, nous vivons en accord avec ce que les dieux nous ont offert, c'est tout simple. Savez-vous comment on vous appelle chez nous ?

— Non, comment ?

— Le Grand Peuple Stupide, et parfois Les Grands Ignorants.

— Rien que ça ?

— Eh ! Oui.

Beauty entonne le chant à guérir. Couplets après couplets la *gwerz* s'égrène comme un chapelet s'égrène au fond d'une abbaye. Parfois il semble que les korrigans connaissent des paroles et de leurs belles voix graves ils reprennent en chœur certains couplets. Puis, se taisent, écoutant religieusement. Gaétan et Colin sont comme envoûtés. Gally semble n'être plus de ce monde. Tantôt la voix de Beauty n'est plus qu'un murmure, tantôt elle sonne tonitruante. Certains de ces couplets sont en breton, d'autres en gallo, d'autres encore en français, mais la plupart sont dans une langue étrange aux oreilles des humains et que Gaétan suppose être de l'elfique.

Les quatre-vingt-dix-neuf couplets durent et durent encore longtemps, mais nos deux hommes ne s'en lassent aucunement et, lorsque la voix de Beauty se tait, les korrigans se lèvent et s'approchant de la fontaine lentement, comme rituellement, sortent Gally de l'eau et la portent pour la présenter, allongée dans leurs bras, à Beauty qui passe sa main sur la cicatrice par trois fois en prononçant la même phrase dans sa langue si bizarre.

—  !

Puis Gally se remet debout et va se rhabiller tranquillement comme si son séjour dans cette eau glaciale n'a rien été. Enfin, elle revient vers son frère et son ami et s'asseyant auprès d'eux, elle relève sa jupe sans pudeur aucune pour leur montrer que la cicatrice est presque entièrement disparue. Leur tête exprime bien leur étonnement presque incrédule, mais les faits sont là : il n'y a quasiment plus de traces de cet événement pourtant mémorable.

— Cette source est vraiment miraculeuse.

— Ne dites pas ça. Ne dites jamais ça. Elle n'a rien de miraculeux. Elle est naturelle, elle est banalement guérisseuse. C'est tout, c'est très évident !

— Tu as raison, c'est évident.

— Quand je pense que la nouvelle religion va certainement la sanctifier.

— C'est dérisoire.

— Je les imagine même construisant une chapelle.

— Oh ! Non, quand même pas.

— Tu verras. Mais ce qu'il y a de plus drôle, c'est qu'ils oublieront à quoi elle doit servir.

— Et ils en oublieront certainement le mode d'emploi.

— Certainement.

— Bon, il est grand temps de rentrer. Les Grands Ignorants, je vous propose de retourner à la Grotte aux Loups. Un repas nous y attend tous.

— Alors, en route. Toutes ces tribulations nous ont donné grand faim, n'est-ce pas ?

Les voici repartis sur les chemins forestiers, Gally a renfilé sa tunique de mousseline et marche, comme si elle n'avait jamais été blessée, devisant avec ses amis, riant parfois aux éclats. Parfois ils montent dans les arbres et se propulsent de branches en branches et d'arbre en arbre ; ils arrivent à la grotte où une table splendide est dressée où poissons, herbes et gibiers sont à l'envie. Les hommes arrivent un peu après sur leurs chevaux, accompagnés de Beauty qui a préféré venir avec eux pour pouvoir les guider à travers cette forêt où plus d'un chevalier s'est perdu.

— Quelle belle table ! Quel accueil ! Merlin sait vraiment recevoir ses hôtes.

— Ne croyez pas qu'il reçoive tout le monde de cette manière. J'ai vraiment l'impression que vous êtes privilégiés. Vous a-t-il donné une mission particulière ?

— Non, aucune.

— Alors, il me semble qu'il attend quelque chose de précis de vous deux.

— De nous trois, maman. Nous l'avons rencontré sur notre route et il nous a dit quelques mystérieux versets que nous n'avons pas vraiment compris.

— Pouvez-vous me les répéter ?

— Non, je ne m'en souviens plus. Et toi, Colin ?

— Moi non plus, mais peut-être que toi, Gally... On dit que les elfes se souviennent de tout ?

— Oui, je me souviens de tout ce qu'il a dit, du moins je le crois. Je vais essayer de le rapporter.

Quand viendra la quarantaine Au combat sur la

plaine Sera le parricide Qui mourra régicide Et l'elfe pleurera Et l'elfe chantera...

— Je n'ai rien compris, je l'avoue.

— Mais moi, je crois le comprendre, hélas.

— Pourquoi hélas ?

— Parce que c'est bien ce que je pensais. Il vous a chargé d'une mission ; et pas n'importe quelle mission.

— Dis-nous en plus, Beauty.

— Oh oui, maman, dis-nous en plus. S'il te plaît.

— Non, mes enfants, vous avez largement le temps de comprendre. Allons, à table. Et chantons. Tout est chanson en Brécilien. Nous ne devons pas faillir à la tradition.

Le repas est effectivement très gai et bien arrosé, quoique de façon raisonnable, de ce bon vin breton qui nous vient du sud du pays, vin légèrement musqué. Gally va quérir sa harpe que Gaétan a posée dans un coin de la grotte, auprès de ses bagages. Elle se met immédiatement à improviser un doux chant que Beauty accompagne de sa si belle voix. Il est repris par moments par les korrigans qui répètent à plusieurs voix, plus graves, la fin des phrases. L'exploit de Mordred est chanté et rechanté sur différents airs et différentes modalités. La guérison de Gally est également chantée. Mais ce qui a eu le plus de succès ce sont les versets de Merlin qui sont repris moult fois sur tous les tons, comme un leitmotiv.

La soirée s'achève dans la bonne humeur et la sérénité, et korrigans et elfes se retirent pour laisser les

deux grands se reposer, car le lendemain verra la reprise de l'entraînement.

Il pleut le lendemain, des trombes d'eau, et Gaétan et Colin en sont quittes pour une douche qui les laisse totalement trempés. Les combats n'en sont que plus difficiles. Ils rentrent couverts de boue des pieds à la tête et, lorsqu'ils voient la table mise, ils ont honte de leur état et courent vite jusqu'à la rivière où, ô surprise, les attendent leurs petits amis qui s'ébattent dans l'eau. Ils ont tôt fait de se dénuder et de plonger dans l'eau bienfaisante après ces exercices harassants. Ils sont entraînés dans les jeux des petits hommes et bientôt il n'y a plus qu'un groupe d'amis sans aucune différence ni d'âge ni de taille ni de sexe s'ébattant dans une rivière.

Tout le monde se rhabille enfin, mais Gaétan et Colin refusent de redosser leurs vêtements souillés et reviennent entièrement nus à la grotte où ils se changent. Gally semble fort intéressée par les attributs de Colin, mais essaye de n'en rien laisser paraître. Que l'on soit elfe ou humaine, on a certaines pudeurs à quinze ans.

Tous se mettent à table pour cette deuxième soirée et ce sont les hommes qui égayent cette fin de repas, chantant des chants plus ou moins guerriers qu'ils ont appris de-ci, de-là. Puis le petit monde s'éclipse tandis que les grands se couchent pour que le lendemain les trouve en forme pour un nouvel entraînement auquel vont participer Gally et les korrigans, ainsi que le Kobold qui apportera l'épée de Gally, alors que Crochu apportera l'armure. Effectivement,

ils sont réveillés par des éclats de voix admiratifs devant une petite, mais splendide armure qui, une fois essayée, habille Gally comme un gant. Le heaume est surmonté d'un cimier ravissant : une petite elfe de bronze aux ailes de filigrane d'argent, dansant en équilibre sur un pied. C'est absolument ravissant et apparemment ce casque est parfaitement adapté. C'est un excellent protecteur. Suivant les principes inculqués par Enguerrand, le plastron n'est pas alourdi par des incrustations de cuivre, mais est orné de gravures aux motifs très celtes scintillants sur cet acier noirci. Gally est ravissante et tous applaudissent à tout rompre cette création et son créateur. Ils applaudissent également le kobold qui a exécuté une si belle et si pratique épée qui n'a rien à envier aux autres armes, pas même à Joyeuse ou à Escalibor qui sortent du même atelier. La poignée s'adapte parfaitement à la main de Gally, et la lame est coupante jusqu'à l'extrémité. Ils partent tous ensemble, armés et prêts, pour le pré d'entraînement, apportant leurs armes, leurs armures et leurs heaumes respectifs.

Une fois tous habillés et armés, Colin reprend sa tâche d'enseignant de Gaétan, tandis que Crécelle s'occupe de son élève. Gally est une surdouée de la passe d'armes. Elle est en fait beaucoup plus douée que Gaétan, mais son entraînement datant de plus longtemps, ils se trouvent à peu près à égalité de formation. Trois mois durant, ils se forment au métier des armes, lance, épée, hallebarde, hache et autres, devenant de véritables experts à ces jeux martiaux. Ils apprennent également à combattre à cheval et aucun secret ne leur échappe.

Bientôt, Gaétan doit partir pour Koat Ki Dan tandis que Gally continue son entraînement auprès de Crécelle. Il est nécessaire que Gaétan passe les épreuves qu'Enguerrand avait passées plusieurs années auparavant. Colin, aidé de Beauty et de Gratte-Cul fait passer Gaétan par la Porte de l'Eau, puis celle de la Terre, de l'Air et enfin celle du Feu. Gaétan passe ces épreuves haut la main. Pourtant, la dernière lui pose certains problèmes, mais finalement il comprend ce qu'il doit faire et passe l'épreuve du Feu avec succès à la suite de laquelle il est reçu au sein de la véritable École de Chevaliers où il termine sa formation jusqu'au jour où on le renvoie auprès du Roi Arthur. Il repart au regret de quitter ses petits amis et, uniquement avec Gally, son armure ainsi que son épée, et, bien sûr, Colin son ami, son mentor et son garde du corps, pour se présenter à leur Roi et à Dame Gue-nièvre. Ils se sentent tous deux fins prêts à toutes les rencontres, même les pires.

Et les pires sont à venir.

Le Dulcimer

— Si on s'arrêtait à Mur-de-Bretagne, ne serait-ce pas une bonne idée ?

— Qu'y ferions-nous ? Tu as vraiment envie de te promener. Ne crois-tu pas que nous ferions mieux d'aller directement à Huel Koat ?

— Quelque chose me dit que nous devrions nous arrêter dans ce bourg.

— Toi et tes intuitions...

— J'aimerais faire la connaissance du Maître de Forges qui avait accueilli si gentiment notre père.

— Il est certainement mort à présent, tu rêves.

— Pas sûr, il n'aurait pas soixante ans, il peut être encore vivant.

— Tu as gagné, nous nous arrêterons à Mur.

Les cavaliers se dirigent vers ce gros bourg en silence et plus ils approchent plus le murmure de la ville semble s'amplifier. Ils arrivent devant la porte Est. Personne ne les arrête. Impressionnés, ils s'adressent à un vieux mendiant pour savoir ce qui se passe. C'est à un aveugle auquel ils mettent une pièce dans la main qu'ils demandent le renseignement.

— Dis-moi, vieil homme, que se passe-t-il dans cette ville ?

— On dit que notre roi a commandé des armes en quantité.

— Ciel ! Y aurait-il une guerre en préparation ?

— Certainement. J'ai entendu dire que notre Roi s'est fâché avec Lancelot.

— Mon Dieu ! C'est terrible.

— Oui, et tous les hommes valides devront être levés par les bourgmestres. Mais ce n'est pas pour tout de suite. On dit aussi que le Roi a confié le royaume à son fils.

— À Mordred ?

— Oui, c'est ce nom que j'ai entendu.

— C'est une catastrophe !

— Oui, c'est ce que j'ai entendu dire.

— Tu vois, Colin, j'avais raison de vouloir m'arrêter ici. Allons voir ce Maître de Forges. Merci, brave homme, que Dieu te garde.

— Je préférerais être protégé par Kian ou par Kronan.

— Ah ! C'est tout comme moi. Alors Kenavo.

— Kenavo, ar gwechal.

Ils ne mettent pas longtemps pour trouver la forge et, attachant leurs chevaux à l'anneau de l'entrée, ils pénètrent dans l'atelier où un homme âgé, mais en plein épanouissement sous ses cheveux blancs, les accueille.

— Avez-vous connu un jeune compagnon du nom d'Enguerrand Fer ?

— Enguerrand ? L'homme au masque de cuir ?

— C'est cela. L'avez-vous connu ?

— Bien sûr.

— C'était mon père.

— Non ? C'était un homme formidable, qui connaissait bien son métier. Il m'en a beaucoup appris. Et puis il a donné une noblesse et un blason à notre atelier. Il a gagné un tournoi difficile et il nous en a donné le trophée. Tenez, il est sur l'étagère au fond. Regardez-le bien. C'est l'Hermine d'Or.

— Elle est belle.

— Eh ! Oui, c'est l'Hermine d'Or, elle ne peut être que belle. Demain, c'est jour de foire et il y a un tournoi. À nouveau le Grand Tournoi de l'Hermine d'Or. Si ça vous dit.

— Pourquoi pas ? Colin, serais-tu d'accord ?

— Oui, il faudrait demander à Gally

— Je sors le lui demander.

Dès que Gaétan fut dehors et à l'abri des regards et des oreilles indiscrètes, il demande à Gally ce qu'elle pense de cet imprévu.

— T'en sens-tu capable ?

— Oui, je crois.

— Tu n'as pas le droit de perdre, avec un père comme le nôtre...

— Je ne perdrai pas. Je te le jure.

— Bon, alors, tu dois accepter.

Gaétan est rentré et a donné son accord sous les vivats de tout l'atelier. Le Maître ne peut pas cacher sa joie. Il propose de les présenter le soir même à Jehan, le facteur d'instruments de musique. C'était un ami de son père.

— Oh oui ! Cela me ferait grand plaisir.

— C'est sans problème, suivez-moi, c'est à quelques pas de l'atelier.

Ils partent tous les trois à pied, les deux chevaux suivant à la longe. Deux rues plus loin, ils atteignent l'échoppe de Maître Jehan comme l'indique à présent une enseigne de tôle peinte.

— Jehan, devine qui je veux te présenter ? Non, ne cherche pas.

— Je n'ai pas besoin de chercher, il ressemble tellement à son père. Tu es le fils d'Enguerrand Fer, je suppose. Sois le bienvenu.

— Bonjour, je vous connais par la harpe que possède à présent ma tante. Elle est splendide et de sonorité exceptionnelle. Je vous présente le Chevalier Colin, l'ancien écuyer de mon père.

— Enchanté, soyez tous les deux les bienvenus.

— Tous les trois. Car nous sommes trois.

— Oui, bien sûr, mais le troisième est d'ici et je le vois très souvent, tandis que vous deux...

— La troisième non plus n'est pas d'ici ! Montre-toi Gally, ici on peut parler franc.

— Bonjour.

— Mon Dieu ! Une elfe, et moi qui croyais que ça n'existait pas !

— Moi également. Bonjour, Mademoiselle. Les gens ne me croiront jamais.

— Donc vous n'en parlerez jamais. Vous passeriez pour fou. C'est dangereux.

— Vous avez raison.

— Dis-moi, Gaétan. Il te manque un instrument de musique pour être un homme complet.

— Oui, bien sûr, mais je ne me vois pas imiter notre père.

— Votre père ?

— C'est ma sœur.

— Votre sœur ? Mais comment est-elle votre sœur ? Ce n'est pas possible.

— Si ! C'est possible. Gally est la fille d'Enguerrand.

— Incroyable !

— Mais vrai.

— Restez pour le repas de ce soir. Jocelyne, mon épouse, sera heureuse de vous recevoir, elle sera vraiment heureuse de faire votre connaissance, Mademoiselle.

— Gally, appelez-moi Gally. Et persuadez Gaétan de faire l'achat d'un instrument de musique.

— D'accord, vous avez raison, Gally. Gaétan, puis-je vous conseiller de choisir un dulcimer ?

— Un dulcimer ? Je ne connais pas cet instrument.

— C'est un instrument merveilleux de douceur et de grâce et vous pouvez le jouer de différentes manières. Aussi bien vous le pincerez avec un plectre, ou vous le ferez vibrer sous un archet ; vous pourrez le frapper avec des mailloches ou bien vous pourrez le jouer simplement avec les doigts. Je vais vous en montrer un, et si cela vous plaît, je vous en enseignerai les

rudiments. Le reste, vous l'apprendrez seul avec un peu de travail. D'accord ?

— D'accord.

— Tenez, voilà l'instrument.

— Oh ! Que c'est gracieux !

— C'est ce que je vous disais. Écoutez ce qu'il donne. Sa sonorité est très agréable. Ne trouvez-vous pas ? Il se marie bien avec une harpe et, surtout, avec la voix humaine.

Jehan pince les cordes de boyau qui résonnent d'une très belle sonorité et d'une grande douceur. Gally lui susurre à l'oreille :

— C'est l'instrument qu'il te faut, il se mariera merveilleusement avec ma harpe et également avec ta voix.

— Tu crois ?

— C'est évident, voyons. Achète-le Gaétan, dis, achète-le.

— D'accord, je l'achète. Maître Jehan, cet instrument est-il à vendre ?

— Oui, bien sûr, cependant je préférerais en créer un spécialement pour vous, comme je l'ai fait pour votre père. Venez, montons à la maison et nous en parlerons.

— D'accord, je vous suis.

Gally, perchée sur l'épaule droite de son frère, se réjouit déjà de cette soirée. Ils montent tous les trois faire la connaissance de Jocelyne qui applaudit à la proposition de son mari. La soirée s'annonce merveilleuse. Gally est aux anges de pouvoir converser

avec une femme, ce qui la change du commerce avec deux hommes uniquement. Elles ont moult sujets de conversation et disparaissent dans la pièce baptisée cuisine dont le confort est plutôt plus celui d'un salon. Le décor créé par Jocelyne est vraiment très intéressant et très beau avec ces tentures originales, tapisseries de fruits et de fleurs.

Le repas se déroule on ne peut mieux. Ils inventent un étonnant échafaudage pour permettre à Gally de participer à égale hauteur de tous ces humains. Elle se sent bien au milieu d'eux. Jehan propose de prêter un dulcimer à Gaétan pendant le temps qu'il lui faudra pour en faire un autre. Proposition acceptée avec enthousiasme. Jocelyne propose de faire un étui et, toujours hospitalière, leur propose de dormir dans sa maison, dans la chambre où a dormi Enguerrand. C'est le même enthousiasme qui éclate. Ainsi, ils peuvent se reposer parfaitement et être frais et dispos pour le tournoi du lendemain. Le lit est si vaste qu'ils peuvent y dormir tous les trois d'un sommeil réparateur, sans gêne et sans complexe.

Le lendemain, ils se réveillent très en forme et se préparent à la grande fête de la journée. Ils ne sont pas sitôt descendus dans la boutique après une agréable collation, que le Maître de Forges arrive pour les emmener sur la place des lices où les attendent les cinq compagnons forgerons qui, immédiatement, s'occupent de vêtir Gaétan et de préparer le cheval. Le plus âgé des compagnons reconnaît la cuirasse, ou du moins les décors gravés et demande à Gaétan si c'est bien celle de son père ce à quoi il lui est répondu par l'affirmative.

— Oui c'est bien elle, je la reconnais. C'est avec celle-là que ton père a gagné le tournoi, il y a déjà quinze ans.

— Et c'est avec celle-là que je serais le vainqueur de celui-ci. Fais-moi confiance.

— Oh ! Oui, je te fais confiance. Tu gagneras. L'Hermine d'Or.

— Et je vous l'apporterai.

— Non, elle sera tienne, ou tu l'offriras à ta sœur, ou à ta mère.

— Nous verrons.

— C'est tout vu. Dix heures, il est grand temps d'y aller.

— Gentes Dames, gentils Damoiselles et Damoiseaux, Messeigneurs, vous me permettrez de taire pour le moment le nom de celui qui va combattre le champion invaincu de l'année. Je ne vous dirai son nom que tout à l'heure. Dites-vous seulement que c'est un nom que vous connaissez déjà.

— Gente Dame, point n'ai l'heur de vous connaître, mais j'aimerais porter vos couleurs, si toutefois, Messire, vous m'y autorisez. Ce sera alors grand honneur pour moi, et encouragement pour gagner ce premier tournoi.

— Chevalier je vous y autorise. Mais prenez garde à ne point perdre, car ce serait déshonneur, et pour vous, et pour moi. Et cela réclamerait pardon.

— J'y veillerai Messire.

Les trompes ont enfin sonné et le gonfanon s'est abaissé. Gaétan n'a pas détaché le foulard de soie de

la lance et c'est ainsi qu'il pique des deux sa monture pour prendre le galop. Gally est restée sur son épaule droite et lui murmure à l'oreille les mouvements de son adversaire, tandis que Gaétan tient fermement sa lance de la main gauche et son bouclier de sa main droite, ce qui, manifestement, trouble l'adversaire. Il semble qu'elle prévoit les gestes indécis de l'adversaire et, au premier coup porté sur le heaume, il fait mordre la poussière au chevalier adverse. Pensant que c'est tout simplement un coup de chance, il veut se présenter tout de suite pour le second combat, conservant les couleurs de la dame.

Le second combat lui a paru plus difficile. L'adversaire est un homme trapu qui paraît fait d'un roc indestructible. Pourtant, Gally lui donnant des directives, il le touche une première fois à l'épaule, défonce son plastron la deuxième fois et enfonce son heaume au troisième assaut.

C'est alors qu'il affronte son troisième adversaire, un chevalier paraissant hautain et sûr de lui. Gally lui dit de se méfier, car sa lance n'est pas conforme. Ce qu'elle voit nettement. La pointe est acérée sous une main de nature friable, mais imitant parfaitement la main réglementaire des lances de tournoi. Heureusement, Gaétan porte de sa main droite le bouclier semi-cylindrique où, pour le moment, toutes les lances ont ripé, évitant les chocs avec une grande facilité. Va-t-il faire le même office ce coup-ci ? C'est à espérer. La charge est violente, la main éclate et, comme prévu la pointe glisse sur le bouclier et vient se ficher dans la terre au grand étonnement de la foule. Les commissaires de tournoi se précipitent vers la lance avant que

le chevalier, reprenant ses esprits, ne puisse la décrocher et ne casse la pointe. Ils constatent la supercherie et, dressant la lance, annoncent la tricherie de ce chevalier qui est disqualifié immédiatement.

La foule le hue durant un long moment et les lansquenets emmènent le coupable sous ces mêmes huées. Il sera jugé et condamné immédiatement après le tournoi. Il en sera quitte pour être jeté dans un cul de basse-fosse, tout chevalier qu'il se dit être. Les compagnons de la forge prennent possession du troisième cheval. Il risque non seulement l'incarcération pour de longs mois, des années peut-être, mais ne pourra plus jamais participer à d'autres tournois.

C'est le quatrième adversaire qui le consacre champion. S'agenouillant devant sa dame, il lui rend son foulard tissé d'or et remercie son mari qui n'est autre que le jeune bourgmestre de cette ville qui lui remet en récompense l'Hermine d'Or. C'est alors que le Maître de Forges qui s'est fait son Hérault se précipite au milieu de la lice et présente enfin son nouveau champion.

— Je ne vous ai pas nommé tout de suite cet homme que je ne connais que depuis hier au soir, mais dont je connaissais le père, comme la plupart d'entre vous l'ont connu d'ailleurs. Il s'agit du jeune fils d'Enguerrand Fer de Basses Terres. J'ai nommé Gaétan Fer Marquis de Basses Terres dont le père honora notre ville il y a quinze ans. Je vous demanderai de l'honorer de même façon.

Il y a une ovation tonitruante qui, une fois calmée,

laisse entendre une voix profonde et mélodieuse, celle du bourgmestre.

— Gaétan Fer, je t'attends au banquet donné en ton honneur ce soir.

— Messire, je ne saurais accepter telle invitation, car je suis accompagné du Chevalier Colin, ancien écuyer d'Enguerrand.

— Je te prie de venir avec lui.

— Bien, messire, vous serez obéi et remercié de tant de générosité.

— Toi aussi, Maître de Forges, je te prie de te joindre ce soir à ces deux jeunes gens.

— Merci, Messire.

Tous trois regagnent les compagnons tenant quatre chevaux par le licol. Ils sont fiers de leur nouvel ami qui leur affirme que c'est son premier tournoi, à part ceux du camp de Koët Ki Dan bien entendu. Gaétan leur offre l'Hermine d'Or, offre refusée unanimement. Il la garde fièrement et la confie à son coéquipier. Qu'allait-il faire de tous ces chevaux ? Pour le moment il s'en servira pour transporter le matériel, ce sera plus pratique en cas d'attaque inopinée de Mordred ou de tout autre malandrin. Après, il verra bien ce qu'il en fera. Il est évident que ces décisions se prennent à l'usage. Il en offrira certainement un à Maria, ne serait-ce que pour remplacer son cheval qui commence à se faire vieux. À moins qu'il ne serve à transporter son matériel.

Pour l'instant, ils ont un après-midi à tuer et ils se proposent d'aller faire un tour dans la ville trans-

formée en immense marché. Ils laissent les chevaux dans le pré du Maître où paissent déjà deux juments et leurs poulains respectifs. Puis tranquillement, ils flânent, mangeant parfois des saucisses fumantes sorties de quelque grilloir dont le nombre en ville est stupéfiant. Soudain Gally, toujours invisible, fait remarquer à Gaétan un paquet de petites images bizarres étalées sur une planche recouverte d'un velours violet. C'est intrigant et inhabituel et Gally descend de l'épaule pour les regarder plus attentivement.

— J'aimerais que tu l'achètes, bien sûr si ce n'est pas trop cher.

— Combien pour ces images ?

— Je vends la totalité. Elles ne sont pas séparables.

— Combien pour le tout ?

— Il y a soixante et dix-huit images.

— D'accord, mais combien ?

— Dix lurs d'or.

— Quoi ? Dix lurs d'or ? N'est-ce pas exorbitant ?

— Oh non ! Non seulement ce n'est pas exorbitant, mais ce pourrait être dix fois plus cher tant elles sont magiques.

— Magiques ? Comment peuvent-elles l'être ?

— Ça, vous le verrez vous-même.

— Achète-le s'il te plaît. Je sens dans ces images une force extraordinaire.

— Le problème est que je n'ai pas dix lurs.

— Alors tant pis. Ce n'est pas pour vous.

— Mais j'ai autre chose à vous proposer.

— Quoi donc qui vaille la peine ?

— Un cheval.

— Un cheval ? Mais ça vaut plus de dix lurs !

— Oui, mais je ne peux vous en donner une tranche !

— Bien sûr, mais quand même...

— Je peux prendre quelque chose de plus sur votre étal ?

— Oui, tout ce que vous voulez pour un cheval.

— Oh ! Soyons plus raisonnables. Je désire simplement ce gilet de mouton et cette jolie veste que j'offrirai à ma mère.

— À votre guise.

— Marché conclu. Colin, allons chercher le cheval, nous reviendrons prendre la marchandise. D'accord ?

— Oui, allons-y.

— Nous revenons.

— Je ne sais ce que tu en penses, mais c'est trop bien payé.

— Bah, pour un cheval vite gagné. Et pour faire plaisir à Gally, ça n'est pas trop cher...

— Malgré tout, c'est très bien payé. Je ne suis pas certain que tu aies raison.

— Oui, peut-être, si tu as vu autre chose qui t'intéresse, nous le lui demanderons.

— Oui, il y a un très beau peigne que j'offrirai volontiers à Émeline.

— Excellente idée.

— Quel cheval lui donnons-nous ?

— Pas le cheval arabe tout d'abord. Ce blond me semble bien.

— Oh non. C'est un cheval irlandais, il est beaucoup trop beau. J'aimerais aussi que tu gardes le noir. Il est puissant et racé.

— Reste le bai.

— Adjugé, je suis d'accord. Va pour le bai. Allons-y.

— Voici le cheval.

— Oh ! C'est loin d'être une rosse. Je ne m'attendais pas à un aussi beau cheval.

— Voilà, c'est bien. Pourrions-nous également prendre ce peigne ?

— Bien sûr, et je vous donne le miroir avec. Regardez le dos, il est très joliment ouvragé, il est en écaille.

— Je vous remercie.

Ils repartent chargés de tous ces objets et vont s'asseoir sur le banc près de la porte de la forge pour les regarder de plus près. Ils n'ont pas le temps de les examiner, car le Maître se précipite sur eux tout joyeux. Il a quelque chose à leur annoncer.

— Jocelyne sort d'ici, elle invite Gally à passer la soirée avec elle. Jehan est invité au banquet, il est invité avec elle, mais elle préférerait passer la soirée avec Gally. Elle craint de s'y ennuyer.

— Formidable. Je me demandais comment m'occuper de Gally ce soir. Ça te plaît, Gally ?

— Oh oui, et plus que cela. Moi aussi je me demandais ce que j'allais faire ce soir au milieu de tous ces gens inconnus.

C'est ainsi que Gaétan et Colin feront la fête avec les notables de la ville, tandis que Gally et Jocelyne passeront une soirée peu banale et riche en étonnements.

Arcanes

— Je suis heureuse, Gally, de passer la soirée avec toi.

— Moi aussi, Jocelyne, et j'ai quelque chose à te montrer.

— Tiens donc, montre.

— Je ne voudrais pas accaparer toute la soirée, ça peut attendre. La fin du repas par exemple.

— Non, montre.

— Voilà, cette chose, car j'ignore comment la nommer, je l'ai trouvée sur le marché cet après-midi, et j'ai été fascinée. Je me demande bien à quoi ça sert.

— Oh, oh, un Tarot de Marseille. Passionnant.

— Tu connais ? Tu vas pouvoir m'expliquer.

— Je n'y connais rien, mais je sais que ça vient de loin. Dans le temps surtout.

— Qu'importe. L'essentiel est que ça existe.

— Tu as raison. On dit que l'on peut prédire l'avenir au moyen de ces images.

— Ça paraît difficile à croire.

— Je vais essayer de te montrer. Mais si tu veux bien, mangeons d'abord, je vais te redonner l'échafaudage que nous t'avions donné hier. Y étais-tu bien ?

— Oh oui, je me trouvais parfaitement bien, et à égalité avec vous tous. C'est agréable.

— Alors, on reprend le même. Bon appétit.

— Toi aussi, merci.

Le repas se déroule comme à l'habitude chez Jocelyne, c'est-à-dire parfaitement, la conversation portant sur Enguerrand, Beauty, Maria, Brécilien, les korrigans. Tout est mélangé, tout est en vrac. Les cœurs parlent plus encore que les cerveaux. C'est délicieux et, petit à petit, la conversation glisse imperceptiblement vers le tarot.

— Et si tu sortais ton jeu à présent ?

— Oui je veux bien, le voici.

— Maintenant que la table est débarrassée, nous allons poser un tissu uni et propre pour y mettre ce jeu.

— Jeu ?

— C'est le nom que l'on donne à tout ce paquet.

— Ah ?

— Oui, normalement, il paraît que le mieux est que ce soit un tissu violet. Je n'en ai pas alors... on va faire sans. Tu en trouveras un plus tard. Pour le moment, contente-toi d'un vulgaire tapis.

— Ça me paraît évident. C'est vraiment étrange ces dessins. Un vagabond, ils disent LE MAT, une PAPESSE, qu'est-ce que c'est ?

— C'est une femme chef d'Église, on dit qu'il y en a eu.

— Un PENDU, par un pied, ça ne me paraît pas très normal.

— Tu sais, dans ce Tarot, rien n'est normal, il ne

faut peut-être pas t'étonner de tout. Ce sont des symboles avant tout.

— Une elfe dans un ruisseau, LE TOULE, ah, là je comprends, c'est une elfe des bois dans une source. Pourquoi ces étoiles ? En fait, ce ne sont probablement pas des étoiles, il n'y en a que sept. C'est la fille qui me parle, ce ne sont pas les étoiles. Encore que...

— Tu crois que c'est une elfe. Ne serait-ce pas plutôt une simple jeune fille ?

— Les jeunes filles humaines ne se mettent pas toutes nues dans l'eau, que je sache.

— Quelques-unes, si.

— Ah bon. Oh, regarde, un homme déguisé en DIABLE qui laisse voir son sexe ! Ça arrive souvent chez vous ? Et en plus, il se déguise en elfe de l'eau, il est bleu, c'est curieux.

— Non, pas vraiment, ce n'est peut-être pas un homme, regarde, il a des seins.

— Tous les hommes ont des seins. Et de chaque côté, il y a des elfes de la terre.

— Pourquoi crois-tu que ce sont des elfes ?

— Ils sont tout petits.

— Ce sont peut-être des enfants.

— Oui, peut-être. Et ceux-là, sous LE SOLEIL, ce sont des elfes ou des enfants ? Pour moi, ça peut être des elfes parfois,

— Tu me troubles Gally, je ne suis plus si sûre de moi, avec la façon dont tu vois les choses.

— C'est drôle, des rois avec de bizarres chapeaux. Le ROY DE COUPE avec sa coupe cassée. On croirait voir

le Roi Arthur. Alors, la REYNE DE COUPE c'est donc Dame Guenièvre.

— Si tu veux

— Regarde celle-là avec son gourdin. Elle ne doit pas être bien commode.

— Peut-être, à moins qu'elle ne veuille planter un arbre.

— Oh non, c'est bien un gourdin. Ce ne peut être un arbre. Et toutes ces pièces de monnaie. C'est pour payer quoi ?

— Ce n'est sûrement pas pour payer.

— Alors à quoi servent-ils ?

— Ah, ça, je ne le sais pas. Je voudrais te montrer quelque chose.

— Fais.

— Prends tout le jeu et mélange ces cartes pour bien montrer que le hasard fait tout.

— Mais, Jocelyne, tu sais bien que le hasard, ça n'existe pas !

— C'est vrai, tu as raison. D'ailleurs sais-tu que les hommes disent que le mot « hasard », c'est la signature de Dieu quand il veut rester incognito ! Allez, mélange les cartes.

— Mes mains sont trop petites, puis-je les mêler sur le tissu ?

— Oui, bien sûr. Fais comme tu le peux. Où avais-je la tête ? Voilà.

— Tire trois cartes au hasard. Pose-les sur la table, face contre le tissu. Je vais les retourner l'une après

l'autre. Voici LE JUGEMENT. Je crois qu'on veut nous annoncer quelque chose d'important.

— Pourquoi important ?

— Quand on annonce quelque chose, c'est que c'est important, non ?

— Ah oui.

— La seconde est LA ROUE DE FORTUNE. Ça va se retourner. Retourner quoi ? La question est là. Peut-être ta vie ?

— Oui, ça ne me paraît pas difficile à comprendre.

— La troisième est LE MONDE.

— Tout va redevenir bien disent ces trois cartes.

— Pourquoi « va redevenir » ? Tout est bien actuellement.

— N'as-tu pas été blessée ? Est-ce bien ? Et il t'annonce peut-être autre chose.

— ...

— Une guerre se prépare, est-ce bien ?

— Effectivement, tu as probablement raison.

— On t'annonce que tout redeviendra bien. Ça n'est pas mal, non ? Ça s'arrose, veux-tu une tisane ?

— Nous aussi nous prendrions bien une tisane, ça nous aidera à digérer.

— Oh ! Voilà nos hommes. Nous n'avons rien entendu. Je vais préparer la tisane, tu viens Gally ?

— Oui, je te suis.

— Nous revenons bientôt.

— S'il te plaît. Oh, oh, des tarots. C'est étrange, non ? Je n'y connais rien, mais je sais que l'on peut

imaginer l'avenir avec ça. Mais il est trop tard ce soir, et je préférerais dormir que de connaître notre avenir.

— D'autant plus, Jehan, qu'il serait bien que nous partions pour La Vigne demain matin.

— D'accord, allons nous coucher. Vous aussi les filles, vous devez être bien fatiguées.

— Oui, mais je vais faire la tisane tout d'abord.

— J'avoue que je n'avais jamais vu ces images, et toi Colin ?

— Moi non plus, mais j'en ai entendu parler une fois, il paraît que c'est sidérant !

— Ça vaudra peut-être la peine de se pencher sur la question.

— Oui, je crois, mais nous avons le temps.

— Oui, pour le moment, l'important est de dormir.

— Voilà la tisane,

— Et voilà les tasses. Aide-moi Colin, elles sont trop lourdes pour moi ; et je suis trop petite pour les poser sur la table. Peux-tu ranger le jeu Gaétan ? Je ne voudrais pas qu'il s'abîme.

— Il faudra m'expliquer ça.

— Je crois que j'ai compris et que je pourrai te l'expliquer.

— Jocelyne, elle est très bonne cette tisane, qu'as-tu mis dedans ? Tout simplement des feuilles de menthe pouillot et des fleurs de tilleul. Vous pourrez ainsi digérer et vous dormirez bien.

— C'est exactement ce qu'il nous faut. Bonne nuit, tout le monde.

— Bonne nuit.

De nouveau à La Vigne

De Mur-de-Bretagne à La Vigne, il n'y a qu'un pas de cheval et notre trio a tôt fait de franchir ce pas et de se retrouver dans la cour de la ferme. Maria sort en courant au-devant d'eux.

— Mes enfants, je ne savais pas que vous revien-driez si tôt.

— On peut repartir si tu veux...

— Surtout pas. Je suis tellement contente que vous soyez à nouveau là. Comment vas-tu, Gally ? Ta blessure ?

— Quelle blessure ? Il n'y a plus de blessure, regarde.

— Incroyable, on ne voit plus rien, ou presque. Et ça, c'est grâce à ta couture. Maman me l'a dit. Le reste, la guérison totale, je la dois à l'eau de Feunteun Meur.

— Extraordinaire.

— Déchargeons tout d'abord nos chevaux, après, nous pourrons bavarder.

— Attention, prends ça maman, c'est fragile.

— Qu'est-ce ?

— Un instrument de musique.

— Oh !

— Nous pouvons poser nos affaires sur la table ?

- Bien sûr.
- Regarde maman, qu'est-ce que tu en penses ?
- Splendide, puis-je l'essayer ?
- Bien sûr. Oh ! Tu es splendide là-dedans.
- Oui, et je me sens bien, et surtout belle.
- Elle est pour toi.
- Non ?
- Mais si, je t'assure. Il y a autre chose pour toi.
- Ah ! Bon. Mais quoi d'autre ?
- Choisis, il y a trois chevaux dehors, lequel veux-tu ?
- C'est vrai ? J'aimerais le blond.
- Adjugé. Il est à toi. Ton cheval commence à se faire vieux, tu t'en serviras pour porter tes bagages ;
- Tu es formidable. Comment les as-tu achetés ?
- Je ne les ai pas achetés, je les ai gagnés. Dans un tournoi.
- Non ! Alors, tu es un vrai chevalier.
- Non, pas encore, il me manque l'adoubement.
- N'est-ce pas qu'une formalité ?
- Pas tout à fait, je dois l'être par le Roi Arthur en personne. Je dois faire mes preuves avant tout.
- Je te fais confiance. Qu'est-ce cela ?
- Un miroir.
- Qu'il est beau.
- C'est pour Émeline. Ma sœur de cœur.
- Elle doit être bien jolie.

— Oh ! Oui, elle est même belle. J'ai pris le peigne assorti.

— Quelle splendeur ! Tu la gâtes vraiment. Quel âge a-t-elle ?

— Exactement mon âge, nous sommes jumeaux. C'est bien ma sœur. Nous sommes nés non seulement le même jour, mais encore à la même heure.

Gally s'est rembrunie à ces mots. Personne ne l'a remarqué. Elle est pour le moment toute seule dans un coin, sur le lit de Gaétan, avec son jeu de tarots devant elle. Elle scrute les dessins image après image, fascinée. Sa maman était amoureuse d'un humain, pourquoi pas elle. Elle a bien le droit. Et puis, ça ne regarde personne qu'elle-même. Elle sait bien qu'elle ne devrait pas refaire le même schéma que sa mère, mais les mouvements du cœur ne se commandent pas. Et il faut qu'il soit amoureux de sa tante à elle. C'est trop douloureux. Trop difficile à vivre. Pourquoi faut-il que son cœur soit pris ? Pourquoi déjà ?

— Gally, où es-tu ? Pourquoi n'es-tu pas avec nous ?

— Excusez-moi, j'étais très fatiguée, je me suis installée sur le lit de Gaétan. J'arrive.

— Ah ! Te voici, oh ! C'est très beau ce que tu as là. Ça n'est pas trop lourd pour toi ?

— Un peu, pas trop, c'est surtout très difficile à manipuler avec mes toutes petites mains.

— Cela me semble évident. Si tu nous montrais ce que tu sais en faire ?

— Oh ! Bien peu de chose. Mais, franchement, ça m'hypnotise. Qui veut mêler et tirer les cartes ?

— Moi.

— Prends le jeu, Colin, et mélange les cartes sans les regarder. Ensuite tu en tireras cinq que tu poseras à la suite, face contre la table. Attends, Maria aurais-tu un morceau de tissu violet ?

— Probable, attends deux minutes. Voilà. Tu peux le conserver si tu veux.

— Merci, je veux bien.

— Place les cinq cartes, Colin.

— Voilà, c'est fait.

— Le VALET DE COUPE en premier, probablement toi. Il te ressemble, jeune, généreux, errant. C'est toi, non ?

— Oui, ça me paraît être juste.

— La seconde carte est LIMPÉRATRICE, belle, n'osant pas regarder le jeune homme de la première carte. Un bijou en or pour dire qu'elle est une fille en or. D'ailleurs sur ce bijou il y a un triangle au nombre d'or me semble-t-il.

— Tu commences à voir beaucoup de choses Gally.

— Il suffit de rester au ras du dessin, c'est évident non ?

— Tu es étonnante.

— Que regarde-t-elle ? Tiens la REINE DE COUPE. C'est certainement la Reine Guenièvre. Sa coupe est fermée, elle a un secret. Que se passe-t-il ? Voilà Mordred, je pense. C'est le CAVALIER DE BÂTON qui me semble surnois, il se cache sous un grand caparaçon, et pose des jalons pour voir ce qu'il peut faire. Il jauge le royaume de son père. Pourquoi vient-il dans un jeu où il y a la Reine ? Je ne comprends pas encore.

— C'est étrange.

— La dernière est la MAISON-DIEU. Je crains le pire. On croirait une prison. Que se passe-t-il ?

— J'ai l'impression que la Reine va avoir des ennuis. Des ennuis graves. Elle va certainement être enfermée. Je ne sais pas où. Enfermée par la faute de Mordred, c'est probable.

— Ça n'est pas réjouissant.

— Je continue. Émeline découvre le pot aux roses, et prévient Colin, qui Chevalier généreux, va la sauver. Voilà ce que je crois voir.

— Nous le saurons bientôt. Je te dis déjà bravo si cela s'avère. Je voudrais bien savoir si ça n'annonce que des catastrophes.

— Non, le premier tirage que j'ai fait avec Jocelyne m'a dit que tout serait radieux pour moi.

— Ah bon. Tu me rassures, parce que celui-ci m'inquiète.

— Ça se comprend.

— Dites, si on allait s'occuper des chevaux ? Ils sont débarrassés de leurs bagages, mais ils sont encore dans la cour. Il serait peut-être temps de les étriller.

— Allons-y

— Dis, Colin, ça ne te travaille pas ce que nous dit Gally ?

— Bah, non. Nous verrons bien. D'ailleurs, je n'y crois pas du tout. Pour moi ce sont des enfantillages.

— Oui, nous verrons bien. En attendant, nous devons retourner à Litez. Oui, c'est ce que nous avons de mieux à faire. J'ai très envie de revoir Émeline.

— Oui, je m'en doute.

— Elle est certainement encore là-bas. Mais il ne faut pas tarder.

— Nous partirons demain et nous irons directement.

— D'accord.

— Je pense qu'il nous faudra quand même deux jours pleins.

— Probablement. Et espérons que nous ne ferons pas de mauvaises rencontres.

— Tu as raison, espérons-le.

Les deux amis ont bouchonné et étrillé les chevaux tout en conversant et les ont lâchés dans le pré. Puis ils sont revenus rejoindre les femmes qui continuaient leur conversation. Il est encore question du tarot. Gally est véritablement très intriguée par ces bouts de carton. Colin lui dit qu'il n'y croit pas. Gaétan se pose des questions. Maria est perplexe. La conversation est assez animée quoique très cordiale. Chacun veut donner son avis sur ces mystérieuses images et chacun écoute l'autre avec étonnement et respect.

— Toujours est-il que nous ne verrons la véracité que plus loin dans l'avenir.

— Bien sûr, mais si c'est la vérité, ne pourrions-nous penser que nous aurions pu faire quelque chose ?

— Peut-être, mais je ne vois pas comment. Mieux vaut attendre.

— Tu as peut-être raison...

— Demain matin, nous repartons pour Litez.

— Oui, c'est certain et c'est sage. Ça te va Gally ?

— Oui, ça me va. Du moment que je suis avec vous.

— C'est gentil.

— Alors, le mieux est que nous mangions un morceau et que nous allions nous coucher.

— Ah non alors, je ne suis pas du tout d'accord. Tu m'as promis de me montrer ton instrument de musique.

— Mon dulcimer ? Je l'avais totalement oublié. Tu sais, maman, je ne sais pas encore en jouer.

— Nous le verrons bien. Je vais préparer le repas. Que diriez-vous d'un lapin sauvage ? J'en ai pris un au collet, et je le fais mariner au vin rouge et au miel depuis hier.

— Hm, hm...

— Tu n'as plus qu'à t'entraîner pendant qu'il cuit. Tu peux te mettre dehors, nous ne te dérangerons pas.

— J'y vais, je ne vous dérangerai pas non plus.

Gaétan s'est assis sur la pierre de seuil baignée du soleil couchant. Il a posé le dulcimer sur les genoux et tricote les cordes de ses doigts agiles et déliés. Très vite une mélodie est en train de naître, en mode mineur, qui l'entraîne vers un chant poignant qui remonte d'on ne sait où. Il a nettement l'impression que c'est quelqu'un d'autre que lui qui joue. Cet instrument lui semble facile, ou plus exactement il a l'impression qu'il en a toujours joué et il fait véritablement corps avec cet instrument qui lui fait penser à une jeune fille. Il pense à Gally. Il ne sait pas que cet instrument a un surnom : la Demoiselle. Tandis qu'il

joue, Colin s'est approché discrètement de son ami, et écoute, ravi, cette musique ravissante et chaude. Gally est perchée sur son épaule et ferme les yeux de bonheur. Elle savoure ce moment de bonheur. Elle goûte cet instant privilégié et se dit qu'elle pourra jouer sa harpe avec son frère. Dès ce soir, s'il veut bien qu'elle l'accompagne.

— À table, mes enfants.

— Ça me fait tout drôle quand tu nous dis : mes enfants.

— Mais, Colin, je pourrais être ta mère, j'en ai l'âge, et ça me fait plaisir de te considérer comme mon enfant au même titre que Gaétan et Gally. Tu es leur aîné, mais très proche, n'oublie pas que tu avais à peine dix ans lorsqu'ils sont nés. Tu es un peu mon enfant.

— Ça me touche profondément, Maria.

— Alors, à table, mes trois enfants.

— Bon appétit.

— À toi aussi, mon dieu, que ça sent bon. C'est un plat que je n'ai jamais mangé.

— Moi non plus, c'est tout simplement de mon invention. Je me suis dit que du vin et du miel ne pourraient que se marier agréablement et accommoder ce lapin sauvage.

— Tu as gagné. C'est merveilleux ce lapin « Maria ». C'est à mettre dans les annales.

— Vil flatteur !

— Il faudrait l'accompagner de racines cuites sous la cendre.

— Monsieur est raffiné.

— Bah !

— Monsieur est servi.

— Oh, oh !

— Le repas terminé nous t'écouterons Gaétan.

— Vous nous écouterez, Gally et moi. Car je sais qu'elle crève d'envie depuis une heure de m'accompagner.

— Comment le sais-tu mon grand frère ?

— Je t'ai entendue dans la tête lorsque je jouais. N'est-ce pas la vérité ?

— Oh, oui, j'y pensais fortement.

— Tu vois. Fais attention, je lis à même ton esprit.

— Eh bien... ça promet !

— Mais ça restera entre nous deux.

— Allons jouer. Prends ta Harpe et accordons-nous.

L'accordage est rapide et Gaétan entame une mélodie immédiatement reprise par Gally, qui bientôt joue un contrepont harmonieux. Puis, brochant sur le même thème, Gaétan ajoute des paroles toutes simples pour conter le tournoi et Gally chante et joue les répons, reprenant et brochant l'histoire en un « Kan ha diskán » enlevé. On a l'impression qu'ils ont joué et chanté ensemble toute leur vie. Ils sont transfigurés par leur bonheur de s'accorder si bien. Leur chant fini, ils en reprennent un autre sous la direction de Gally. Le dulcimer sert de continuo. Gaétan frappe les cordes d'une mailloche improvisée faite de son couteau enturbanné de tissu très serré. L'effet est

surprenant. En fin de compte, chacun regagne son lit et bientôt tout le monde dort du sommeil des gens heureux.

Litez

Il n'y eut pas d'incident sur la route si l'on excepte un va-nu-pieds qui a émis la prétention de les dévaliser. Mal lui en a pris, il croit encore actuellement que la Sainte Vierge lui a parlé dans le creux de l'oreille qu'il avait d'ailleurs fort sale. Il n'en est pas encore revenu. Il doit courir certainement encore, ou bien s'est mis en prière et il est définitivement prostré. S'il savait que sa Sainte Vierge a quatre pieds un pouce ! De Mordred, pas de nouvelles. L'arrivée dans la ferme des enfants Fer fut un véritable triomphe. Gaétan et Gally en ont rougi jusqu'à la racine des cheveux, et Gally est devenue aussi violette que son tapis de cartes. Ils déchargent les chevaux et Arnaud et Cébran tiennent à s'en occuper, admirant l'élégance du cheval arabe. Cébran ne tarit pas d'éloges sur sa robe brillante et sur son œil d'une grande vivacité.

— Prends-le donc, Cébran, puisque tu l'aimes tant. Il est pour toi. Arnaud, le cheval noir te plaît-il ?

— Bien sûr, il est splendide.

— Alors, occupe-t'en, c'est ton cheval.

— Oh ! C'est vrai ? Merci.

— Quant à toi, Servane, je pense que cette jument crème t'irait à merveille.

— Tu m'offres un cheval ? À moi ? Mon rêve se réalise ! J'y pense depuis que j'ai sept ans. Oh ! Mon

neveu, tu es prodigieux. Je t'assure que je vais bien le soigner.

— J'en suis persuadé.

— Émeline, nous ne t'avons pas oubliée, mais c'est Colin qui doit te remettre un cadeau. À toi, Colin.

— Émeline, nous pensions qu'un cheval n'est pas un cadeau pour toi, alors accepte ce présent.

— Un peigne... Il est d'une beauté... J'en ai le souffle coupé. Et le miroir assorti ! C'est beaucoup trop beau pour moi.

— Rien n'est jamais trop beau pour toi.

Sur l'épaule de Gaétan, il y a un petit être qui vient de se rendre invisible et qui pleure tout silencieusement. Elle est à présent certaine que Colin n'est pas amoureux d'elle, mais d'Émeline, sa très belle jumelle. Ça fait mal. Très mal. Mais c'est normal. Elle le sait, ce n'est pas son monde et ça ne le sera jamais, c'est ainsi. Pourtant, sa maman a été enceinte d'elle-même par son papa. Il faudra qu'elle lui demande comment ça a été possible. C'est un mystère pour une jeune fille de quinze ans.

— Et toi, Gally, n'as-tu rien reçu ?

— Mais si, bien sûr (elle a réapparu, elle a séché ses larmes auparavant) Gaétan m'a offert cela.

Elle déroule le tapis et laisse apparaître en son centre, le jeu de tarots. Tout le monde est étonné. Pas plus les deux filles que les deux frères ne connaissent cela. Ils trouvent cela assez joli, mais que peut-elle en faire ?

— Vous allez voir

— Gaétan, veux-tu bien prendre ce jeu et le mêler longuement ? D'accord ?

— Oui.

— Bien, prends en sept au hasard. Surtout sans les regarder. Place-les au fur et à mesure sur le tissu, face contre la table. Parfait. Je vais les retourner les unes après les autres.

— CAVALIER DE DENIERS... serait-ce toi, Gaétan ?

— Pourquoi ? Je ne suis pas un marchand. Je ne suis pas intéressé et ne cours pas après l'or.

— Ce denier est peut-être un soleil.

— Pourquoi pas.

— Alors, ça peut être toi, Gaétan, qui va vers ton soleil, ta joie, ton rêve, ton roi.

— Oui, vu comme cela, c'est plausible.

— NEUF DE BÂTON. Tu vas au-devant des embûches.

— À moins qu'il ne traverse une forêt.

— Ou les deux. Peut-être veut-on lui faire barrage. Il paraît que les neuf expriment la jalousie.

— Oh ! Alors, je crains le pire. Je crois savoir.

— Ensuite voici le CAVALIER D'ÉPÉE. Il semble être celui qui fait barrage.

— Oui, ça me semble logique. Mais dis-moi, c'est incroyable ce jeu comme tu dis, ça semble dire la vérité. C'est plutôt angoissant.

— Oui, ça dit la vérité, passée présente et à venir. Du moins, je le crois de plus en plus.

— Brrr...

— C'est extraordinaire. Non ?

— Continue.

— Oh ! LA MAISON DIEU. Est-ce un château ou un problème grave ? Est-ce une prison ? Cela me fait penser à un autre tirage.

— Moi aussi, mais comment le savoir ?

— C'est la suite qui va nous le dire. Le ROY DE COUPE, est-ce le Roy Arthur, comme je semblais le dire à Jocelyne ?

— Tu m'inquiètes, surtout après les versets de Merlin. Je commence à les comprendre.

— Les versets ? Quels versets ? Récitez-les... Les sœurs sont étonnées.

— Écoutez :

*Quand viendra la quarantaine
Au combat sur la plaine
Sera le parricide
Qui mourra régicide
Et l'elfe pleurera
Et l'elfe chantera...*

— Je crois comprendre ton inquiétude. Le tarot est en train de nous parler d'avenir.

— Oui, je le crois aussi, c'est vraiment magique. J'ai bien fait de demander à Gaétan d'en faire l'acquisition. Il faut dire que j'étais fascinée sans bien comprendre pourquoi.

— LE PENDU ensuite. Il s'agit bien d'un accident. C'est le Roi Arthur qui en est victime, du moins si c'est bien en ce Roy que je vois notre Roi Arthur.

— Ah, voici la petite elfe, LE TOULE. C'est moi, du

moins, je le crois, et je verse de l'eau, donc je pleure. Oh, Gaétan, tu en as mis huit. Mais pourquoi pas, je respecte ton choix

— J'en avais envie. Ce n'est pas bien ?

— Mais si, c'est ton choix. Je la retourne : et maintenant LE JUGEMENT, c'est quelqu'un qui explose, de joie peut-être, et qui joue de la trompette, qui chante probablement. Je crois que nous avons toute l'histoire. C'est étonnant.

— Et c'est inquiétant. Le Roy est en danger. C'est inéluctable.

— Oui, mais ce tarot dit-il toujours la vérité ?

— Toujours, dit-on. Et c'est ça qui est magique.

— C'est vraiment étonnant.

— Oh oui, c'est encore plus étonnant que vous ne croyez, Émeline a ouvert les yeux sur une chose stupéfiante. Vous pouvez le voir !

*Quand viendra la quarantaine
Au combat sur la plaine
Sera le parricide
Qui mourra régicide
Et l'elfe pleurera
Et l'elfe chantera...*

— Étrange, c'est toujours comme cela le tarot ?

— Eh ! Oui. J'en ai bien l'impression.

— C'est très inquiétant. Je sais ce qu'il me reste à faire.

— Ce qu'il nous reste à faire. À tous les trois. Nous partirons demain matin et nous allons essayer d'ar-

river à Huel Koat avant demain soir. Il nous faudra partir plus tôt que nous ne l'avions prévu. Notre mission est de protéger notre Roi. Je sens que nous allons avoir du travail. Dès demain matin nous prendrons la route du camp d'Arthur.

— Nous aussi, nous retournerons au service de la Reine.

— Alors, je vous propose de faire la route ensemble. Puisque, Servane, tu as un cheval maintenant.

— Oui, bien sûr, nous n'irons plus à pied comme c'était toujours le cas avant. La jument pourra-t-elle nous porter toutes les deux ?

— Bien entendu, il faudra d'ailleurs que je vous fabrique une double selle.

— Oui, ce serait formidable. Tu saurais faire cela ?

— Je suis sellier reconnu.

— Oh. Alors, fais-en une, s'il te plaît.

— Vous l'aurez.

— Allons dormir. Faites de beaux rêves. Demain sera un autre jour.

— Bonne nuit.

La nuit est peuplée d'inquiétudes, de Reines jetées au fond de cachots et de roi défenestré. De combats sanglants et de tournois à mort. Tous sont angoissés au fond des lits clos. Parfois on entend de faibles gémissements. Ils viennent du lit clos de Gally qui pleure son amour perdu avant que d'être né. Son papa, Enguerrand, avait bien deux amours, pourquoi pas Colin et, peut-être, pourquoi pas elle. Elle continuerait à espérer. De toute manière, c'est lui qu'elle

aime et ce ne sera pas un autre. C'est son Colin. Finalement, les cartes ont déclaré qu'elle serait heureuse, immensément heureuse, donc elle le sera. Elle fera tout ce qu'il faut pour que ces cartes ne mentent pas. C'est décidé. Et rien ne l'empêchera. Heureuse de penser cela, elle s'endort paisiblement dans cette grande boîte à la porte sculptée qui ne ressemble en rien à celle de la maison de Beauty.

Le camp d'Arthur

Ils sont arrivés au début de l'après-midi aux portes du camp, harassés par une cavalcade forcée pour arriver le plus vite possible. Les plantons de service figés à l'entrée font barrage. Ils n'ont pas reconnu les deux jeunes femmes de la suite de Guenièvre. Ce sont de jeunes recrues et elles sont très imbues de leur mission.

— Pouvez-vous nous mener à Gwenterc'henn ?

— Va voir s'il veut les recevoir. Comment vous appelez-vous ?

— Gaétan Fer, et les demoiselles Fer.

— Fer, c'est pas un nom, ça ! Prouvez-nous que c'est le vôtre.

— Pas besoin de prouver quoi que ce soit. C'est notre nom, faites vite, ça vaut beaucoup mieux pour vous et pour l'avenir de votre carrière.

— Bon, on y va, on y va ! Tiens, justement, le voilà. Mon lieutenant, ces individ...

— Gaétan. Quel bonheur ! Servane, Émeline, quel plaisir. Venez que je vous embrasse. Et toi, Colinot, tu es là aussi ! Vous êtes tous de retour. Toi, retourne à ta garde et n'en bouge pas. C'est un conseil d'ami. Vous autres suivez-moi, j'ai à vous parler.

Ils suivent Mille-Pertuis jusqu'à sa tente. Le pauvre homme semble boiter plus encore. Il règne un climat

bizarre dans ce camp. Tout paraît sous tension. Lui-même paraît accablé par une conjecture qui semble terriblement difficile.

— Ça ne va pas Gwenterc'henn ?

— Pas vraiment.

— Que se passe-t-il ? Est-ce grave ?

— Ça peut être grave. Très grave. Guenièvre a été enlevée.

— Non ?

— Eh oui, enlevée par Lancelot du Lac, si l'on en croit Gauvain. Celui-là ne me paraît pas bien net. Il faudra vous méfier.

— Mais alors, nous, ses demoiselles de compagnie ?

— Vous, vous êtes tenues d'attendre et d'être prêtes pour l'accueillir à son retour. Si elle revient... va savoir ce qui va se passer dans les prochaines heures.

— Nous devons nous méfier de Gauvain, dites-vous ? En êtes-vous certain ?

— Non, je n'en suis pas certain, mais j'ai du flair en général. Et le Roi est constamment prostré et seul Gauvain peut l'approcher. Souvent j'entends des éclats de voix qui sortent de la tente royale. Je ne comprends pas les paroles, mais le ton m'inquiète.

— Je propose...

— Que proposes-tu, Gally ?

— Je peux me rendre invisible. Ça peut être utile.

— C'est vrai, ce n'est peut-être pas très correct, mais à situation particulière...

— Oui, bien sûr à situation particulière... D'accord, Gally, c'est ta mission.

— Eh bien, je vais déjà vous dire quelque chose. Je suis déjà allée dans la tente de Gauvain. D'abord, je sais de sa propre bouche qu'il est amoureux de Guenièvre.

— Non ?

— Et qu'il est en train de comploter avec Mordred.

— Pas possible !

— Hélas, si, c'est possible !

— Qu'en pensez-vous Gwenterc'henn ?

— J'en suis atterré ! Merci, Gally, vous avez été très utile.

— J'essaierai de l'être encore.

— Je veux bien le croire. Mais toi, Gaétan, où en es-tu ?

— Puis-je répondre pour lui ? Il me paraît être fin prêt. Il a déjà fait un tournoi dont il est sorti grand vainqueur. Il a gagné un trophée, et pas n'importe lequel : l'Hermine d'Or de Mur-de-Bretagne. Il a fait une série de combats incroyables.

— Bravo, Gaétan. Il va y avoir un tournoi contre des chevaliers écossais. Veux-tu t'y confronter ?

— Pourquoi pas ?

— Tu as cinq jours pour t'y préparer.

— Bien. Je serai prêt.

— Dites, je reviens de la tente d'Arthur, il s'apprête à remettre son royaume sous la direction de Mordred !

— Non, ce n'est pas possible. On ne peut pas lui laisser faire cela.

— Et comment l'en empêcher ?

— Je ne sais pas encore, mais nous allons essayer d'enrayer ce processus. En attendant, il faut que je vous loge, car c'est à moi que revient cette tâche, depuis ma blessure je ne suis plus bon à rien d'autre.

— Ne dites pas ça. Vous verrez que non seulement vous êtes utile mais encore que vous allez probablement devenir indispensable.

— C'est gentil de me dire cela, mais je crains que vous ne vous berciez d'illusions. Colinot, tu as ta tente, je crois. Tu la partages avec qui ?

— Avec l'aide de camp de Messire Lancelot.

— Bon, comme ils sont partis, ces deux loustics, vous allez vous installer dans cette tente. Tu as de la chance, Gaétan, c'est sans nul doute la meilleure tente de tout le camp. Les filles, vous avez la vôtre, vous la réintégrez par conséquent.

— Oui, nous y allons immédiatement.

— J'ai encore une chose à vous demander. Ou plus exactement deux.

— Parle.

— La première est que j'aimerais que l'on appelle Colinot dorénavant Colin.

Ce n'est plus un petit garçon.

— Va pour Colin, c'est évident. Je te remercie pour lui. Et la seconde ?

— La seconde chose est que Gally habite avec nous.

C'est une femme, mais c'est ma sœur et c'est un futur chevalier. Et qui plus est, nous avons l'habitude d'être toujours tous les trois.

— Hm, hm, ce n'est pas très réglementaire, mais... c'est accordé. Et comme personne ne le saura jamais...

— Merci pour nous et je crois merci pour elle, comme elle n'est pas là, ah ! D'ailleurs, elle arrive à l'instant. Gally, j'ai demandé à Gwenterc'henn l'autorisation que tu vives avec nous. Es-tu d'accord.

— C'est formidable. Je me demandais d'ailleurs où vous alliez m'abandonner. Merci.

— Alors, allons-y, il est temps que nous prenions nos quartiers.

— Allons-y. C'est tout près de la tente du Roi Arthur.

— Tant mieux.

— Oh, qu'elle est belle ! Et vaste avec ça.

— Et elle est séparée en trois. Deux chambres à dormir et une pièce commune où l'on peut travailler, avec une grande table pour déployer les plans. C'est vraiment parfait. Nous y serons bien tous les trois.

— Oui, installons-nous. Il y a même une place pour ranger les armures.

— Tout est prévu, c'est normal.

— Je vous laisse mes amis, détendez-vous, le travail commence demain. Entraînement.

— D'accord, bon après-midi.

— Dis-moi, Gally, qu'as-tu appris de nouveau ?

— Gauvain excite le Roi contre Lancelot.

— C'est très mauvais ça.

— Il l'incite à aller en France combattre contre son ami.

— Qui n'est d'ailleurs plus son ami.

— Pas certain, je dirai au contraire : qui est encore un peu son ami.

— C'est encore plus complexe.

— Eh ! Oui.

— Connaissez-vous Camlann ?

— Camlann ? Non.

— C'est probablement peu loin d'ici, *lan* ou *lann* est une appellation gallo si je ne me trompe, et *Cam* me semble être un nom propre de chez nous. Nous devrions trouver ce lieu sur la route qui mène à Lancelot.

— Oui, je le pense également. Si tu veux, je peux me procurer une carte.

— Oui, si tu veux bien. Il me semble que Lancelot possède ou possédait une propriété en Normandie. Essayons de savoir ce qu'il en est.

— Je vais essayer d'avoir des informations. C'est utile de pouvoir se rendre invisible.

— Gally, je suis pressenti pour faire un tournoi contre des chevaliers écossais.

— Quand ?

— Probablement dimanche prochain. Je pense qu'il faudra suivre la messe dimanche matin.

— Qu'importe pour moi. Je serai curieuse de voir vos rites et si je m'y ennuie, je m'envolerai.

— Oui, c'est bien ainsi.

— Je ferai le tournoi sur ton épaule.

— Et si tu es blessée ?

— Je serai en armure, et en heaume. D'accord ?

— D'accord. En attendant, reposons-nous, nous en avons besoin sérieusement. J'ai besoin de dormir quelques instants.

— Moi aussi.

— Moi également.

Il fait chaud, très chaud sous les tentes qui pourtant sont très épaisses et laissent à peine passer les rayons solaires. La portière est grande ouverte et laisse passer l'air. Ils s'endorment sur leur lit de camp respectif. Gally s'est blottie contre son grand frère, toute heureuse de n'être pas séparée des deux hommes. Ça aurait terrible si elle avait dû être éloignée de Colin. Elle n'aurait pas supporté cette séparation. Elle ne désespère pas de gagner son cœur, elle saura y mettre le temps, elle est tenace, elle est amoureuse. Vivre à côté de lui ne la trouble pas, c'est déjà ça. Il est plus grand qu'elle ? Qu'importe, elle l'aime. Il est plus vieux qu'elle ? Et alors, quelle importance ? Elle l'aime, un point c'est tout ! Gaétan dort déjà, à côté d'elle. Elle ne dort pas, elle rêve et petit à petit, sombre dans un sommeil profond. Tout est bien ainsi.

Gaétan émerge de son sommeil et rêve un long moment aux événements qu'il a appris par Gwen-terc'henn tout à l'heure. Il faut parer au fait que Mor-

dred peut devenir le nouveau roi du Royaume de Bretagne. Mais que faire ?

— Colin, dors-tu ?

— Non, je suis bien réveillé. Je réfléchis.

— Oui, moi aussi. Il ne faut pas que Mordred ait la main mise sur le royaume.

— Oh non ! Surtout pas.

— Oui, mais si nous nous vengeons, nous serons régicides. C'est grave.

— Très grave. Nous sommes coincés.

— Je le crains. Il nous faut trouver une manière naturelle.

— Pas facile.

— Je pense que Gally devrait aller chercher ses amis.

— Ne crois-tu pas que c'est un peu trop loin ?

— Peut-être, et pourtant, ils nous seraient bien utiles.

— Nous le demanderons à Gally lorsqu'elle sera réveillée, s'il n'y a pas un autre moyen de les prévenir.

— Bonne idée.

— Oh, Gally, tu es réveillée.

— Oui, j'ai entendu la fin de votre conversation. Je pense, hélas, qu'il n'y a pas grande solution à ça. Le Pays de Brécilien est beaucoup trop loin d'ici, je ne pourrai jamais l'atteindre. Il aurait été bien que ce soit moins loin de plusieurs lieues, par exemple La Vigne.

— La Vigne ?

— Oui, si on habitait La Vigne, je pourrais leur envoyer un message-pensée. Mais ici...

— À La Vigne, tu peux communiquer avec tes amis ?

— Ça n'est pas la première fois.

— Donc, c'est sûr.

— Bien entendu, c'est sûr.

— Donc, si j'ai bien compris, il faudrait que tu retournes à La Vigne.

— Oui, mais en volant, c'est trop fatigant.

— Et sur un cheval, avec un cavalier, t'en ressens-tu ?

— Bien sûr.

— Bon, voilà la solution.

— Oui, Gaétan, mais n'oublie pas que tu dois t'entraîner pour le tournoi de dimanche.

— Effectivement. C'est un problème...

— Non, ce n'est pas un problème, je vais y aller. Je ne suis pas très utile ici. Tu ne crois pas ?

— Si, c'est bien, prends Gally en amazone et pars dès demain matin. Mais je vous en conjure, revenez pour dimanche matin au plus tard.

— Nous serons là dimanche, tu peux en être certain, c'est promis.

Il y a une jeune fille qui est parfaitement heureuse. Faire une longue route avec son Colin. Que demander de mieux ? Demain matin, elle sera dans le giron de Colin. C'est la joie. Après, on verra. On verra bien de quoi cette route sera faite. En attendant, elle va continuer son rôle d'espionne. Elle va chercher à

savoir ce que fait le Roi. Quelle bizarre succession d'événements qui l'a entraînée à jouer ce rôle. Et si jeune. Elle en a bien conscience. Elle prévient Gaétan et s'envole immédiatement. Elle arrive au beau milieu d'une âpre discussion entre le Roi Arthur et son cousin Gauvain qui voudrait que le Roi parte tout de suite en guerre contre Lancelot. Le Roi hésite encore. On lui a annoncé que Lancelot du Lac lui rendait Guenièvre sans condition. Il n'y a donc plus aucune raison de partir au combat. Gauvain insiste sur ce départ. Mordred y tient et il donnera rendez-vous au Roi sur la plaine de Camlann. Le Roi tient à rester au moins pour recevoir les chevaliers écossais aux côtés desquels il avait guerroyé pour empêcher les Saxons d'envahir l'Île de Bretagne. Le ton est en train de monter entre lui et son cousin. Gally s'envole pour la tente de Gaétan et Colin, en réalité pour la sienne. Il faut qu'elle s'y fasse, c'est la leur.

— Gauvain insiste pour que le Roi parte en guerre contre Lancelot. Il y a quelque chose de louche là-dessous.

— Et le Roi, que dit-il ?

— Le Roi prétend qu'il n'y a plus aucune raison d'aller se battre contre Lancelot puisqu'il a la promesse que celui-ci va lui rendre Guenièvre sans condition.

— Effectivement.

— Gauvain insiste et en arrive à se mettre en colère. Il insiste et affirme que Mordred viendra le soutenir lorsqu'il sera sur l'aire de combat de Camlann. Je vous jure que ce n'est pas normal. D'autre part, le Roi tient absolument à être présent pour recevoir ses

hôtes écossais qu'il semble bien connaître pour avoir déjà combattu à leurs côtés.

— Intéressant. Toujours est-il que nous avons la semaine pour vous, aller à La Vigne et moi pour m'entraîner intensivement.

— Oui, demain de bonne heure, nous partons. Gaétan, il serait bon que tu ailles prévenir Gwenterc'henn que tu vas commencer ton entraînement demain.

— Tu as raison, je le préviendrai que je suis contraint de te demander d'aller à La Vigne.

— Sous quel prétexte ?

— Qu'il est indispensable que Gally y soit absolument en début de semaine. Je ne rentrerai pas dans les détails. Il faut toujours dire la vérité pour ne pas se recouper.

— Tu as bien raison. Demande aussi une carte de toute la Bretagne, tu peux la lui demander sous le prétexte que je voudrais trouver le meilleur chemin pour atteindre La Vigne.

— D'accord, ça me paraît une excellente idée. Je reviens le plus vite possible.

— Dépêche-toi.

— Oh oui, mon grand frère, dépêche-toi.

Ils ont étalé la carte de Bretagne que Gwenterc'henn lui a confiée sans poser de question. Elle n'est pas toute jeune mais elle semble assez complète. La table est pourtant vaste, mais la carte est plus grande encore. Gally volette au-dessus d'elle allant de Huel Koat en Normandie et cherchant des indices. Mais elle a un gros handicap. Elle ne sait pas lire, du

moins pas assez bien ces signes un peu cabalistiques pour elle. Gaétan a bien commencé à lui enseigner son écriture, mais ça ne se sait pas en huit jours de temps. Que n'ont-ils pas une écriture toute simple comme la leur !

— Regarde Gaétan, cette ville se nomme Caen, ne pourrait-on rapprocher ce nom de Cam ?

— Pourquoi pas ?

— *Lann* ne veut-il pas dire pays ?

— Oui, plat de préférence. Tout ça semble coller parfaitement.

— C'est sur le chemin du fief de Lancelot du Lac, non ?

— Exactement. Je pense que c'est là qu'il aura rendez-vous avec Mordred.

— Mais pour quoi faire ?

— Pour vaincre Lancelot. C'est assez clair.

— Pour moi ça n'est pas clair du tout.

— Il ne faut pas voir le mal partout, Gally.

— Fais-moi confiance, il y a anguille sous roche.

— Et venant d'une habitante de Brécilien, ce n'est pas une vaine expression ! En matière d'anguilles, tu t'y connais !

— Blagueur ! Je te demande de me croire.

— Je te crois et cela m'inquiète plus encore. Demain, vous partez à l'aube, et vous revenez vite.

— N'aie crainte.

Colin

Ils ont quitté le camp de bonne heure, laissant leurs armures sous la tente à la garde de Gaétan. Ils seront plus légers ainsi. Le temps est de plus en plus beau. C'est une belle promenade qu'ils font là. Gally a l'habitude de ne pas se montrer aux humains. Colin sent son petit corps battre contre son ventre. Il semble en être heureux.

— Dis-moi, Colin, je ne te gêne pas au moins.

— Que non, Gally, j'aime te sentir contre moi. J'étais justement en train d'y penser et je me disais qu'il y a bien longtemps que j'aurais dû te proposer cela, ça aurait soulagé Gaétan de temps en temps.

— Moi aussi, j'aime être contre toi, je trouve que c'est chaleureux.

— Alors, c'est bien. C'est très bien...

— Dis, Colin, es-tu amoureux ?

— Oui, de toi.

— Non, es-tu amoureux d'Émeline ?

— D'Émeline ? Quelle drôle d'idée. Oh ! Non, certainement pas. C'est ma grande sœur de cœur, c'est déjà beaucoup, mais c'est tout. Pourquoi me demandes-tu cela, Gally ?

— Oh ! Pour rien.

— On ne demande jamais rien pour rien ! Gally, dis-moi la vérité. Es-tu jalouse d'Émeline ?

— Oui, je dois dire que je l'étais.

— M'aimes-tu, Gally ?

— Oui.

— Mais tu es si petite.

— Maman est bien plus petite, elle a deux pouces de moins que moi, et pourtant elle était heureuse avec Enguerrand.

— C'est vrai.

— Ce n'est pas parce que je suis petite que je n'ai pas le droit de t'aimer. Et ce n'est pas parce que je suis petite que tu n'as pas le droit de m'aimer.

— Tu sais Gally, il faut que je t'avoue que moi aussi je t'aime. Follement. Mais jusqu'à présent, je me le suis interdit.

— Oh ! Colin, ne te l'interdis plus, je t'en prie.

— Mais, sans tenir compte de la taille, je suis beaucoup trop vieux pour toi.

— Tu n'as jamais que dix ans de plus que moi. Il me semble que c'est sans importance. Maman avait bien environ cent cinquante ans de plus que mon papa, et alors ?

— Tu as raison.

— Colin, je t'aime.

— Moi aussi, Gally, depuis le jour où tu es apparue à la ferme de Litez.

— Moi aussi, juste à ce moment-là, et lorsque je t'ai vu tout nu pénétrer dans l'eau, j'ai su que c'était cet homme, et ce sexe, que je voulais.

— Gally, moi aussi lorsque je t'ai vue nue, blessée

gravement, entrer dans Feunteun Meur, je t'ai désirée. Et je crois que je ne peux désirer que toi.

— C'est comme moi. C'est pareil. Je pense que c'est une merveilleuse histoire.

— Moi aussi je le pense.

— Dans combien de temps serons-nous à La Vigne ?

— Es-tu pressée d'y être ?

— Je ne suis que pressée d'être avec toi.

— Au train où nous allons, nous y serons demain avant midi. Et je n'ai pas envie d'aller plus vite. Ne sommes-nous pas bien tous les deux, seuls ?

— Oh, oui !

— Nous nous arrêterons dans une auberge, ou dans une grange si tu préfères.

— Je préférerais une grange, pourquoi dans une auberge où je serai obligée de me cacher ?

— Va pour une grange. Mais comment mangerons-nous ?

— Ne pourrions-nous acheter du pain, et quelque charcuterie ou des fromages ?

— Pourquoi pas, ça serait sympathique. Nous nous arrêterons dans la prochaine ville et nous chercherons une échoppe.

— C'est ça qui me fera plaisir. Je n'ai envie de voir personne ce soir. Que nous deux.

— Oui, c'est mieux comme cela.

Un gros bourg s'est présenté. Il n'y avait qu'une double échoppe, c'était celle d'un boulanger dont la femme tenait l'autre moitié, en alimentation géné-

rale, y compris charcuterie et boucherie. L'échoppe idéale pour eux. Ils y firent l'emplette de pain, d'un peu de charcuterie à manger froide et quelques fromages et aussi des fruits choisis par Gally, ainsi qu'une gourde de cuir qu'il a fait remplir de vin du pays. Une fois après avoir déposé les achats dans les fontes, ils ont cherché une grange à l'écart de tout. Ils en ont trouvé une très rapidement et se sont installés pour une nuit de plaisir d'être à deux, seuls. Ils se sont aperçus bientôt que cette grange était à deux pas d'une rivière qui chantait doucement.

— Veux venir te baigner pendant qu'il y a encore du soleil ?

— Bien sûr, ça sera vivifiant après cette route empoussiérée. On y va ?

— D'accord.

Ils ont couru en vitesse jusqu'en bas du pré et, se déshabillant rapidement, ont plongé dans l'eau à peine tiédie par le soleil de la journée, de la rivière chantant sur les galets. Les herbes sont longues et ondulent dans le courant, les caressant tandis que gardons et tanches leur passent entre les cuisses. Ils se roulent dans l'eau, corps contre corps, bleu contre incarnat, sexe contre sexe, les cheveux noirs de Colin emmêlés aux cheveux blonds de Gally. Au bout d'un long moment, ils se sont couchés dans l'herbe. Le vent doux court sur leurs peaux qui réagissent immédiatement. Dès qu'elles sont séchées, ils se lèvent, prennent leurs vêtements respectifs et, entièrement nus, retournent dans la grange.

— Veux-tu que nous mangions tout de suite ?

— Oui, bien sûr, ça m'a creusée.

— Alors, assieds-toi sur le foin, voici un morceau de pain, est-il assez grand ?

— Mais oui.

— Et voici la charcuterie, prends ce que tu veux.

— Merci, je ne connais pas votre charcuterie. Oh oh, c'est bon, qu'est-ce ?

— Du pâté de campagne.

— C'est délicieux.

— Et ça ? Qu'est-ce ? C'est excellent.

— De l'andouille de Guémené. C'est un produit du pays.

— J'adore vos produits. Et ce pain est délicieux. Je me sens bien dans votre pays.

— Ne mange pas trop, et pas trop vite, car tu n'as pas l'habitude.

— Tu as raison.

— Ne bois pas trop non plus, tu n'as pas l'habitude de nos vins.

— Tu as raison. Je ne les connais pas, pas du tout. Ils ressemblent un peu à une boisson que boivent les korrigans. C'est très bon.

— Oui, mais trop rend malade.

— Je vais faire attention.

Chacun mange à sa faim, ils rangent le reste dans les fontes et se roulent dans le foin à la merveilleuse odeur. Leurs jeux sont purs et chastes, bien que nus l'un contre l'autre. Gally est fascinée par l'érection de ce sexe masculin pour lequel elle a le plus profond

respect. Elle n'ose pas le toucher tant il lui paraît sacré. Puis fatigués, ils s'endorment, Gally blottie dans les bras de Colin, noyés dans la tiédeur du foin. Gally a du mal à s'endormir, elle repense aux événements de ces dernières heures et regarde attendrie ce grand garçon qu'elle adore depuis le premier jour où elle l'a vu.

Bientôt, le sommeil la terrasse quand même et plus un bruit ne trouble le silence de la grange jusqu'au matin où le cheval de Gaétan piaffe d'impatience et vient lécher la joue de son maître.

— Oh ! Debout Gally, ma chérie, le soleil est déjà haut.

— Bonjour, mon Colin, as-tu bien dormi ?

— Comme un ange, et toi ?

— De même. Puis-je prendre un peu de pain, je sens que j'ai faim.

— Moi de même. Sers-toi. Attends, c'est trop gros pour tes petites mains. Voilà.

— Lorsque tu seras rassasiée et habillée, nous repartirons et nous serons à La Vigne avant midi.

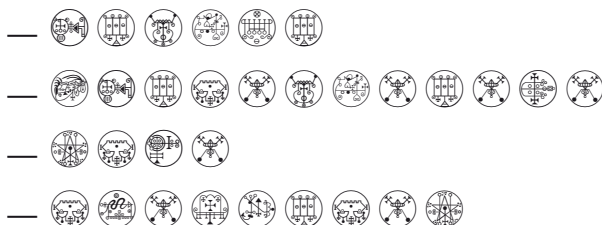
— Je suis prête. J'ai uniquement ma tunique à passer.

— Alors, allons-y. À cheval.

La route se passe tendrement. Gally, invisible, est présente agréablement. Colin savoure ces minutes de tendresse et d'intimité calme. C'est ainsi qu'ils atteignent La Vigne où Maria est justement présente. Elle est en train de préparer des onguents, occupa-

tion minutieuse dont les temps de cuisson sont d'une extrême rigueur.

Laissant Colin quelques instants, Gally va poser son front sur le bouleau au milieu du pré. Elle appelle ses amis de Brécilien.



Ça va, ils ont entendu, ils ont répondu. Elle va prévenir Gaétan. Il ne reste plus qu'à retourner au camp, et les attendre. Oh, mais pas tout de suite, elle veut encore savourer la présence de son Colin pour elle toute seule. Ils seront de retour dimanche matin, ce sera bien assez tôt. Les korrigans trouveront sûrement une charrette où ils pourront se faire transporter en catimini, invisibles. Ils seront là dimanche soir ou lundi matin probablement. Aujourd'hui, c'est jeudi, ce soir ils dormiront encore à La Vigne, demain matin ils repartiront, et il leur restera encore le vendredi soir et le samedi soir pour eux seuls. La vie est belle. Pourvu que ça dure longtemps. Le tarot avait raison. Les cartes lui avaient annoncé que la roue tournerait vers le beau fixe, elle a tourné ! Il avait entièrement raison. Elles sont très extraordinaires ces cartes. Il faudra absolument qu'elle approfondisse le grand mystère des tarots. Ça sera certainement très long, elle ne se fait aucune illusion, Elle n'en est qu'aux balbutiements !

— Voilà j'ai appelé mes amis, et ils m'ont répondu, je pense qu'ils seront au camp dimanche soir.

— C'est extraordinaire. Nous parlions, avec Maria de ce dont nous avait parlé le tarot.

— J'y pensais également, probablement dans le même temps, c'est étrange. Je pensais qu'il m'avait dit vrai lorsque je l'avais consulté chez Jocelyne. On m'avait dit que la roue allait tourner pour moi. Elle a tourné.

— Oui, j'ai l'impression qu'elle a bien tourné pour toi, comme pour Colin. Je me trompe ?

— Non, Maria, tu ne te trompes pas. Ça se voit tant que ça ?

— Je l'ai vu dès que je suis sortie dans la cour et que je vous ai vus.

— Ça alors !

— Eh ! Oui, c'est comme ça l'amour. Et l'amour d'une maman voit tout de suite ce qui se passe dans les yeux de sa fille. Et tu es un peu et même beaucoup ma fille, Gally. Ne crois-tu pas ?

— Je le crois Maria, et je voudrais te remercier. Puis-je t'embrasser ?

— Nigaude, ça ne se demande pas.

La quarantaine

Après une nuit passée à La Vigne, nuit de joie et de tendresse, ils ont passé deux nuits dans des granges avant d'arriver au Camp d'Arthur, en pleine effervescence, à cause des préparatifs pour le grand tournoi qui aura lieu cet après-midi. Les chevaliers écossais ne sont pas encore là et le Roi veut un accueil qui soit digne de ses invités de haut rang. Gaétan s'est levé d'assez bonne heure et brique son armure qui resplendit de mille feux. Lorsqu'il sera adoubé, il aura certainement un écuyer attaché à sa personne. Mais pour le moment il doit tout faire lui-même. Il le fait avec joie, cela fait partie de la préparation à un tournoi et cela le met dans l'état d'esprit nécessaire. Et ça lui permet d'attendre son ami et sa sœur calmement. Ensuite il fait reluire l'armure de sa petite sœur.

— Nous voilà. Est-ce assez tôt ?

— Oui, bien sûr. Je vous remercie d'être revenus à temps. As-tu pu contacter tes amis ? Mais, je vous annonce que vous avez raté la messe !

— Bah ! Il y aura bien d'autres dimanches et d'autres messes, je suppose.

— Oui, Gally, il y en aura d'autres. Et tes amis ?

— Oui, j'ai pu sans problème les contacter et ils m'ont répondu par l'affirmative. Ils seront là ce soir ou demain matin au plus tard. Il faudra que j'essaie avec le Tarot comme support.

— Pourquoi pas ? Gally, pourras-tu m'aider cet après-midi. J'aimerais beaucoup que tu m'accompagnes pendant ce tournoi, de la même façon qu'au premier. Mais je voudrais que tu revêtes ton armure.

— Mais bien sûr mon grand frère, ça me paraît évident. Oh, quelle merveille ! Tu l'as briquée ?

— Oui.

— Es-tu certain, Gaétan, qu'elle ne craigne rien ?

— Non, Colin, on ne peut pas être certain qu'elle ne craigne rien, mais je suis persuadé qu'elle ne sera pas en danger. Ce n'est pas un combat à l'épée, mais à la lance de tournoi.

— Oui, c'est vrai. Mais il est important qu'elle reste sauve.

— Dis-moi, Colin, serais-tu amoureux de ma petite sœur ?

— Oui, Gaétan. Je suis très amoureux d'elle.

— Et moi aussi, je le suis de lui.

— J'en suis heureux, j'attendais ce moment avec impatience, mais je ne voulais surtout pas le provoquer. Encore que... Ce n'est pas pour rien que je n'ai pas hésité à vous envoyer à La Vigne, j'avoue que j'avais une arrière-pensée dans la tête. Ne t'inquiète pas Colin, je prendrai soin de Gally.

Les dernières heures se passent agréablement quoiqu'avec une certaine inquiétude. Colin admire la cuirasse de Gally, il n'aurait pas voulu que sa petite amie soit revêtue d'une cuirasse terne et il est vrai qu'il aurait aimé l'astiquer lui même, mais que ce soit Gaétan qu'il l'ait briquée lui fait plaisir. Les voici

prêts à guerroyer et ils se dirigent calmement vers la place des lices. Il y a déjà plein de monde et Gaétan est intimidé par tous ces chevaliers présents dont beaucoup vont se battre également. C'est Gwenterc'henn lui-même qui va le présenter au Roi Arthur. C'est sa tâche et il ne la laisserait accomplir par personne. Gaétan doit faire ses preuves aujourd'hui ou jamais. C'est à l'issue de cette épreuve qu'il sera décidé ou non de l'adoubier. Il est terriblement inquiet. Gally aussi. Mais en aucun cas il ne le laissera paraître. Ce serait par trop déshonorant. Pas devant son Roi en tout cas.

— Sire, je vous présente Gaétan, fils d'Enguerrand Fer de Basses Terres, qui se propose de se confronter aux preux chevaliers venus d'Écosse. Il a déjà remporté l'Hermine d'Or de Mur-de-Bretagne, comme l'avait remportée son père et maintenant il veut concourir pour le titre de Chevalier de la Table Ronde.

— Bien, qu'il en fasse la preuve.

— Sire, puis-je demander à Dame Servane, ma tante, de défendre ses couleurs dans ce combat ?

— Qu'il en soit ainsi !

Gaétan a rejoint le bout de lice où l'attend Colin qui s'est proposé d'être son écuyer. À charge de revanche, a répondu Gaétan. Pour l'instant, c'est Gaétan qui sera le chevalier et le chevalier Colin qui en sera l'écuyer. Ça va être à lui à présent, il avance son cheval en bout de lice.

Le gonfanon s'abaisse. Gaétan prend de l'élan et tient sa lance de la main gauche n'offrant que son profil. Il arrive à hauteur de l'adversaire qui connaît

bien l'art du tournoi et n'offre qu'une maigre surface au choc. Ils s'effleurent sans se désarçonner et passent l'un près de l'autre sans coup férir. Ils en seront quittes pour s'affronter à nouveau. Gaétan a jaugé son adversaire et évalue ses chances de le désarçonner. Ils s'élancent à nouveau l'un contre l'autre. Il assure bien fortement son bouclier semi-cylindrique dans sa main droite et braque sa lance d'une main sénestre, ferme et décidée. Le choc est terrible. La lance éclate et le chevalier écossais bascule de sa selle roulant sur le sable sous les vivats adressés à Gaétan. Il est retourné se placer pour un autre combat contre un autre adversaire.

— Attention, ton adversaire est gaucher. Prends garde.

— Merci Gally. J'avoue que ça ne m'avait pas frappé !

Il a immédiatement changé de main. L'adversaire ne s'en est pas rendu compte immédiatement. Trop tard, il n'a pas le temps de parer le coup en changeant l'orientation de son bouclier et le coup porté par Gaétan l'atteint directement au casque. Il ne peut que chuter de l'autre côté de la barre qui les sépare, et c'est la seconde victoire de Gaétan, et son second cheval gagné. L'un comme l'autre sont de robe isabelle de toute beauté. Mais Gaétan n'a pas le droit au repos et il doit participer pour un troisième tournoi. Cependant, il demande à ne pas combattre immédiatement, mais à se reposer pendant trois ou quatre reprises. Repos qui lui est volontiers accordé. Trois jeunes chevaliers bretons du Pen ar Bed combattent de façon amicale

trois autres chevaliers également bretons d'origine galèse. Ce sont de très belles passes d'armes où le vainqueur reçoit de la main du Roi, un trophée symbolique fait d'un gonfanon de soie aux armes royales : de gueule à trois couronnes d'or, d'un côté et aux armoiries du Trégor de l'autre. Le Roi Arthur a décidé que Gaétan doit encore une fois lutter contre un chevalier écossais. Celui-ci est un véritable géant qui a revêtu kilt et tartan sur son armure de cuivre doré et rouge qui se marie à sa barbe énorme et rousse. Il est impressionnant, et Gaétan et Gally sentent qu'ils vont avoir du fil à retordre. La première passe n'est qu'un véritable fiasco. Il n'est pas tombé de cheval, mais c'est tout juste. Il se représente pour la deuxième passe et Gally lui conseille de viser bas contrairement à la tradition. Le coup a porté à l'aine entre la cuisarde, déchirant le kilt, ce qui est une honte pour un écossais et il a également touché le bas du plastron et l'écossais a poussé une immense clameur qui signale à Gaétan qu'il a dû le toucher d'importance, mais il ne l'a pourtant toujours pas désarçonné.

Il lui faut encore deux impacts ou bien le désarçonner complètement. Il se remet en place et, encouragé par Colin et Gwenterc'henn, il s'élance à nouveau. Il est touché une seconde fois, une seconde fois la lance a ripé contre son bouclier. Il retourne, déçu, en bout de lice pour jouter à nouveau. Il n'a plus le droit de perdre maintenant. Il reprend le combat avec un courage décuplé par le dépit des échecs précédents. Il fonce fermement décidé à gagner. Il sait que son adversaire est affaibli par son coup à l'aine et ne peut plus être aussi stable. Le troisième coup est porté à

l'épaule et fait tourner l'écossais sur lui-même, car sa blessure lui interdit de serrer sa monture par les cuisses. L'Écossais tombe la face dans le sable, et ne bouge plus, empêtré par sa cuirasse et son tartan qui s'est déroulé. Gaétan se dirige vers la tribune royale sans un regard pour son adversaire déconfit et présente ses respects au Roi Arthur puis remet l'écharpe à sa tante Servane, rouge de plaisir.

Le Roi, bien qu'assis auprès d'un siège vide, fait comme si Guenièvre était présente et s'adressant à Gaétan lui affirme que la Reine est fière de lui. Puis il se lève et descend dans la lice, se campant solidement devant Gaétan.

— À genoux, Gaétan Fer, marquis de Basses Terres. Un long silence s'ensuit. Puis la voix de stentor du Roi résonne à nouveau. Chevaliers ici présents, dit-il, vous avez tous vu combattre cet homme. Il a fait preuve de vaillance. Voulez-vous que cet homme, Gaétan Fer marquis de Basses Terres devienne pour vous un compagnon fort et fidèle ?

— Oui, nous le voulons.

— Jurez-vous de lui prêter assistance en tout temps et en tous lieux ?

— Nous le jurons.

— Gaétan Fer, marquis de Basses Terres, jures-tu de prêter assistance en tous lieux et en tout temps à tes frères d'armes.

— Je le jure.

— Au nom de Dieu, par les pouvoirs qui me sont conférés je te nomme... je te reçois... je te constitue Chevalier de la Table Ronde. Lève-toi.

Gaétan se relève ému. Il est plus ému encore quand le Roi le prend dans ses bras et l'embrasse en lui disant dans l'oreille, tout bas pour que nul ne puisse l'entendre.

— Ce soir, dans ma tente, je t'adoubrai, Gally.

Le Roi est remonté dans la Tribune et heureusement que Gally est invisible, car elle est devenue violet foncé de plaisir et de fierté. Le Roi, restant debout attend que le silence se fasse et s'adresse alors à la foule de sa voix terrible avec un timbre qui semble dramatique.

— Chevaliers, je vous demande à partir de maintenant de regagner vos tentes et de n'en plus bouger. Demain ou mardi au plus tard, nous partirons en guerre et je déclare le Camp d'Huel Koat en quarantaine dès à présent. Il ne vous est plus possible de sortir de ce camp, et je vous demande de fourbir vos cuirasses et vos armes.

Les assistants quittent les tribunes dans un silence religieux et inquiet. Les chevaliers parlent bas, par petits groupes, seul fuse un tout petit murmure. Les femmes ne parlent pas, quelques-unes pleurent en silence. Le climat est à l'angoisse. Gaétan a pris ses chevaux bien gagnés et immédiatement fait cadeau de l'un d'entre eux à Colin. Il en propose un second à Gwenterc'henn qui décline l'offre, car il en a déjà plusieurs. Il les conservera donc et les utilisera pour porter la charge de ses bagages. Rentrés sous la tente, Gally apparaît et Gaétan l'aide à se dévêtir, faisant glisser la cotte de maille si lourde pour ses frêles épaules. Colin se précipite pour l'étreindre longue-

ment, la félicitant d'avoir si bien aidé Gaétan et lui redire tout bas combien il l'aime.

— Tu ne peux savoir ce que j'ai eu peur pour toi.

— Mais moi, je n'ai eu aucune peur. J'ai une telle confiance en Gaétan qu'il m'est impossible d'avoir peur.

— Gally, petite sœur merveilleuse, il faut que je te remercie, car sans toi je n'aurai jamais pu gagner ce tournoi. Le seul fait de te savoir tout près de moi me donnait déjà une confiance absolue en moi et une force extraordinaire. Merci.

Il l'a embrassée fièrement. Gally est devenue violette de plaisir. Épuisés, ils se sont allongés pour se détendre avant le banquet de fin de tournoi. Il ne sera probablement pas très enjoué, mais il est incontournable. Gaétan s'est allongé sur son lit de camp tandis que Gally est allée rejoindre Colin sur l'autre. Ce soir, juste avant le banquet, ils iront sous la tente royale. Ce soir Gally sera Chevalaine. Elle en est tout émue. Elle se présentera en armure, heaume à la main. Elle est également étonnée que le Roi ait perçu sa présence sur l'épaule de Gaétan. Ça l'a troublée. Un long moment elle a cru qu'elle était visible, mais elle s'est rendu compte que ce n'était pas la réalité. Elle repense aux versets mystérieux de Merlin (tiens, mais à propos, il n'était pas à ce tournoi!).

Quand viendra la quarantaine
Au combat sur la plaine
Sera le parricide
Qui mourra régicide
Et l'elfe pleurera
Et l'elfe chantera...

Soudain elle vient de comprendre le premier vers, la quarantaine dont a parlé Merlin n'est-elle pas celle

qu'Arthur a décidée ? Et de là, elle comprend la suite de ces versets. La plaine est sûrement la plaine de Camlann. Probablement celle de Caen en Normandie, plaine entourée de collines, véritable piège pour une armée entière et elle comprend que le Roi est en danger, en grave danger, car son fils Mordred l'attend là-bas pour le tuer et prendre légalement sa place. Légalement puisqu'Arthur lui a confié le royaume officiellement. Triste destin. Elle comprend pourquoi elle pleurera. Elle sait qu'elle ne pourra pas empêcher de perpétrer ce forfait. Elle ne peut en parler à ses deux amis. Ils dorment et c'est bien ainsi. Mais elle, elle ne peut dormir, elle est trop angoissée par ce qu'elle vient de comprendre et qu'elle voudrait bien partager. Gally pleure d'impuissance. Soudain Colin s'éveille, doucement secoué par les sanglots de Gally.

— Gally, pourquoi pleures-tu ?

— Je viens de comprendre les versets de Merlin.

— Dis-moi, qu'as-tu compris ? Moi, je ne les ai toujours pas traduits.

— Mordred va tuer notre Roi sur la plaine de Camlann, c'est-à-dire la plaine de Caen probablement.

— Non ? Il faut prévenir Gaétan. Gaétan... Gaétan... réveille-toi !

— Qu'y a-t-il de si important ?

— Le Roi va être assassiné.

— Allons, ne dis pas de bêtises Gally.

— Je t'assure, c'est la vérité, j'ai compris le message de Merlin.

— Quel message ?

— Les versets qu'il nous a dits lorsque nous avons quitté Litez pour la première fois.

— Non ? Venez ici et dites-moi ce message.

— La quarantaine, c'est ce que le Roi a décrété ce soir.

— La plaine, c'est celle de Camlann, probablement la plaine de Caen. Cette plaine est petite et encaissée. C'est un véritable piège pour une armée et Mordred a donné rendez-vous à son père sur cette plaine.

— Voyons... cela n'est pas une preuve.

— Écoute la suite. Sera le parricide. C'est Mordred qui y attendra là son père pour le tuer.

— Tu m'inquiètes Gally. Hélas, oui, ça tient debout.

— Écoute encore : Qui mourra régicide. Il est certain qu'il sera non seulement parricide, mais régicide et que c'est après son forfait et après seulement que nous l'allons tuer. Si nous le faisons avant, c'est nous qui serions les régicides. C'est évident.

— Je pense que tu as raison.

— Il est dit que je pleurerai. Peut-être que ce sera pour la perte de ce roi. Il est vrai que cela sera pour moi une peine immense.

— Pour nous aussi, crois-moi.

— Et Merlin a dit qu'ensuite je me réjouirai. Pas de sa mort, certainement pas. De quoi alors ? Là, je n'ai pas de réponse.

— L'avenir nous le dira. N'empêche que ce que je

trouve de plus hallucinant, c'est que le Tarot autant que Merlin nous a prévenus. C'est époustouflant.

— Oui c'est époustouflant, mais c'est certainement cela, c'est une prophétie.

— Bon, il est l'heure d'aller rejoindre notre Roi.

— Allons-y

— Crois-tu que les korrigans arriveront ce soir ?

— Je ne pense pas, je les entendrai déjà, même au loin.

— Alors, rendons-nous à l'invitation du Roi, d'autant plus que ce sera certainement la dernière. Gally, tu viendras sur mon épaule ?

— Oui, Colin, j'allais te le demander.

— As-tu eu confirmation du retour de Dame Guenièvre ?

— Oui, je crois qu'elle sera de retour demain.

— Dire qu'elle va le retrouver pour le perdre à nouveau. C'est triste.

— Entrez mes amis, c'est un grand jour pour vous et je ne tiens pas à le gâcher. Je vous demande pardon d'avoir annoncé la quarantaine immédiatement après ton adoubement, mais pouvais-je faire autrement ? J'avais tout le camp en face de moi. Je devais en profiter.

— Sire, c'était évident que vous deviez agir ainsi. Je n'ai rien à vous pardonner.

Chevalaine !

— Tu as été vaillante, petite Gally, et j'ai l'impression que tu mérites bien cet adoubement. Je te trouve splendide dans cette armure et je dois t'avouer que je ne m'y attendais pas. En échange de cette reconnaissance, je te donne la charge de protéger la Reine. Elle sera là demain. Elle était prisonnière, mais elle m'a été rendue.

— Je ferai ce que vous m'ordonnerez, Sire.

— À genoux, Gally, cela, je te l'ordonne.

— Au nom de Dieu, par les pouvoirs qui me sont conférés, je te nomme... je te reçois... je te constitue Chevalier de la Table Ronde. Tu es la première femme chevalier et personne, à l'exception de nous quatre ici présents, ne le saura. Cependant, ta tâche n'en sera pas moins grande et je sais déjà que votre trio ici présent sera de la plus haute importance pour le royaume. Je vous fais confiance. Merlin m'a dit que je pouvais me reposer sur votre loyauté indéfectible.

— Sire, il est certain que notre loyauté vous est acquise.

— Je vous invite au banquet de fin de tournoi. Bien entendu, Gally ne se montrera pas, c'est évident, cependant je veux qu'elle sache qu'elle est dûment invitée.

— Sire, je vous en remercie.

— Gaétan, ton père jouait merveilleusement de la harpe, et il chantait d'une voix d'or. As-tu hérité sa voix ?

— Il me semble, Sire.

— Pourrais-tu chanter ce soir ? J'aimerais que ce repas se termine en chansons. Je dois vous avouer que j'en ai vraiment besoin ce soir.

— Sire. Je ferai de mon mieux.

— Je te remercie. Allons, chevaliers, rejoignez-moi tout à l'heure, vers huit heures, sous la tente dressée pour le banquet.

Gally rayonne de joie. Colin la dévore des yeux, Gaétan transpire le bonheur. Ils regagnent leur tente et Gally s'y dévêt de son armure avec l'aide de ses deux écuyers chevaliers servants.

— Te voici Chevalaine à présent, et chargée d'une lourde mission.

— Pourtant, je crois, non, je suis sûre, que je viendrai avec vous à Camlann. Je dois y être.

— Oui, tu as entièrement raison, tu dois y être. Et tu y seras.

— Je dois chanter ce soir et je n'ai pas du tout le cœur à chanter. Loin de là. Et tu ne pourras pas m'accompagner de ta harpe.

— Mais je t'accompagnerai de ma voix, il le faut.

— Il le faut, mais comment le faire sans te dévoiler ?

— Je t'accompagnerai de la voix, te dis-je, et personne ne s'en apercevra, que toi et peut-être Colin.

— Ce n'est pas possible.

— Oh si ! C'est possible. Ne t'inquiète surtout pas, personne ne m'entendra, sauf peut-être Colin, je te l'ai déjà dit, s'il tend l'oreille, et encore faudra-t-il qu'il soit attentif.

— Mais comment feras-tu ?

— Je chanterai contre ton oreille, tout contre, et ma voix peut être si petite, et le bruit sera tel que personne ne m'entendra. Et puis, tu sais, je ne pourrai pas m'en empêcher.

— Tant mieux.

— Bon, je crois qu'il est temps d'honorer l'invitation de notre Roi.

— Allons-y !

La salle du banquet est une immense tente dont les murs sont actuellement relevés, car il fait très chaud. Ils seront rabattus lorsque la nuit fraîchira. Si elle fraîchit, ce qui n'est pas sûr. La table est disposée tout en arc de cercle et la place royale se situe au centre, fleurie et garnie de deux plats dressés de gibier, l'un de bêtes à plumes, faisans, perdrix, cailles et ortolans ainsi que de quelques autres oiseaux peut-être moins nobles, mais tout aussi comestibles, et le tout est couronné d'une gerbe de plumes de paon. L'autre plat est garni de lièvres et de lapins de garenne et surmonté d'une splendide tête de cerf dix cors. Plusieurs chevaliers et leur dame sont déjà présents et attendent que le Roi soit arrivé pour s'asseoir. Ils discutent par petits groupes, à voix plutôt basse et malgré cela un brouhaha discret règne sous cette toile. Enfin, le Roi Arthur arrive et s'assoit invitant les autres chevaliers à en faire autant. Il propose à Gaétan et Colin de s'as-

seoir à côté de lui, et demande aux tantes de Gaétan de prendre place auprès d'eux, ce qu'elles font bien volontiers. La place de Dame Guenièvre reste vacante bien évidemment. Le repas commence sans plus de manières. Les valets apportent de gigantesques plats de poissons variés pour commencer. Il y a non seulement des poissons, mais une quantité incroyable de coquillages de toutes espèces. Les poissons sont brûlants et les coquillages glacés et Gaétan se demande comment ils ont pu apporter les deux sans que les chaleurs si différentes ne se mêlent. Il en fait part à Émeline sa voisine qui ne sait pas du tout comment ils s'y sont pris. Le repas se déroule sans anicroche et, les fromages ayant été servis, le Roi demande le silence à l'assemblée et explique les raisons de la quarantaine. Ils partiront au combat dès le mardi pour aller punir l'un des leurs qui a trahi directement son Roi. Gauvain à quatre sièges de lui jubile littéralement. Mordred bien sûr est absent. Après s'être expliqué, le Roi demande à Gaétan de chanter. Celui-ci se lève pour prendre son dulcimer et quel n'est pas son étonnement lorsqu'il aperçoit Servane qui prend sa harpe pour l'accompagner. La soirée se déroule dans un silence palpable tant les assistants sont captivés. Gally chante tout près de l'oreille de Gaétan. Elle a quitté la douce chaleur de Colin pour s'installer sur l'épaule de son frère. La voix ténue de la jeune fille complète parfaitement le duo visible. Sa voix se noie dans la voix de Servane, ce qui fait que personne ne s'en rend compte. Certains se demandent comment elle peut chanter en émettant aussi des harmoniques. Tout est mélodieux. Tout est harmonieux et la soirée

se déroule agréablement. Chanson après chanson, *gwerz* après *gwerz*, la veillée s'étire et doucement se termine. Le Roi est resté un long moment puis s'est retiré discrètement. Certains chevaliers se sont également éclipsés. Il reste, comme toujours, un noyau d'indéfectibles. Le dernier chant s'est éteint et l'un des chevaliers dit à Gaétan qu'il a une voix étonnante. Par moments on entend les harmoniques de sa voix, dit-il. Gaétan ne le détrompe pas et rit intérieurement.

Tout le monde se lève enfin et se retire. Gwenterc'henn a quitté la tente quelques instants auparavant. Gaétan et Colin quittent Servane et Émeline en remerciant Servane de l'avoir soutenu de sa voix et ils prennent le chemin de leurs lits respectifs. Quel n'est pas leur étonnement lorsque, arrivant à leurs chambres, ils aperçoivent une lueur scintillant sous la tente. Deux chandelles brûlent, une pour chacun et, dans la pièce commune un lit improvisé, beaucoup plus petit, est placé dans un coin. Un lit fait d'une panier d'osier garnie d'une paille de fougères et d'une petite couverture bariolée. Cette panier a cinq pieds de long sur un peu plus de deux pieds de large et tous comprennent que Gwenterc'henn en s'éclipsant pour aller se coucher a eu cette délicate attention pour Gally qui en est tout émue. Colin empoigne ce Moïse improvisé et le place dans sa chambre sachant très bien que Gally ne l'utilisera pas. Après un bref et chaleureux bonsoir chacun se replie dans sa chambre et Colin se déshabille et tendrement déshabille Gally qui se laisse faire docilement et qui se blottit dans la chaleur du corps de Colin qui l'accueille de tout son amour. Ils se caressent fougueusement et s'endor-

ment bientôt dans les bras l'un de l'autre, épuisés par cette journée si riche en événements multiples.

— Réveillez-vous, les tourtereaux. Il est temps de vous lever.

— Laisse-nous tranquilles, Gaétan.

— Ce n'est pas Gaétan, c'est Crécelle.

— Crécelle ? Tu es déjà là !

— Déjà ! Vous voulez rire. Le soleil est déjà très haut.

— Oh ! Aotrou, nous avons tant dormi que ça ?

— Eh ! Oui. Gaétan est déjà debout depuis un long moment et a eu le temps de tout nous raconter. Aussi bien la journée d'hier, le tournoi, l'adoubement, celui de Gally, la soirée, les versets... enfin, tout, et en détail.

— Comment êtes-vous venus ?

— Ça aussi nous avons eu le temps de le dire à Gaétan et il a bien ri. Tout d'abord, nous avons pris d'assaut la charrette d'un maraîcher qui allait à Loudéac vendre le produit de sa pêche et les produits de son jardin. J'avoue que nous lui avons mangé quelques racines et une anguille fumée sans qu'il ne s'en aperçoive. Arrivés à Loudéac nous avons cherché un autre véhicule et nous avons trouvé un char à bancs qui emmenait deux jeunes filles à Huel Koat, à un mariage apparemment. Nous nous sommes assis en face d'elles. Elles étaient très jolies dans leurs atours de fête et sous leurs coiffes empesées. Elles étaient surtout très bavardes et n'ont pas arrêté de dire du mal de tous les gens qu'elles allaient retrouver à la

noce. C'était un régal. Leurs provisions étaient aussi délicieuses et il y avait une petite tarte aux myrtilles que nous nous sommes partagée et dont nous nous sommes régalés. Elle était exquise. Et, lorsqu'elles ont voulu se restaurer, car la route était longue, elles ont cherché la tarte partout, ont mis leur panier sens dessus dessous et ont commencé même à se disputer. Il y a même eu quelques coups de parapluie et il a fallu que le cocher les sépare. Ce devait être le père de l'une d'elles, je crois. Comme tu vois, ce fut une très bonne route.

— Effectivement, vous vous êtes bien amusés. Peux-tu aller chercher Gaétan pour que nous établissions un plan ?

— J'y vais.

— Pendant que nous sommes seuls, Gally, profite-en pour t'habiller.

— Oh ! Ils connaissent mon anatomie, tu sais.

— Oui, c'est vrai, mais quand même.

— Si tu le veux.

— Je préfère. Je m'habille également.

— Les voici de retour. Tous les quatre.

— Nous voici.

— Et Gaétan ?

— Il arrive.

— Salut, bien dormi ? Il y a belle lurette que je suis debout. J'ai pu saluer leur arrivée.

— Tu aurais dû nous réveiller.

— Certainement pas, vous étiez si mignons l'un contre l'autre enlacés. Je n'ai pas voulu casser ça.

— C'est gentil, mais malgré tout tu aurais dû.

— Mais non. Il n'y avait rien à faire, autant vous laisser à vos rêves.

— Bon, mais maintenant, il nous faut élaborer un plan.

Camlann

Déjà deux jours de marche. Les quatre korrigans voyagent sur l'un des chevaux de charge. Gally voyage bien sûr avec Colin. Gaétan voyage seul. Ça le change. Il est tout chose de ne pas sentir Gally contre lui, mais il sait que ça lui laissera les coudées franches en cas d'attaque. Il se méfie de Mordred et se demande comment celui-ci va arriver à ses fins. Guenièvre est revenue lundi soir, comme s'y attendait Arthur. Il a fait celui qui ne savait rien et a considéré qu'elle était prisonnière contre son gré contrairement à ce que lui serine son cousin Gauvain. Elle doit rejoindre le Roi dans trois jours, accompagnée de sa suite, dont Servane et Émeline. Gaétan a laissé un des chevaux à leur disposition afin qu'elles ne soient pas obligées de voyager en tandem. Il offrira ce cheval à Émeline, s'il lui plaît, car il sait qu'il en gagnera facilement d'autres. Il y a tant de tournois dans le royaume. Pour le moment, ils avancent relativement lentement eu égard au gros de la troupe qui est formé de piétons assez peu aguerris, hélas. À chaque halte, ils reçoivent un enseignement pratique des armes.

Demain, ils seront en vue de la plaine de Caen, et c'est là que Gaétan craint le pire. Le Roi marche en tête de l'armée et semble confiant. Mordred vient au-devant d'Arthur et fait la jonction mettant son armée sous le commandement du Roi. Il ne reste plus que

quelques lieues avant que toute cette armée affronte celle de celui qui était son ami depuis si longtemps. Quel gâchis ! Gauvain et Mordred le persuadent que c'est la seule solution et de loin la meilleure des issues possibles. Il n'en est pas persuadé du tout. La meilleure solution possible est la paix. De cela, il est certain. D'ailleurs Lancelot, son frère d'armes lui a rendu Guenièvre. Il est certain que Guenièvre n'était pas sa prisonnière, mais que Lancelot l'a délivrée d'une prison autre que la sienne. Pourquoi devrait-il être ingrat par ignorance des faits véritables ? Il est devant un véritable dilemme. Il sent qu'il va y avoir un drame avant la fin de cette marche. Il n'en a pas la clé. Il avance vers son destin. Les compagnons de Brécilien le suivent et veillent.

— Nous approchons de Camlann. Reposons-nous quelques instants.

— Peut-être as-tu raison Gauvain.

— Bien sûr que j'ai raison. Nous sommes fatigués et nos hommes également.

— Bien, donne aux piétons l'ordre de réaliser des bivouacs et de monter les tentes de campagne. Nous passerons la nuit ici, sur cette plaine. Demande aux chevaliers d'installer des protections autour du camp.

— Parfait mon cousin.

— Fais ce que dois et rejoins-moi. Avec Mordred, nous devons préparer un plan.

— D'accord.

— Je vous attends.

Les nuages sont bas, ce qui ne laisse rien présager

de bon. Lorsque les nuages sont bas au-dessus de la plaine, c'est qu'il va pleuvoir des trombes d'eau et les soldats vont perdre courage. On ne voit pas le haut des collines tant elles sont noyées dans l'épais brouillard de ces nuages. Gaétan et ses amis sont inquiets. Aucun oiseau ne chante, ce qui n'est pas normal ; cela montre qu'ils sont inquiets. L'absence de bruit contribue à l'inquiétude des trois chevaliers. D'où surgira le danger ? Mordred chevauche calmement aux côtés d'Arthur, à sa droite, tandis que Gauvain est à sa gauche. Ils parcourent le camp de long en large, veillant à ce que tout soit en ordre. Ils ont placé des sentinelles tout autour du camp, principalement aux endroits qui paraissent stratégiques. Ils semblent bien s'entendre, et tout donne l'apparence d'un trio de bon aloi. Gaétan baisse un peu sa garde. Gratte-Cul reste invisible et n'a aucune confiance dans leur attitude. Il reste méfiant. Gally également. Colin aussi reste très vigilant. Sur eux sept, que six soient sur leurs gardes est déjà bien si ce n'est pas suffisant. Il vaudrait mieux que Gaétan le soit.

Soudain les nuages se déchirent et un faible soleil agonisant semble poindre, tandis qu'un hurlement terrible retentit et descend du sommet des collines. Une horde sauvage, bariolée de bleu intense, torse nu, renverse les tentes et les feux déjà allumés incendiant tout sur son passage et les assaillants se mêlent aux troupes du Roi Arthur et de Mordred, massacrant tout ce qu'elle rencontre.

Les soldats d'Arthur se défendent vaillamment tandis que leur roi combat l'ennemi de taille et d'estoc. Mordred reste derrière lui semblant prendre part au

combat. Soudain il transperce son père d'un coup de glaive et s'enfuit à toute vitesse. Mais il n'a pas remarqué que Gally et Crécelle se sont posés sur son cheval. Crécelle tente de passer par-devant, mais fait un faux mouvement et tombe sous les pas du cheval de Mordred et il est tué immédiatement. Gally, voyant cela pousse un hurlement et plonge son épée dans le cou de Mordred, le tuant sur-le-champ. Elle continue à hurler et Gaétan et Colin viennent à sa hauteur ils n'ont pas encore remarqué que leur Roi était blessé, mais Gally, en larmes le leur signale. C'est à ce moment qu'ils aperçoivent le corps de Crécelle.

Colin ramasse le petit corps et le confie à Gaétan immédiatement tandis qu'il se précipite vers Arthur. Il met pied à terre et soulève le buste du roi qui lui dit qu'il ne sait pas qui lui a porté un coup qu'il sent être fatal.

— Sire, ne parlez point, gardez vos forces. Je reste près de vous.

— Dites bien à Mordred qu'il protège le royaume jusqu'à ce que je sois guéri.

— Sire, me reconnaissez-vous ?

— Oui, Merlin, tu n'es pas blessé au moins.

— Non, sire, je viens d'arriver, comme je vous l'avais promis. Il faut que vous sachiez que votre fils Mordred n'est plus. Il a été occis selon son mérite par Gally. Il est mort non seulement en parricide, mais en régicide.

— Mon Dieu, mon fils ! Est-ce lui qui m'aurait occis ?

— Eh oui, Arthur ! Ton fils a accompli son destin. Il est terrible, ce destin ! Trop lourd pour lui ! Pardonne-lui. Sois un père avant de rendre l'âme. Que ton âme repose en paix. Gaétan, annonce à tous que le roi est mort, et que le combat n'a plus lieu d'être.

— Bien Merlin, je l'annonce.

Gally est en larmes et se tient, comme ses petits amis, auprès du Roi étendu sous l'un des arbres du camp. Elle cherche Colin des yeux et ne le voyant pas, demande à Gaétan qui est déjà de retour, d'aller le quérir. Gaétan erre longuement à travers le camp, s'enquérant du chevalier Colin auprès des hommes d'armes qu'il rencontre. Plusieurs sont en train de remonter les tentes dans la demi-obscurité du soir tombant. Personne ne peut le renseigner lorsqu'il butte sur le corps de son ami. Colin a été occis d'un coup d'épée sur le visage. Il est toutefois parfaitement reconnaissable et Gaétan le prend dans ses bras pour le rapporter auprès du roi. Il pleure à chaudes larmes et le dépose à terre aux pieds de Gally qui, en le voyant, sanglote bruyamment son amour perdu. Gratte-Cul et Claquette l'étreignent et la soutiennent de toute leur amitié profonde. Elle ne comprend plus rien à la vie et est vraiment au désespoir, inconsolable. Elle pleure sur les débris d'un amour à peine naissant qu'elle espérait beau comme un soleil à l'aube. Las, elle a perdu en quelques minutes son Roi, un ami fidèle et un amour immense. Merlin avait prédit tout cela de façon juste. Il savait tout et n'avait pas menti. Le Tarot non plus. Elle revoit très exactement le schéma de sa maman qui elle, avait pu se pro-

longer dans la naissance de sa fille. Mais elle, Gally, que deviendrait-elle ?

— Mes enfants, il n'y a plus aucune raison de se battre. Seule la Reine Guenièvre est apte à prendre en mains la gouvernance du royaume. Je vais demander à Lancelot du Lac de réunir ses troupes pour leur annoncer la fin des combats et au sire Gauvain de rassembler les troupes pour les mener à Huel Koat. Je sais bien qu'il voue une féroce haine envers Lancelot, mais Gauvain est très malade et rentrera au camp pour y mourir, durant ce retour il est encore le chef des armées, ne lui ôtons pas ce titre, il sera bien temps plus tard. Allons nous coucher, non sans protéger nos morts proches des animaux sauvages prédateurs. Recevons-les dans une tente funéraire et demain matin nous les ramènerons à Huel Koat en un convoi digne d'eux. Prenez soin de cacher Crécelle aux yeux de tous. Personne ne doit savoir que le Petit Peuple existe réellement. Faites ramasser tous les morts et disposez-les dans une autre tente.

— Oui, Merlin, nous allons nous en occuper immédiatement après avoir abrité le Roi et Crécelle, ainsi que Colin. Je vais m'occuper personnellement d'eux trois, et charger trois ou quatre piétons de s'occuper les autres corps.

— C'est bien ainsi.

Gally pleure toutes les larmes de son corps, elle n'en peut plus. Plus rien n'a de sens pour elle. Gaétan l'a prise dans ses bras, et la berce tendrement comme on le ferait d'un petit enfant. Lui non plus ne comprend pas très bien. Pourquoi tout ce massacre ?

Pourquoi toutes ces vies perdues ? Est-ce cela la chevalerie ? C'est difficile à admettre. Passe encore en combat singulier, comme celui de son père contre le Chevalier Noir. Mais les trahisons ? Chez des hommes qui ont prêté serment, qui ont juré fidélité et loyauté ? Des chevaliers qui s'affirment chrétiens ! Il ne sait pas plus que Gally où il en est. Il pleure en même temps que Gally, certes plus doucement, mais leurs larmes forment un fleuve de douleur intarissable. Il a posé sa sœur sur un lit de camp sous la tente qui lui a été préparée. Les korrigans la veilleront en attendant qu'il ait fait son devoir dicté par Merlin. Il va chercher quatre soldats pour ramasser tous les morts et les mettre correctement sous une tente. Finalement, ils ne sont pas quatre, mais cinq camarades ; le travail n'en sera que plus rapidement exécuté ainsi. Gaétan rejoint sa sœur qui a enfin séché ses larmes, mais qui laisse malgré tout transpirer une grande détresse. Il prend la paillasse du châlit et la pose à même le sol.

— Voilà mes amis, je pense que ce sera plus confortable que le sol, même si c'est de la mousse qui pousse dessus. Nous dormirons, Gally et moi, à même la toile du châlit.

— Merci, mais c'est nous qui serons les mieux couchés.

— Ne vous inquiétez pas pour cela. L'essentiel c'est que nous soyons tous isolés de l'humidité. Souvenez-vous de la pluie de ce matin.

— Oui, c'est vrai. Merci.

— Couchons-nous. C'est ce que nous avons de mieux à faire.

— Bonne nuit

— Viens, Gally, couche-toi auprès de moi, et dors, tu as eu trop de coups durs aujourd'hui.

— Je préférerais dormir sur la pailleasse auprès de mes amis.

— Comme tu veux, ma chérie. L'important est que tu sois là où tu te sentiras le mieux.

— Ce soir, j'ai besoin de me retrouver dans mon monde.

— Bien sûr, c'est plus que normal.

— Bonne nuit à toi, Gaétan.

— Bonne nuit à vous tous.

La chandelle qui éclairait la tente est presque totalement consumée lorsque Gaétan la mouche. Une fois dans le noir, il garde les yeux ouverts repensant à cette succession d'événements dramatiques vécus en cette fin de journée. Il se pose beaucoup de questions sur son avenir et celui de sa petite sœur. Cogitant dans le noir total il s'endort lentement, profondément.

Le réveil du matin est très réglementaire. Trois longs coups de corne retentissent, tellement bruyants que nul homme ne peut rester endormi. Une heure a été nécessaire pour plier bagage et la troupe s'est ébranlée à la suite de Gauvain, de Merlin, et des chevaliers survivants, c'est-à-dire, il faut l'admettre, la plupart d'entre eux. Suivent deux chariots dûment fermés, contenant le Roi Arthur, Colin et Crécelle, sur l'ordre de Merlin, pour le premier et les corps des soldats morts pour le second. La troupe de piétons ferme la marche. Tous sont silencieux, abattus, moroses.

Soudain monte un chant, une *gwerz* d'une tristesse à fendre l'âme et d'une beauté à couper le souffle. C'est Gaétan qui chante de sa voix puissante un chant à la gloire d'Arthur et aux soldats morts dans ce massacre. Il chante également la mort lamentable de Mordred et la vaillance de celle qui l'a exécuté. Mais il déguise son nom et personne ne peut savoir que sous ce nom se cache une fille. Pas un murmure ne fuse et la voix de Gaétan s'effiloche, comme un brouillard engluant tout chose, jusqu'à l'extrémité de la troupe.

À la fin de ce chant mortuaire, il entonne un chant de marche très scandé, repris aussitôt par des centaines de voix mâles et profondes qui résonnent contre les maisons disséminées sur le parcours. Ce chant est un chant guerrier traditionnel : *An Alarc'h* :

*Eunn alarc'h tre mor
War bein tour moal kastel arvor !*

dont les paroles ne sont pas comprises de tous, mais qui entraînent la troupe revigorée et certains des soldats, ceux venant des régions bretonnantes ont repris le refrain, bientôt suivis par ceux qui sont assez fins d'oreille pour saisir phonétiquement les mots du refrain. Au bout du compte, tous entonnent ce chant de guerre entraînant :

Dinn, dinn, daon ! D'ann emgann ! D'ann emgann !

Merlin ralentit le pas de son cheval pour venir à hauteur de celui de Gaétan et le remercie de cette initiative.

— Oh, ce n'est pas moi qu'il faut remercier Mer-

lin, puisque nous sommes à l'écart de tous, je peux le dire, c'est Gally qui me l'a demandé et qui l'a chanté avec moi, ce qui donnait à ma voix une ampleur inhabituelle.

— Merci, Gally, merci pour nos hommes et merci pour toi-même, car c'est le mieux que tu aies pu faire pour chasser cette immense tristesse qui te pesait par trop. J'ai bien compris combien tu aimais le beau Colin. Mais tu le sais aussi, c'était un immense amour voué à l'échec. Je pense que tu aurais été malheureuse comme ta maman l'aurait été également. La mort d'Enguerrand lui a permis de la sublimer, comme la mort de Colin le rendra immortel dans ton âme. Tu te dois à ton peuple dont un jour tu seras le chef et tu le conduiras à la gloire. Crois-moi, Gally, ta vie sera grandiose. On parlera de ton peuple longtemps et de sa reine Gally. Ton tarot te servira à prendre les décisions importantes qui se présenteront à toi, et à communiquer aussi avec nous. Et, chaque fois que tu seras empreinte de tristesse, tu repenseras à ton immense amour pour Colin et il viendra te voir dans tes rêves. Il t'aidera, sois-en sûre. Il suffira que tu l'appelles. Merci encore pour ce chant Gally. Tu sais, les morts ne sont pas morts, ils vivent tout simplement une autre vie et certains d'entre eux continuent à vivre au milieu de nous.

— Merlin, merci de m'avoir parlé ainsi, c'est d'un grand réconfort et je suis certaine que cela m'aidera à vivre.

— Je peux te dire qu'un jour, encore lointain, tu épouseras un elfe que tu aimeras durant de longues,

très longues années et vous vous marierez si tant est que le mariage ait une signification pour vous les Elfes. Je serai à la fête de votre union et je serai présent lors de toutes vos joies. Surtout, ne t'inquiète point, tu n'es pas seule Gally. Et puis, tu as ton frère Gaétan, qui sera toujours à tes côtés.

— Mais, ça n'est pas possible, sa mission sera différente chaque jour et il sera envoyé dans différentes contrées.

— Non, sa mission sera de toujours veiller sur toi et sur le Petit Peuple. C'était le désir du Roi Arthur, c'est donc sa volonté suprême. Aie confiance. Et je veillerai à ce que ce souhait soit accompli.

— Tu as entendu Gaétan ce qu'a dit Merlin ?

— Oui, j'ai entendu et je crois que ça répond à la plupart de mes questions.

— Quelles questions te posais-tu ?

— J'étais angoissé par mon avenir de chevalier. Allais-je être en guerre perpétuellement et devrais-je aller de massacre en massacre ? Je ne suis pas devenu chevalier pour cela et je suis sûr que ma Chevalaine de petite sœur non plus.

— Certes non.

— Maintenant j'ai la réponse. Alors, chantons.

Et Gaétan entonne *an erminik* :

Ann deliou digor enn dero kent evid di geri

Les soldats reprennent en chœur et Gaétan peut continuer sa conversation avec Gally.

— Ma vie est auprès de toi. Et ma vie est dans la Forêt de Brécilien, auprès du Petit Peuple, mes amis.

— Eh oui, je le crois à présent et je suis certaine que tous seront heureux de cette solution.

— Merlin a dit que c'était le désir de notre Roi. C'est merveilleux. Nous essaierons de perpétuer sa pensée et faire en sorte qu'il reste vivant dans le royaume de Bretagne. Tiens, écoute, les chants se sont tus. Il doit y avoir eu un ordre d'arrêt. Nous n'avons rien entendu parce que nous parlions. C'est curieux. Ah, voilà un signe de Gauvain, nous repartons. Il avait dû faire plus tôt un signe que nous n'avons pas vu.

— C'est probable.

— Les chants reprennent spontanément, c'est bon signe. Il ne fait pas trop chaud, c'est bon.

— Gaétan, je te demande de ne pas commenter tout. Je préfère que nous parlions tous les deux.

— Tu as raison, c'est beaucoup mieux. Dis-moi, Gally, quels sont tes projets pour l'avenir.

— Si je te disais que je n'en ai plus

— Ah ! Tu sais ? Moi non plus !

Brasiers

La route du retour est plus facile parce qu'il y a moins de pluie malgré un plafond bas et plus frais que la normale pour cette saison d'été commençant, heureusement, eut égard aux morts placés dans les chariots. Ils ont marché pendant trois jours pleins pour arriver enfin à Huel Koat où ils ont immédiatement brûlé les corps dans trois immenses brasiers qui se sont consumés durant deux jours. Le corps du roi a été brûlé sur un bûcher à part, fait de chêne, de hêtre, d'acacia, de houx et d'if, arbres auxquels ont été ajoutées des branches de bouleau, et enfin, plusieurs branches de pommier afin que soient réunies les sept essences sacrées. Arthur n'a pas été brûlé avec Escalibor, son épée sacrée qu'il a demandé que l'on jette dans l'étang de Comper afin qu'il puisse la reprendre lorsqu'il reviendra libérer le pays de Bretagne. Son corps se devait d'être brûlé suivant le rite druidique puisqu'il n'en aurait plus besoin, vu qu'il en aurait un autre, tout nouveau. Merlin a donné l'ordre discret de placer Colin à côté du Roi Arthur sur le bûcher. Insigne honneur d'exception que Gaétan et Gally ont ressenti ainsi.

Les chants sacrés ont accompagné cette crémation, profonds, non pas tristes, mais sérieux. Merlin les conduit comme il conduit tout le rituel funéraire. Guenièvre pleure doucement et, peut-être officielle-

ment. Gauvain lui a déjà proposé de se remarier avec lui, mais elle a refusé catégoriquement. Il en est très dépité et, s'est placé très loin des bûchers et de leurs servants. Elle, est absente : elle ne pense qu'à son Lancelot du Lac et espère qu'il va revenir au camp en Huel Koat.

Un tout petit bûcher brûle plus loin, il forme avec les deux autres un triangle parfait et les assistants placés en un immense cercle tout autour se demandent le pourquoi de ce troisième feu qui a été dressé. Certains sont persuadés que c'est parce qu'il est nécessaire d'allumer un troisième bûcher rituellement. Personne ne se doute que c'est le corps de Crécelle qui y est placé. Personne sauf ses amis, Gally bien sûr, Gaétan, Merlin et Guenièvre laquelle, à la nouvelle de la mort de Crécelle, a sangloté beaucoup plus fort. Qu'un korrigan ait participé à la vengeance d'Enguerrand et à la mort d'Arthur l'a émue profondément.

Lorsque les prêtres, venus pour enterrer les morts selon les rites chrétiens, ont vu s'allumer les bûchers, ils ont déserté le camp, scandalisés, en criant à l'hérésie et ont maudit Merlin qui s'est contenté de sourire. Cette malédiction, peu lui en chaut, il sait la détourner. Il prend la parole.

— Arthur, tu es toujours notre Roi et tu le seras éternellement. Nous t'attendrons, dussions-nous t'attendre jusqu'à la fin des temps. Nous maintiendrons ton souvenir dans le cœur de tous les Bretons et c'est notre Reine Guenièvre qui présidera à la destinée de la Bretagne. En attendant ton retour, il n'y aura plus

que des femmes pour gouverner le royaume de Bretagne. J'y veillerai personnellement.

— Crécelle, pardonne-moi de parler bas, mais je crois que tu en comprends la nécessité. Je veux te remercier de ton dévouement et de ta participation au combat que tous ont mené. Tu n'y étais pas obligé et ton courage a été immense. Nous ne pourrons jamais oublier ton geste

— Colin, merci, tu as fait ton devoir, tu as payé de ta vie, nous quittant pour un champ de gloire, et laissant ici bas ton immense amour. Sache que jamais nous ne t'oublierons non plus et que ton nom sera toujours honoré.

— Merci, Merlin, merci d'avoir prononcé ces mots pour notre petit ami et pour Colin. Je ne l'oublierai jamais.

— Gally, tu n'as pas à me remercier, j'ai dit ces mots parce que je les pensais.

— Merci quand même.

— Quant à vous, Dame Guenièvre, vous vous devez au royaume de Bretagne, mais il me semble qu'il est certainement de votre devoir, probablement bien agréable pour vous, de demander à Lancelot de venir à vos côtés pour vous aider dans cette tâche. Envoyez-lui un messager pour lui demander son retour le plus rapidement possible. Pour ma part, je serai toujours à côté de vous lorsque vous en manifesterez le besoin. Soyez-en assurée.

— Merci, Merlin, mille fois merci, j'en aurai souvent besoin.

— Gally, dès demain tu dois repartir au pays de Brécilien. Gaétan t'accompagnera et vivra dans la Forêt. La maison qu'il va habiter sera un havre de paix pour vous tous. Vous y viendrez chaque fois que vous serez en danger. Et, hélas, vous serez parfois en danger, car les humains ne respectent pas grand-chose et surtout pas le sacré, car le sacré leur fait peur.

— Merlin, je ne peux pas partir, car le Roi Arthur, en m'adoubant m'a chargée d'une mission que je tiens à assumer : je dois protéger la Reine. J'ai prêté serment.

— Je te remets de ce serment, Chevalaine Gally. Tu as été adoubée, tu es la première du Petit Peuple à l'être. Tu te dois d'adouber plus tard d'autres chevaliers, korrigans, kobolds ou elfes. C'est le rôle que tu auras tout d'abord à tenir. Il est primordial. Personne ne pourra le faire à ta place.

— Oui, Gally, Merlin à raison, Lancelot du Lac sera suffisant pour me protéger. C'est, et ce sera, son rôle. Va en paix et le cœur léger, je te rends ta totale liberté. Je sais que tu es appelée à une lourde tâche que tu assumeras parfaitement et même mieux, car tu en es capable. Nous serons deux reines à régner sur la Bretagne. C'est bien ainsi. Gaétan, à partir de maintenant je te fais Duc des Basses et de Hautes Terres. Tu devras commander les armées de Bretagne lorsque je ferai appel à toi.

— Dame Guenièvre, je vous offre mon corps et mon âme.

— Allez à présent, reposez-vous pour vous préparer à votre route demain. Elle sera longue. Allez.

— Merci, Merlin de ce rituel qui m'a réchauffé le cœur.

— Bonne nuit, gente Dame Gally. Bonne nuit, noble Dame Guenièvre.

Gaétan a regagné sa tente, accompagné de Gally et des korrigans, tandis que Guenièvre est rentrée sous la tente royale qui est sienne à présent. Elle s'assied sur le trône de campagne et reste ainsi un très long moment de réflexion intense puis appelle son ami Agravain, le frère de Gauvain et le prie de partir sur le champ et d'aller quérir sur l'heure Lancelot en son château. Agravain s'incline devant cet ordre et part aussitôt sans même prévenir Gauvain (surtout pas !) car il sait que son frère n'est pas tout à fait en odeur de sainteté. Il s'en ira au galop, avançant sans faiblir sur cette route de Normandie.

La pluie tombe à nouveau, fouettant son visage de longues rafales glaciales et salées venant de la mer. Il repasse sur le chemin parcouru une première fois par toute l'armée du Roi. Il passe Rouault, puis Pontorson et remontera bientôt vers Avranches avant de redescendre vers Caen. Il n'était pas du tout d'accord avec son frère sur la nécessité d'un combat mené par son roi contre Lancelot son ami de toujours. Il n'a pas compris ce geste alors que Guenièvre lui avait été rendue. Et maintenant Guenièvre est seule, et lui caracole sous la pluie pour aller chercher son ami, son amour, afin qu'il l'aide à gouverner le royaume

qui, quelques jours avant, lui faisait la guerre. Mon Dieu, quelle dérision apparente !

Les lieues se déroulent sous les pas de son cheval et il arrive enfin, épuisé, devant les portes du château abritant Lancelot. Il arrive aux alentours de midi. Lancelot, fort courtois, l'invite à sa table afin qu'il se reconforte tant soit peu. Il lui a prêté des vêtements personnels afin qu'il se change pour des habits plus secs. Ils sont, côte à côte, discutant du retour de Lancelot que désire ardemment Guenièvre. Il y a, malgré tout, quelques obstacles. Gauvain est le principal de ces obstacles, mais Gauvain est très affaibli, il est très malade. Oui c'est vrai qu'il est amoureux de Guenièvre, mais il a été éconduit, Guenièvre n'est et ne sera que la femme d'un seul amour. Il faut que Lancelot revienne, sa place est évidemment en Bretagne, lui qui y est né et qui a été élevé au cœur même de la Bretagne. Lui qui a été élevé au fond d'un lac par la fée Viviane.

— Soit ! Je retournerai à Huel Koat. Pour Guenièvre. Pas pour la Bretagne qui m'a fait la guerre.

— Il faut savoir oublier, Lancelot.

— Merlin ! Tu étais là ?

— Eh oui, je suis là, je viens d'arriver. Je ne me suis manifesté que lorsque j'ai su que tu acceptais. Je ne l'aurais pas fait autrement. Je n'avais pas à te convaincre, ton ami Agravain l'a fait peut-être même mieux que moi, c'est l'essentiel.

— Merci, Merlin, je reprendrai la route en compagnie de Lancelot dès demain matin.

— Si tu peux me donner un cheval docile, nous ferons cette route à trois. Si tu le désires bien entendu.

— C'est évident. À présent, allons dormir. Nous en avons tous trois besoin.

— Effectivement, je tombe de sommeil.

— Allons-y.

La nuit a été calme et reposante pour tous et le matin les a trouvés frais, dispos et prêts au retour. Lancelot a fait ses bagages et les a chargés sur un cheval solide. Il a prêté une belle jument blanche très docile à Merlin. Il a ensuite donné ses ordres pour que son armée reprenne la route de Bretagne dans les jours prochains après avoir laissé le château tel qu'ils l'ont trouvé lorsqu'ils sont arrivés, c'est-à-dire entièrement nu, à part la salle de garde où resteront huit soldats jusqu'à la relève par les hommes de Normandie, ce qui ne saurait prendre beaucoup de temps. La section normande, car nombre de soldats avaient été prêtés pour grossir la troupe de Lancelot, devra rejoindre leur maître normand, Rollon l'Homme du Nord, le Norvégien, celui qui a prêté le château à Lancelot qui le remerciera ultérieurement.

— Sais-tu, Lancelot, que ton ami, et néanmoins adversaire d'un moment, est mort ?

— Mais, j'avais pourtant demandé à mes hommes de l'épargner coûte que coûte.

— Oh ! Rassure-toi, ce ne sont pas les tiens qui l'ont occis, ils ont parfaitement suivi tes instructions, mais son propre fils, et il l'a fait par derrière qui plus est.

— Mordred ! Son fils ? Parricide !

— Et régicide de surcroît.

— C'est atterrant.

— Ça l'est, et c'est affligeant. Il a été puni en étant occis quelques instants plus tard par la Chevalaine.

— Une femme ? Je ne savais pas qu'il existait des femmes en chevalerie.

— Pas des femmes. Une seule femme. Et unique, c'est certain. C'est la fille d'Enguerrand.

— La fille d'Enguerrand ? J'ignorais qu'il avait une fille.

— Et un fils. Qui est chevalier depuis peu. Comme sa sœur !

— C'est extraordinaire. Et Colinot ?

— Colinot est devenu Colin. Il est mort en voulant défendre Arthur.

— Dieux, quel gâchis !

— C'était écrit.

— Tu le crois, Merlin ?

— Oh oui, hélas. C'est le destin, implacable. Les dieux jouent une terrible partie d'échecs. Tu n'as pas le droit de te lamenter. Ce n'est pas de mise. Tu as, à présent, Guenièvre entièrement pour toi. Il n'y a plus un seul obstacle au fait que tu rentres dans ton pays. Et tu dois être tout pour Guenièvre.

— Arthur était mon ami, je ne pourrai l'oublier.

— C'est tout à ton honneur, mais maintenant ta mission est d'être auprès de Guenièvre. C'est tout.

— Et c'est beaucoup. Je la seconderai. Je l'aiderai à régner.

— C'est bien.

La route devient courte lorsque l'on discute avec Merlin. Ils n'ont pas vu le temps passer et sont en vue de Huel Koat où Guenièvre les attend sous la tente royale. Ses deux suivantes s'éclipsent alors que Lancelot pénètre sous celle-ci, se mettant à genoux pour honorer sa Dame de toujours.

Le retour

Gally, en armure, est juchée sur l'épaule de Gaétan, également paré de son armure. Ils vont à pas de cheval vers La Vigne où ils vont récupérer Saez pour gagner ensuite le Pays de Brécilien. Mais auparavant ils s'arrêteront quelques jours chez Maria. D'une part pour se reposer, ils en ont besoin après les événements de ces derniers jours. D'autre part pour faire également le point sur ceux-là, en en parlant avec Maria qui aura une vision moins partisane qu'eux-mêmes. Et pour faire aussi une séparation entre deux vies totalement différentes : celle de Huel Koat, et celle en Brécilien.

Maria est dans son atelier déjà en travaux d'agrandissement et ces aménagements seront bientôt terminés. Elle est en train d'expliquer ce qu'elle attend des ouvriers maçons.

— Maman, nous voici.

— Mes enfants ! Vous me paraissez bien harassés.

— Nous le sommes. Tu as entièrement raison. Ça se voit tant que ça ?

— Oui, mes enfants, vous avez un visage écrasé de fatigue et d'inquiétude. Entrez dans la maison, vous me raconterez tout cela plus tranquillement. Je vous laisse, Messieurs.

— Bien, Madame.

— Alors, que vous est-il arrivé ?

— Le Roi est mort. Mort et brûlé sur un bûcher rituel.

— Oh, c'est terrible.

— Mort par trahison de Mordred qui l'a poignardé dans le dos.

— Le fourbe !

— Colin est mort, mort et brûlé sur le bûcher royal sur ordre de Merlin et je crois, de Guenièvre.

— Quel drame, mon Dieu, et quel honneur.

— Crécelle est mort, et nous l'avons brûlé sur un bûcher spécifique et rituellement.

— Oh ! Comme ses amis doivent être tristes.

— Mordred est mort, mort en traître régicide et parricide. Il a été occis par Gally. Sa toute petite épée a été très efficace.

— Merci Gally, je sais que Gaétan t'accompagnait dans ce geste. Enguerrand est enfin vengé. Arthur aussi et Crécelle également.

— Oui, c'était important. Il fallait qu'elle le fasse. Elle a été d'un très grand courage et aussi d'un immense sang-froid.

— Je n'en doute pas.

— Et nous, à présent, nous nous posons des questions fondamentales. Merlin nous a déjà donné quelques réponses, sans le savoir (ou en le sachant, je ne saurais dire) mais malgré tout, nous sommes perplexes.

— De quoi s'agit-il ?

— Nous nous demandons, car nous sommes tous

les deux chevaliers adoubés par le Roi, si nous voulons toujours être chevaliers.

— Bravo mes enfants. Chevaliers...

— Oui, maman, chevaliers, nous avons passé les épreuves et nous avons été reçus et acceptés. Mais si, être chevaliers, c'est être au combat, être en guerre perpétuellement et participer à de tels massacres, c'est une perspective inacceptable.

— Je vous comprends.

— Nous, nous ne comprenons plus rien.

— Oui, vous êtes devant un dilemme.

— La guerre n'est pas notre projet. Nous voulons aider les plus faibles.

— C'est évident. Il est vrai que Merlin l'a compris et qu'il nous ouvre une autre porte que la guerre. Il a dit que Gally devait rentrer dans son pays, parmi les siens, dans le Petit Peuple dont elle serait un jour la reine. Et elle adouberait d'autres chevaliers, kobolds, korrigans ou elfes.

— Je pense que cette proposition lui plaît, non ?

— Oui, absolument.

— Et toi, Gaétan, que t'a-t-il proposé ?

— D'être le protecteur du Petit Peuple. D'aller m'installer au Pays de Brécilien et d'y vivre totalement.

— Et ça te plaît ?

— Oui, ça me plaît, car je serai près de Gally, mais cela m'oblige à te quitter.

— Et c'est loin d'être nul ! C'est ton rôle que de quitter ta maman et de vivre ta vie.

— Tu en es sûre ?

— Bien évidemment. Et tu sais bien que vous viendrez très souvent me rendre visite. Je me trompe ?

— Je ne crois pas.

— Et j'irai vous voir également.

— Je l'espère.

— Moi aussi.

— Je pense qu'il est important que Gally retourne vivre au milieu des siens et toi, que tu trouves une jolie maison que tu aménageras comme tu l'entends.

— Je sais déjà où elle sera.

— Alors, tu vois, tout est bien. Et où cela ?

— Au Gué de Salomon. C'est là qu'il y a la forge où ont été forgées *Escalibor*, *Joyeuse*, *Durandal*, l'épée de Gally et d'autres lames célèbres.

— Ça me paraît très judicieux.

— Et c'est très central. Je ne serai pas trop loin du village lacustre de Beauty et de Gally.

— Alors, c'est bien. Vas-y. Bientôt tu oublieras les guerres et autres luttes. Je suis certaine que très bientôt ta maison sera pleine de korrigans et autres gnomes.

— Oh, il n'y a pas besoin d'être grande pythonisse pour le prédire !

— Non, certainement. Maintenant il faut que vous vous reposiez complètement. Vous êtes morts de fatigue, ça se voit rien qu'à vos têtes, vraiment,

vous paraissez épuisés. Je vous laisse, il faut que je retourne auprès des ouvriers.

— Dis-moi, Gally, tu n'as pas dit grand-chose, pendant cette conversation.

— Parce que je n'avais rien à ajouter. Tu as parlé d'or. Je ne pouvais qu'approuver. Donc je me suis tue. Je trouve merveilleux ton projet d'aller t'installer au Gué. C'est là-bas que maman a connu papa, ou plus exactement, c'est là qu'ils se sont juré fidélité.

— Ça alors ! Je ne le savais pas. Il n'y a pas de hasard.

— C'est sûr.

— Il va falloir que je trouve une maison avec un second bâtiment pour y mettre les chevaux à l'abri, et surtout Saez dont je m'occuperai, car il ne pourra pas habiter chez toi.

— Hélas non.

— Ainsi, nous irons faire des balades à cheval. Toi et moi, et peut-être avec nos amis les korrigans et les kobolds par exemple.

— C'est ça qui sera bien. Tu sais, je suis contente que tu viennes vivre en Forêt de Brécilien.

— Moi aussi, ma Gally. Ma vie s'est transformée depuis que je t'ai rencontrée. Auparavant j'étais le petit garçon à sa maman et maintenant je me sens le grand frère responsable de sa petite sœur. Ça n'est pas la même chose, crois-moi.

— Je te crois, moi non plus je ne suis plus pareille. Et depuis que j'ai plongé mon épée dans le cou de Mordred, je suis encore moins pareille. Je suis deve-

nue presque adulte en une seconde. C'est un acte terrible, tu sais. Je l'ai fait en pensant à notre père. Je l'assume, bien sûr, mais je m'en serais passé. C'est un geste grave que j'ai réfléchi sans colère et sans haine. Simplement un geste délibéré. J'ai essayé d'atteindre le cervelet et j'ai enfoncé mon épée. J'avais envie de la jeter ensuite. Mais j'ai pensé au Kobold qui l'a forgée. Alors, je l'ai remise dans son fourreau. Cependant, j'espère ne plus avoir à m'en servir sinon pour adouber d'autres chevaliers de mon peuple et de tout le petit peuple.

— Je te le souhaite de tout mon cœur.

— Moi aussi. Nous ne sommes pas faits pour tuer.

— Non, d'ailleurs tuer est une affaire d'humains, hélas pour eux.

Gaétan et Gally se sont tus et se sont endormis tant ils étaient fatigués. Maria est revenue et a commencé à préparer le repas. Quelques poissons de lac de Trégu et une salade d'herbes sauvages avec quelques fromages de ses brebis. Voilà ce qui les requinquerait, et ils en avaient bien besoin, ces pauvres enfants. Le repas est prêt et elle n'ose pas les réveiller, mais peut-être à cause de l'odeur, peut-être par la faim, ils se sont réveillés à point nommé. Ils dînent avec plaisir et vont ensuite s'occuper de la ferme. Les poules, les canards et les colombes n'ont plus de secret pour eux. Gally s'intéresse particulièrement aux colombes et demande à Gaétan s'il voudrait élever des colombes au Gué dont ils pourraient se servir pour s'envoyer des messages. Ce pourrait être intéressant. Cela pourrait être très utile pour communiquer avec Guenièvre

ou avec Maria. Gally pense que cela vaudrait le coup d'étudier de près cette idée.

— C'est une excellente idée qui pourrait être facile à réaliser.

— Bon, c'est à mettre au programme. Ça fait beaucoup de projets.

— Tant mieux. De toutes les façons, j'ai bien l'intention d'y mettre poules et lapins ainsi que quelques moutons et un porc, si j'ai assez de terrain. Et il m'en faut du terrain pour tous les chevaux. Dès que nous serons là-bas, je vais m'en enquérir.

— Moi aussi. À nous deux, ça sera bien le diable si nous ne trouvons pas.

Poules et colombes ont été soignées et il faut passer aux lapins. Gally est une très sérieuse aide pour Gaétan. Mais lorsqu'on arrive aux moutons et aux trois porcs, Gally prend peur tant ils sont énormes par rapport à elle. Elle laisse là Gaétan et revient vers la maison où elle l'attend calmement. Maria s'étonne de la trouver esseulée dans la pièce commune, mais quand Gally lui a expliqué pourquoi elle est là, elle comprend immédiatement et lui dit qu'elle a eu entièrement raison, parce que les porcs sont voraces et mangent tout ce qu'ils trouvent devant eux surtout lorsque c'est plus petit qu'eux. Et les moutons ne valent guère mieux. Gally lui fait part de son idée d'élever des colombes pour communiquer avec elle. Ainsi, ils resteront toujours l'un près de l'autre et la séparation sera moins brutale et moins douloureuse.

— C'est une idée merveilleuse. Je suis contente que tu l'aies eue, ainsi nous serons en liaison constante.

— Oui, et autant avec toi qu'avec Dame Guenièvre, et tout autant entre Gaétan et moi.

— Tu ne pouvais pas penser mieux. J'ai vraiment hâte que ce soit réalisé. Plus jamais nous ne nous sentons isolés.

— C'est bien pour cela que j'y ai pensé. Il est évident que nous voudrions souvent communiquer avec toi, Maria. Alors, comment faire ?

Pour un premier jour de démarrage d'une vie nouvelle, c'est un jour très fructueux. Gaétan en a fini avec ovins et porcins et il revient à pas lents vers la maison. L'après-midi est vite passé et ce sera bientôt l'heure du souper. Maria et Gally s'y sont attelées et une heure plus tard une soupe à l'odeur suave d'herbes et de lard fumé trône sur la table attendant les convives qui ne tardent pas à s'asseoir.

— Bon appétit à tous et toutes. Je suis contente que vous soyez de retour. Contente aussi que vous vous soyez occupés de la ferme. J'ai pu ainsi m'occuper des ouvriers maçons et l'atelier n'en sera que plus vite terminé. Merci.

— Maman, nous sommes contents d'avoir pu t'aider. Ne nous remercie pas. Nous allons rester environ une semaine avant que de repartir pour la Forêt. Nous essaierons d'en faire plus.

— Oh ! J'ai oublié de te dire une chose très importante.

— Dis-moi, c'est grave ?

— Non, mais c'est important. Guenièvre m'a élevé au rang de Duc. J'ai trouvé cela extraordinaire. Pas toi ?

— Je dois t'avouer que j'en suis éberluée. C'est un beau cadeau, je crois.

— Oui, c'est un très beau cadeau... hélas empoisonné, car cela suppose que je marche à la tête de son armée lorsqu'elle me le demandera.

— Effectivement, il est bel et bien empoisonné ! Espérons qu'elle n'aura jamais besoin de faire appel à toi.

— Espérons-le. Il faut dire qu'elle n'est absolument pas belliqueuse.

— C'est une chance, une chance pour vous deux je pense. Dis-moi Gally, ne voudrais-tu pas sortir ton tarot ? J'y pense depuis que tu es partie et ça me travaille. J'aimerais te voir encore opérer, que j'essaie de comprendre comment ça fonctionne.

— Si tu veux, Maria, regarde, je vais tirer quatre cartes. Voilà. La première est TEMPÉRANCE, je crois que ça veut dire un voyage, ou : dans quelque temps. La seconde est LA MAISON-DIEU. C'est peut-être un accident, comme le dit tout le monde, ou bien c'est une maison. Je ne vois pas ce que cela vient faire ici, si ce n'est une maison. Je ne veux pas penser à un accident, et je trouve cette carte bien trop belle pour ne signifier que cela. La troisième est LE SOLEIL. Il paraît que ça veut dire la plupart du temps une rencontre.

— Pourquoi signifie-t-elle une rencontre ?

— Je ne sais pas, peut-être deux parce que l'on y voit deux personnes sous le même soleil ? C'est ça une rencontre non ?

— Oui, ça se peut. Tu as probablement raison. Je trouve cela étonnant.

— La quatrième est le ROI DE BÂTON. Alors là, je sèche complètement. Un homme en or ? Qui trace des plans ? Bizarre. Pourquoi rencontrerais-je un homme en or qui trace des plans ? Je ne connais aucun architecte, et en or encore moins.

— Mais qui a dit que c'était toi ?

— C'est moi qui ai mêlé les cartes et qui les ai tirées, donc c'est moi qui suis concernée. La dernière carte est LE MONDE. Encore LE MONDE.

— C'est la troisième fois.

— Le tarot insiste sur cette idée de bonheur. Après un incendie ou un accident, bizarre, bizarre. Bizarre façon d'annoncer le bonheur !

— Effectivement.

— Bah ! Laissons ces énigmes-là où elles sont et ne nous cassons pas la tête. Il sera bien temps de voir venir...

— Tu as raison, mais, quand même, c'est très curieux.

— Oui, très curieux.

— Oui, pourquoi LA MAISON-DIEU ? Et pourquoi LE MONDE ? Ça me travaille.

— Laissons cela, et allons dormir

— Je crois que tu as raison.

— Bonne nuit.

L'incendie

Sept jours ont passé. Sept jours de repos et de calme serein. Les chevaux sont bâtés et sellés. Gally a retrouvé sa jument Saez et sa selle confortable. Gaétan a remonté Perle. Il aime tout spécialement cet animal doux et tranquille. C'est une jument de confiance et à présent ils se dirigent vers le Pertuis Neanti, porte occidentale de la Forêt. Ils en sont encore très loin, et la nuit est très noire. Ils n'ont pas voulu voyager de jour pour ne pas attirer la curiosité et que Gally puisse voyager en toute visibilité. C'est plus agréable pour les deux qui peuvent converser en se voyant. Les trois korrigans sont certainement en train de les attendre à l'orée de la Forêt. Ils sont rentrés en empruntant des chariots accueillants malgré eux. Gally se fait une joie de les retrouver. Gaétan a hâte de chercher une maison accueillante. Il a l'intention de se faire embaucher à la Forge du Gué qui lui semble la meilleure de Brécilien. Tous deux chevauchent en rêvant à leur proche futur. En réalité la nuit n'est pas totalement noire et une demi-lune éclaire leur chemin encaissé. Ils s'arrêteront à l'aube et iront dormir dans le foin d'une grange hospitalière. Ils ont emporté suffisamment de provisions pour tenir les trois jours que va durer ce voyage.

Trois nuits de voyage au clair de lune. Trois jours de sommeil réparateur. Que demander de mieux ? Faire

la route de nuit est d'une qualité assez exceptionnelle. Les sens sont exacerbés, l'esprit est grand ouvert, tout est secret, tout est mystère. Il faut savoir profiter de ces instants privilégiés et les savourer à deux est encore plus beau. D'autant plus avec sa petite sœur avec qui on s'entend à merveille. Ils sont deux à goûter ce silence. Ils sont deux à projeter leur esprit vers Brécilien. Gally est étonnée de n'avoir encore aucun appel de ses amis, mais elle n'a pas encore rencontré d'arbres, bouleaux ou hêtres pour lui servir d'amplificateur de pensée. Alors ils avancent tranquillement. La route se déroule sans accroc. Soudain Gally ressent un choc terrible dans son esprit.

— Gaétan, je viens d'avoir très mal dans ma tête.

— Tu as mal à la tête ?

— Non, pas du tout, mais je viens de recevoir un choc épouvantable dans mon esprit.

— Oh, oh, c'est très inquiétant.

— Aie, encore ce choc, mais plus fort. Aie, dieux que ça fait mal... Oh ! C'est maman. Elle lance un cri de détresse.

— Beauty ? En détresse ?

— Oh, oui ! Et j'entends des appels. Ce sont les appels dramatiques de nos amis. Gaétan, vite, accélérons. Il faut arriver le plus vite possible. J'envoie un message pour leur dire que j'ai entendu.

— Oui, c'est bien, et accélérons, tu as raison.

— Gaétan, j'ai peur. Maman a mal, elle pleure.

— Mes amis pleurent également.

— Dès que le jour se lèvera, tu me donneras tes

rênes et tu te rendras invisible. Je serai le chevalier qui ramène ses chevaux. Je continuerai seul, tandis que tu dormiras sur Saez si tu le veux.

— Je ne pourrai pas dormir, leurs messages se font plus pressants, et me font de plus en plus mal.

— Essaie de les atténuer. Tu le peux.

— En temps normal, oui, mais en ce moment je n'y arrive pas. Ils crient qu'il y a du feu. Je ne peux pas effacer ces images.

— Essaie, ma chérie.

— Aie. Oh ! Gaétan, faisons vite. Encore un appel de maman. Elle souffre. Elle a peur.

— Oh mon Dieu !

— Le jour se lève. Cache-toi, donne-moi les rênes. Les chevaux vont suivre. Nous ne sommes plus très loin de Mauron. Après ce sera ar Vran, puis Konk Koret et puis Pemp Bonn, et nous serons arrivés. Nous y serons dans moins d'une heure, je pense.

— Mais tu seras crevé !

— Ne t'inquiète pas, j'ai du ressort.

— Si, je m'inquiète et j'ai des raisons de m'inquiéter. J'ai peur, mon grand frère.

— Je vais le plus vite possible. Je ne peux pas les mettre au galop, je ne les contrôlerais plus du tout et ce serait dangereux.

— Bien sûr. Tu as raison. Aie ! Encore un appel. Il vient de nos amis.

La route défile, Mauron n'est plus qu'un point derrière eux, le clocher de Konk Koret point à l'horizon,

puis grossit, puis diminue, ils avancent vers Pemp Bonn, ils y seront dans peu de temps. Au loin, une énorme fumée noire ne peut que les inquiéter.

— Un feu ! Les cris viennent de là.

— Faisons vite !

— Là, regarde, les korrigans nous font des signes !

— Salut, que se passe-t-il ?

— Les moines ont mis le feu au village de Beauty.

— Les salauds ! Y a-t-il des morts ?

— Non, mais les dégâts sont énormes. Tous se sont envolés dès qu'ils ont compris le danger.

— Mais que s'est-il passé ?

— Ils sont venus en procession, croix et bannières en tête, les paysans de Pemp Bonn suivaient derrière. Tous chantaient des prières. Ils ont mis le feu aux roseaux, qui ont pris immédiatement et ont incendié notre village qui pourtant était invisible. Il est certain que quelqu'un nous a trahis. Mais qui ?

— C'est honteux. C'est donc cela la charité chrétienne.

— Oui, nous n'avons plus de village. Nous y étions si heureux. Cela faisait deux cents ans que nous vivions à cet endroit. Et il n'y a plus rien, ni demeures, ni meubles.

— Il va falloir le reconstruire.

— Oui, bien sûr, mais nous ne serons en sécurité nulle part. Il faudra certainement nous expatrier. En Irlande peut-être ?

— Peut-être, mais ça ne vaudra jamais Brécilien,

c'est notre patrie. Et puis, je n'ai pas envie de devenir un Léprauchuan, encore moins un Borrowère. Mais pourquoi, pourquoi les moines ont-ils fait ça ?

— Parce qu'ils ont peur de ce qu'ils ne connaissent pas.

— Gaétan, vois-tu une solution ?

— Peut-être, Gally. Je vais user du fait que je suis chevalier et Duc de surcroît, et je vais me servir de l'autorité de mon rang. Je vais déjà leur dire que vous êtes tous morts. Ainsi, ils ne vous poursuivront plus. C'est essentiel. Ensuite je vais les menacer de démantèlement, et ça, ça leur fait très peur. J'y vais tout de suite.

— Oui, c'est bien. Sois ferme, mais surtout, ne sois pas violent.

— Ne t'inquiète pas.

Gaétan est allé frapper à l'huis du monastère. On lui a ouvert la porte sans réticence. Pensez donc : un Chevalier, et qui plus est un Chevalier de la Table Ronde, il n'y a que ceux-là qui osent s'aventurer en Brécilien. Il est resté dressé sur son cheval, pour prendre de haut les moines et les intimider.

— Je désire m'entretenir avec votre supérieur.

— Entrez donc, Chevalier.

— Que non pas, demandez-lui de venir à moi.

— Ah ! Bon, une minute.

— Faites vite, je suis pressé.

— Oui, oui, je reviens à l'instant.

— Que désirez-vous, Chevalier ?

— Monsieur le Duc, je vous prie.

— Monsieur le Duc, que pouvons-nous pour vous ?

— Est-ce vous qui avez mis le feu aux roseaux ?

— Effectivement, Seigneur. Dans un but d'assainissement.

— C'est pour assainir que vous vous y êtes rendus en procession, bannières et croix en tête ?

— Euh... Oui, c'était nécessaire. On nous avait dit qu'il y avait un nid de parasites.

— Quel genre de parasites ?

— Nous ne savons pas exactement, des parasites... Peut-être des homoncules.

— Peut-être des homoncules. Ah bon ! Savez-vous que vous avez fait périr plus d'une centaine d'êtres dans cet incendie ?

— Ils n'étaient pas chrétiens que je sache. Peut-être même n'étaient-ils pas humains. Alors...

— Alors, ce n'est pas une raison. D'ailleurs, ce sont des hommes et des femmes comme vous et nous. Non, pas comme vous, car vous êtes des moitiés d'humains. Des êtres qui ne vivent qu'à peine leur humanité.

— Oh !

— Vous êtes des criminels, de plus. Et je vais aller, maintenant, dès ce soir, réclamer le démantèlement de votre prieuré. Je vais aller de ce pas à votre évêché de Saint-Méen. Vous ne vous en tirerez pas ainsi.

— Soyez indulgent, Monseigneur le Duc.

— L'avez-vous été avec ces gens ?

— Euh...

— Préparez vos bagages, vous partirez demain à l'aube sans espoir de retour, j'y veillerai personnellement. Adieu.

Gaétan pique des deux et s'en va sans un regard en arrière. Après un détour, il est revenu vers les Elfes de l'Eau. Il leur raconte l'entrevue et leur dit que les moines et leur clique doivent partir demain à l'aube. Les Elfes en sont heureux et Gally se propose de mener son peuple vers une nouvelle cité que tous, aidés de ses amis korrigans, vont reconstruire. Persuadés qu'ils sont tous morts, ils ne seront plus tarabustés. Les Elfes ont demandé à Gally d'être à leur tête, étant donné que c'est un Chevalier.

— Chevalaine ! Chevalaine, pas Chevalier. Je suis Chevalaine et j'adouberais ceux d'entre vous qui feront leurs preuves.

— Sois notre chef. Sois notre Reine. Nous te le demandons instamment. Tu as fait tes preuves puisque tu as été adoubée.

— Vous avez déjà un chef, le chef du Village, et c'est mon ami.

— Non, Gally, je ne suis plus le chef. Mais je suis toujours ton ami, j'ai donné ma démission, car je suis trop vieux. Je pense qu'à sept cents ans, j'ai droit au repos.

— Gally, sois notre Reine.

— Je ne suis pas sûre de devoir être votre Reine. Je ne suis pas sûre de savoir être votre Reine. Je suis bien jeune pour cela. J'ai juste quinze ans, ne me volez pas ma jeunesse.

— Mais tu es adoubée. Donc, tu peux l'être.

— D'accord, à condition que Gaétan, mon frère, soit mon conseiller et que vous le reconnaissiez comme tel. Je veux que, autour de moi, il y ait autant d'elfes des quatre éléments, que de korrigans et de kobolds. Êtes-vous d'accord ? Je ne veux qu'un seul Petit Peuple et non des clans qui s'ignorent.

— Vive Gally Première ! Longue vie à Gally Première !

— N'allez pas trop vite.

— Nous avons besoin de toi pour nous diriger et reconstruire tout un village.

— Nous le reconstruirons. Tout d'abord, je veux savoir les compétences de chacun. Je vous demande de venir auprès de Gaétan vous inscrire et faire inscrire votre savoir-faire. De plus, je demande à ceux qui excellent à la chasse d'aller immédiatement chasser de façon que nous puissions organiser un banquet ce soir. Enfin, je demande aux meilleurs agriculteurs de récolter un maximum d'herbes diverses pour accompagner les viandes dans ce banquet. Il est cinq heures après midi et vous voyez que vous n'avez pas trop de temps.

— Mais si celui qui est chasseur a aussi un talent de constructeur ?

— La construction est prioritaire. Est-ce clair ?

— Tu es un véritable chef, ma fille. Tu feras certainement une bonne Reine.

— C'est ce que m'a dit Merlin. Mais j'ignorais que ce fut si tôt.

Le gué de Gally

Les moines sont partis à l'aube, profil bas, à la queue leu leu, sans demander leur reste et dans le plus grand silence. Les Elfes commencent à reconstruire leur cité. Le banquet de la veille a été un triomphe. Bien entendu, il s'est terminé par des chansons. Gaétan a été reconnu comme un héros. Gally et lui, accompagnés de Beauty ont chanté et joué de la harpe et du dulcimer au grand plaisir de tout le petit monde. Et le matin les a trouvés frais et dispos, prêts à remonter leurs résidences. Ils ont tous retrouvé l'espoir après que Gaétan ait chassé les moines et que Gally leur ait regonflé le moral. La nouvelle religion n'aura pas le droit d'exister en Brécilien. Du moins pas de sitôt, et même jamais si elle ne respecte pas le Petit Peuple. Ils ont trouvé un lieu parfait pour reconstruire le village lacustre. La retenue d'eau en amont du Gué sur la rivière du Pas-du-Houx. Personne n'ira les chercher là-bas. De plus, c'est tout près de là où il a l'intention de vivre, ce qui n'est pas négligeable. Gaétan est resté avec eux jusqu'à ce que les moines aient totalement disparu de leur horizon. Puis il les a quittés pour aller au Gué y chercher une maison. Il en a trouvé une immédiatement, car le Gué, hélas, est de plus en plus déserté. Un plus gros village est en train de s'installer non loin, qui sera sur une plus grande route et donc sera plus commerçant. La maison qu'il a trouvée pos-

sède de nombreux champs et prés et possède deux dépendances dont il fera, une écurie pour la première et un bâtiment fermier pour la seconde. À quatre pas, de l'autre côté de la place se trouve la forge célèbre. Il ne peut être mieux placé.

Il a mis les chevaux dans le pré et, en ne gardant que Perle avec lui, il est monté, juché sur la jument, jusqu'au bourg, car c'est précisément jour de foire. Elle est variée et assez bien approvisionnée et il faudra qu'il dise à Maria d'y venir un jour. Il achète un couple de tourterelles, un couple de pigeons ramiers, et trois poules rouges avec un coq. Il est tout content de ses achats et redescend jusqu'au village où est sa maison. Il met ces animaux dans la seconde des deux dépendances qu'il barricade ensuite afin que les animaux ne prennent pas la fuite. Il faut qu'ils s'habituent. Ce sera l'affaire d'un jour ou deux. Après ça, il emmènera les palombes progressivement, de plus en plus loin, pour leur faire regagner leur maison. Il est heureux de venir vivre ici. Il ne lui reste plus qu'une chose à faire. Traverser la place et demander au Maître de Forges s'il peut être embauché. Le Maître de cette forge a bien connu Enguerrand qui lui a laissé un excellent souvenir. Lorsqu'il apprend que Gaétan est son fils, il l'embauche immédiatement. Il commencera demain matin.

Il n'a surtout pas dit qu'il avait été élevé au rang de Duc. Ce n'est pas utile de la ramener. De toute façon, un Duc vivant dans une ferme au Gué, et cherchant du travail, ça n'est pas très crédible. Déjà qu'un chevalier, cela prête à inquisition. Pourquoi ne vit-il pas en groupe ? Pourquoi est-il venu s'enterrer au Gué ?

Pourquoi a-t-il besoin de travailler ? Autant de questions que les habitants se posent ou se poseront un jour ou l'autre. Heureusement qu'il y en a de moins en moins. Il y a aussi une chapelle, mais elle sert de grange à foin à présent. Il ne s'y dit plus aucune messe ni aucun autre office chrétien. Ce n'est pas lui qui va changer cet état de fait.

Ce premier jour d'installation se passe plutôt bien et l'envie lui prend d'aller voir ses amis les Elfes en pleine construction. Quelle n'est pas sa surprise de voir que les pontons sont déjà presque tous en place ? Les korrigans travaillent d'arrache-pied et même quelques kobolds ont déjà mis la main à la pâte. Il ne faudra pas un mois pour que le village soit entièrement reconstruit. Gally est au milieu de son peuple et ce n'est pas la dernière à travailler. Gaétan prête main-forte pour enfoncer quelques pilotis dans l'eau assez profonde par endroits. Deux saules argentés ombragent l'étendue d'eau et Gally connaît maintenant leur utilisation thérapeutique. Elle saura en profiter. Quelques poissons vivent dans ces eaux et déjà deux elfes passionnés de pêche sont en train de prendre le souper de ce soir. Tout ce petit monde se réunira autour d'un feu et d'un bon repas et ils ont même invité Gaétan à le partager avec eux. Celui-ci ne s'est pas fait prier. D'autant plus que c'est un repas de poissons frais pêchés. Il est très heureux qu'ils s'installent au Gué. Ce sera plus facile pour les protéger. Plus haut on peut apercevoir le mur circulaire du château des Rois, la Motte Salomon qu'ils la nomment, et rien que cette perspective devrait détourner les prédateurs, s'il y en a encore.

Soudain des petits elfes verts s'abattent sur la cité en construction et viennent aider les elfes bleus. Ils viennent des arbres, s'accrochant aux branches souples ou aux lianes de viorne lorsqu'il y en a. Ils ont tôt fait de se mêler à eux et de les aider à construire leur cité. Gally est toute heureuse de cet événement et se remémore ce que lui a dit Merlin : Elle fédérera tout le petit peuple. C'est si vrai que quelques elfes des blés à la peau dorée viennent de s'ajouter à la masse bleue déjà constituée. Ils sont peu nombreux parce qu'il y en a peu en temps normal et tous ensemble, sous la direction d'un elfe d'or, ils entreprennent de construire une immense arène pour pouvoir se réunir. Viennent spontanément les tribus d'Elfes nacrés et plus tard d'Elfes roses. Tous prêtent main-forte et les korrigans et les kobolds des mines et des forges ne sont pas en reste. C'est une immense fédération qui naît en ce moment.

Gally demande à Gaétan de la vêtir de son armure et de seller Saez sa jument. Et c'est à cheval et en armure, son heaume à la main qu'elle ira prendre possession de ces arènes que tout naturellement ils ont nommé les « Gallènes ». On ne les aperçoit pas de l'extérieur, malgré leur grande taille, pourtant elles pourront recevoir tout le Petit Peuple quand elles seront terminées, et il y aura même un siège de grande taille pour le Conseiller Gaétan, très ému de cette attention. Gally s'avance et les elfes s'arrêtent un instant de travailler. Un lourd silence se fait, transformé soudain en un tonnerre d'applaudissements qui se termine par un « Vive la Reine Gally ! », qui en violine jusqu'à la pointe de ses jolies oreilles bleues.

Merlin avait raison. Elle le remercie en son cœur et les prie de reprendre leurs travaux. Elle s'adressera à tous lorsqu'ils auront terminé.

Elle est heureuse et elle est fière de cette réussite. Il est vrai qu'elle le doit à son charisme et à sa personnalité plus qu'à son action. Mais celle-ci viendra en son temps. Le Petit Peuple entièrement fédéré est déjà quelque chose de formidable, d'autant plus que cette fédération et sa reconnaissance en tant que reine ont été spontanées. Il ne faudra que trois jours encore, pour que toute la cité et les arènes soient entièrement terminées, et c'est alors qu'elle pourra leur parler à tous.

— Je suis très fière de vous. De vous tous qui à présent ne formez plus qu'un seul et même peuple. Que vous soyez Elfes, Kobolds ou Korrigans. C'est ensemble que nous serons forts et que nous pourrions faire reculer la nouvelle religion qui, vous avez pu le voir, nous met en danger. Soyez vigilants. Restez invisibles aux yeux des humains. Mon frère Gaétan pourra vous le dire. Nous avons trouvé un endroit pour construire notre cité et ces magnifiques arènes auxquelles j'avoue humblement ne pas avoir pensé, mais dont je ne vous remercierai jamais assez. Cet endroit sera inviolé durant au minimum un millénaire. Et durant tout ce temps, il sera sous la protection de la Forge du Gué de Salomon et des Kobolds nos amis, ainsi que de Gaétan qui, hélas, n'est pas éternel. Soyez vigilants et repoussez autant que faire se peut les avancées des humains. Jusqu'à présent, nous avons vécu en cordiale indifférence des Grands Ignorants. Essayons de continuer. Nous avons été

trahis. Ce ne peut être par l'un des nôtres, j'en suis certaine. Ce ne peut être que par un humain en face de qui l'un de nous s'est montré en toute bonne foi. C'est pourquoi je vous demande d'être vigilants. Ne vous montrez qu'aux petits enfants. Ceux qui n'ont pas encore sept ans. Lorsqu'ils parlent de nous, personne ne les croit et nous pouvons nous montrer à eux en toute impunité. Après, c'est une autre histoire, ils deviennent dangereux. Il y a d'autres catégories d'humains, par exemple les poètes et les artistes en général, mais ceux-là, hélas, nous ne savons pas les localiser véritablement ni bien les reconnaître et, par conséquent, nous devons impérativement nous abstenir de nous rendre visibles. J'ai encore un mot à vous dire :

— Je vous aime.

Et depuis ce jour mémorable, le Gué de Salomon s'appelle le Gué de Gally.

La reine Gally

La Reine Gally a terminé son discours d'ouverture. Elle est frénétiquement applaudie et Beauty est très fière de sa fille. Si jeune encore et déjà adulte en esprit ! Les Gallènes se vident petit à petit et les assistants s'invitent mutuellement soit à partager leur repas, soit à partager leurs activités. Le Petit Peuple ne sera plus jamais le même qu'auparavant. Elle est pleine d'espoir pour l'avenir, et Gaétan est reparti vaquer à ses occupations. Ils sont tellement près l'un de l'autre qu'elle se sent vraiment en sécurité. Son conseiller est géographiquement auprès d'elle et accessible à tout instant. Elle n'a rien à craindre. Dans huit jours, elle va célébrer Lugnasad et Maria sera présente. Elle a totalement adhéré à cette religion au détriment de celle que lui avaient inculquée ses parents au Portugal. Elle a été scandalisée par l'attitude des moines en face de l'existence de ce qu'ils ne connaissent pas. Elle ne peut pas donner caution à de tels agissements.

Et de plus elle veut voir où vit son fils et comment il vit. Son cœur de mère est inquiet. Elle a bien envie de revoir Beauty et Gally également. Elle est stupéfaite lorsqu'elle apprend que Gally est la Reine d'un peuple unifié et solide, et que c'est elle qui l'a unifié. Une reine de quinze ans, c'est extraordinaire et c'est merveilleux.

Gaétan a continué de s'installer et, avec sa paie de la semaine, il est allé acheter une vache. Une vraie vache bretonne, rouge aux longues cornes effilées. Elle lui donnera du lait et il fera sécher, sous un auvent qu'il se propose de construire, les bouses pour se chauffer. Gally a pris peur en la voyant, mais elles ont vite été amies et maintenant elle l'approche et la caresse sans peur. Ses colombes et ses pigeons retrouvent la maison sans risque de se perdre. Bientôt, il pourra les emmener chez Maria, et les lâcher. Il a été préposé à la confection des armures et celles-ci sont très attendues par les clients. Plus légères que les autres, elles sont préférées.

— Te souviens-tu, Gaétan, du dernier tirage de tarot que j'ai fait ?

— Oui, tu ne l'avais pas compris.

— Maintenant, j'ai compris, du moins je le crois, ce que voulait me dire le Tarot. Lorsque nous étions en voyage, nous avons été prévenus que notre cité et nos maisons étaient en train de brûler.

— Oui, et après ?

— Il est dit que je ferai la connaissance d'un elfe d'or qui tracera des plans. L'elfe d'or qui dirigeait la construction de l'arène. C'est sûrement ça.

— Oui, ça tient debout, c'est probablement ça.

— J'aurais dû mieux comprendre. C'est vraiment extraordinaire, le tarot.

— Ah ça, oui. Mais il y a la dernière carte que je ne comprends pas trop. Pourquoi insister sur cette idée de bonheur ? Je suis d'accord que notre vie est en

train de s'améliorer, mais c'est normal, et ça n'est pas si important que ça.

— Oui, c'est la troisième fois que le tarot nous prévient.

— Je trouve cela très étrange.

— Oui, Je trouve cela plus que curieux.

L'exploitation minière s'est imperceptiblement transformée par son action, car les forges, de Pemp Bonn voire du Gué, sont de plus en plus exigeantes sur la qualité du minerai afin que le métal employé soit de plus en plus pur. Par conséquent, l'exploitation forestière a également changé. Le charbon de bois exige que les essences d'arbres soient bien distinctes, pour une utilisation ou pour une autre. Aca-cias et hêtres sont les seuls arbres acceptés pour ce qui est de l'acier et non plus comme avant, bouleaux et châtaigniers et même tout venant qui eux ne pourront servir qu'en cuisine ou pour se chauffer. Tous ces changements marquent profondément le paysage et la plantation de hêtres est de plus en plus organisée. Ces arbres deviennent vraiment les rois de la Forêt et assainissent le sol.

Donc, le sol de Brécilien est de moins en moins marécageux et on y trouve de moins en moins d'anguilles. Cela pose problème pour que le Petit Peuple se nourrisse et Gally doit faire face à tout cela, demandant aux chasseurs de faire un effort et inventant des méthodes de conservation plus diversifiées. Il faut aller pêcher plus loin que dans les marais de la forêt. Elle organisera des convois qui iront jusque dans la Mor Bihan pour prendre du poisson et le rapporter

sans pour autant se faire voir. Il faut trouver moult astuces pour ce faire et que le poisson se conserve.

La Reine Gally forme des équipes de cueilleurs pour rapporter des fruits en quantité et là aussi, il faut les conserver, ce qui n'est pas une mince affaire. Elle forme également des agriculteurs et alors qu'au-paravant ils ne vivaient que d'herbes sauvages et de cueillettes les elfes, à son impulsion, commencent à cultiver des racines et des herbes comestibles. Il faut inventer des moyens de rester discrets. Ils ne peuvent montrer aux humains des champs de cultures voyantes, ni des plantations ostentatoires. Par sa grande sagesse, elle protège son peuple tant par le bien-être que par son secret. Cela peut paraître la quadrature du cercle, pourtant il faut en tenir compte. C'est le rôle de la Reine, donc de Gally. Elle organise souvent des repas où viennent tous ceux et celles qui le désirent et ça ressert encore plus des liens pourtant déjà très forts. Depuis les Grands Travaux comme ils aiment nommer cette période plusieurs elfes sont enceintes et il est à prévoir la naissance de beaucoup de bébés de couleur incertaine. Gally en est très fière, car cela va renforcer et embellir encore, si c'est possible, leur race.

La vie a repris ses droits, et l'incendie est oublié ou même, beaucoup le regardent comme bénéfique. S'il n'y avait pas eu cet incendie il n'y aurait pas eu de fédération du Petit Peuple. Et la cité lacustre est bien plus belle que la cité lacustre antérieure. Le Clan des Arbres a décidé de refaire toutes ses habitations. Gally est très fière de ces transformations, mais elle freine une modernisation outrancière. Les Elfes de la forêt

projetent de reconstruire leur cité aérienne juste au-dessus de la cité lacustre. Cela resserrera encore plus les liens entre eux.

La maison de tous

— Dis-moi, elfe d'or, qui t'a appris à tracer des plans ?

— Oh ! Personne, mais c'est une passion chez moi et ce, depuis très longtemps.

— Passion fort intéressante. Puis-je te demander de tracer d'autres plans ?

— Oui Dame Gally, c'est trop d'honneur. Que désirez-vous ?

— J'aimerais que nous construisions la maison de tous. Une sorte de maison où chacun se sentirait bien. Où chacun y trouverait ce dont il a besoin.

— C'est possible. Par exemple, elle pourrait être parfaitement circulaire, avec de nombreuses portes, ainsi chacun pourrait prendre la porte qu'il veut, il se retrouverait au centre de toute façon.

— Bonne, très bonne idée.

— Au rez-de-chaussée, c'est-à-dire à hauteur immédiate, je vois une grande salle, un grand hall avec, au centre, un comptoir circulaire et des hôtesse d'accueil pour aider ceux qui viennent demander de l'aide.

— Oui, c'est à envisager. Que mets-tu autour ?

— Quelque chose de totalement nouveau pour vous peuple de l'eau : une exposition.

— Une exposition ?

— Oui, des dessins, des peintures, des images de tous genres, faites par quelques elfes ou quelque kor-rigans. Cela pourrait en inciter d'autres à faire pareil. Il me semble que ce serait une excellente émulation.

— Elle serait sur le mur d'enceinte de ce grand hall.

— Oui, ça aussi ça me paraît bien. Mais ça ne peut être tout. Il faut que cette maison offre plus de choses.

— Bien entendu. On ferait un étage, inférieur cette fois.

— Inférieur ? Pour entraîner les visiteurs à creuser cette maison.

— Je ne vois pas très bien. Une grande salle occuperait la moitié de ce sous-sol. Cette salle serait utilisée pour que les elfes et autres s'entraînent, par exemple pour la danse. Je crois savoir que c'est l'expression de ton clan.

— Effectivement, ça l'est.

— Il faut une très grande salle pour danser. Elle ferait exactement la moitié du cercle et donc elle aurait le diamètre pour sa plus grande dimension. Elle ferait donc trente-six pieds de long.

— Trente-six pieds ?

— C'est un minimum pour danser.

— Ça me paraît très grand. Enfin si tu le dis, d'accord. Et l'autre moitié ?

— Ce serait une salle de spectacle et ainsi, la scène serait environ de trente-six pieds.

— Il n'y a pas que la danse et celle-là pourrait se produire au cœur des Gallènes.

— Parfois, oui, mais pas toujours. Lorsqu'il pleut par exemple.

— C'est vrai.

— Et puis, cette salle et cette scène pourraient être modulables avec des cloisons mobiles.

— Pourquoi pas ? Je pense que tu as vraiment d'excellentes idées. Mets-toi au travail. N'oublie pas non plus des salles plus petites, des ateliers de terre ou de bois par exemple. J'aimerais que tous nos peuples soient créatifs. Comprends-tu ?

— Bien Dame Gally.

— Appelle-moi Gally. Seulement Gally.

— Bien, Gally.

— Et moi, j'aimerais savoir ton nom.

— Idsar.

— Idsar... j'aime ce nom. Aimerais-tu toujours travailler avec moi ? Tu serais une sorte de bâtisseur en chef par exemple.

— C'est mon vœu le plus cher.

— Alors, c'est d'accord. Il y a un travail énorme pour toi. J'aimerais aussi que tu dessines ma maison. Non pas que j'en veuille une plus belle que celle des autres, mais avant l'incendie, nous avions la plus belle maison de la cité où l'eau jouait un rôle très important. J'aimerais offrir à ma mère une maison semblable. Saurais-tu la faire ?

— Bien sûr, faire une telle maison est mon rêve.

— Alors, vas-y et reviens me proposer un projet.

— Bien, Gally.

- Reviens vite. Je sens que j'aime être avec toi.
- Mais moi aussi, si je peux oser.
- Tu peux, tu peux.

Idsar s'est éclipsé et la Reine reste assise sur son fauteuil pliable. Elle songe à nouveau à son tirage de tarot. Elle a fait connaissance de l'homme en or qui trace des plans. Et alors ? Est-ce que ça la rend plus heureuse ? Peut-être que cela pourra rendre son peuple plus heureux, c'est possible. Et par là ça la rendra plus heureuse mais de là à ce que le Tarot ait insisté par trois fois ! Certainement pas, il doit y avoir autre chose. En attendant, elle va aller voir son grand frère. Il saura peut-être voir plus clair. Peut-être...

Idsar... il lui ouvre d'autres horizons. Et puis, il est vraiment très beau. Et plus grand qu'elle, ce qui est extrêmement rare. Il fait bien un pouce, peut-être deux de plus qu'elle. Et puis, il a une si belle voix... Bon, laissons cela. Allons voir Gaétan, et sa ferme. Gally aime s'occuper des colombes qui de plus en plus servent de messagères entre eux et Maria. Justement le facteur vient d'arriver (si l'on peut dire...) et il y a des nouvelles de Maria. Elles ne sont pas excellentes. Maria n'a pas le moral. Elle se sent vieillir et demande à Gaétan les raisons de son célibat. Elle voudrait bien qu'il lui donne un petit-fils. Pauvre Maria, ce n'est pas demain la veille. Gaétan vit dans un monde d'hommes, le Gué, la Forge, les forestiers, les fendeurs, les brûleurs..., il n'y a pratiquement que des hommes, ou des elfes. Il ne va à peu près jamais au bourg qui s'agrandit plus haut, et quand il y va c'est pour faire un achat, rapidement, et il revient immé-

diatement. Gally pense qu'il devrait rester beaucoup plus longtemps au bourg et elle a soudain l'idée de lui demander de lui acheter un peu de jolis tissus pour qu'il soit obligé de flâner assez longtemps au sein du marché.

Très bonne idée, répond Gaétan, il ira, et il cherchera. Ce sera bien le diable s'il ne trouve rien. Il fouillera et fouinera partout. Il en profitera pour trouver aussi quelques graines de plantes qu'il n'a pas... s'il en trouve de nouvelles. Il adore cultiver de nouvelles plantes.

— Tu sais, il suffit de très petits bouts de tissu. Des échantillons par exemple.

— Je vais voir ça. Tu me fais confiance ?

— Bien sûr. (S'il savait que c'est uniquement afin qu'il prenne le temps de flâner !)

— J'irai demain dimanche. Il y a marché tous les dimanches. Il y a des bateleurs parfois. J'aime les bateleurs. Quelquefois je m'arrête pour les regarder.

— Moi aussi j'adore les bateleurs. Tu pourrais m'y emmener un jour. Je reste

rai invisible, bien sûr. Pas demain, mais la prochaine fois peut-être. Pas demain, bien sûr, parce que demain Idsar vient lui montrer les plans qu'il aura déjà tracés. Elle a hâte de le revoir, elle ne sait pas pourquoi, mais elle a grande hâte. Probablement pour voir quel genre de maison il lui proposera.

— Oh ! C'est exactement la maison que j'aime. Celle que je désirais. Je pense que cette maison sera pour

moi ! Peux-tu m'en dessiner une autre pour maman ? Comment fais-tu ? Lis-tu dans les pensées ?

— Oui, assez souvent. Enfin... Je fais semblant ! Pour ces plans, j'ai fait une maison exactement comme celle où j'aimerais vivre.

— Mais, ça doit être frustrant de faire toujours ça pour les autres !

— Oh, pas tellement, car je ne les fais que pour les amis, et pour d'autres, c'est-à-dire pour les gens que j'aime et ceux que j'aime bien.

— Et peux-tu me dire dans quelle catégorie j'entre ? Dans ceux que tu aimes bien je suppose ?

— Oh, non pas du tout.

— Alors, tu me places dans les amis ?

— Non plus, oh, surtout pas.

— Mais alors, dans quelle catégorie me mets-tu ?

— Dans la catégorie de ceux que j'aime.

— Ah ? Parce que tu m'aimes ?

— Oh oui. Gally. Je t'aime depuis le premier jour où je t'ai vue. Je t'aime d'amour.

— Mais, tu n'as pas de chance ! Je me suis interdit d'aimer. J'ai aimé un homme, un humain qui, à présent, est mort, et je l'ai aimé à la folie et depuis je ne veux plus aimer personne, car j'ai trop souffert.

— Alors, je crois que je vais devoir t'aimer pour deux, et en silence.

— Surtout en silence, car je ne supporterais pas que tu me le répètes tout le temps.

— Sois rassurée, je me tairai. Et permets-moi quand même d'espérer.

— Je ne peux pas t'en empêcher.

— Je veux te dire une chose malgré tout.

— Laquelle ?

— J'aurais aimé un enfant de toi.

— De moi ? Pourquoi ?

— Parce que tu es grande et très belle et que je te désire.

— Peut-être qu'un jour... ne me harcèle pas, veux-tu ?

— Loin de moi cette intention. Mais ça serait le plus beau jour pour moi.

— Mais ne me demande pas de t'aimer. J'ai l'impression que c'est fini pour moi.

— Ne dis pas fontaine...

La conversation a tourné court et Gally repense à tout ce qui vient de se passer. Elle en parle à Gaétan. Il lui dit exactement la même phrase que Isdar :

— Ne dis pas fontaine... De toute façon, tu verras bien. Dimanche prochain, je t'emmène à la foire.

— J'ai le temps de m'y préparer.

— On tâchera d'y acheter un couple de lapins.

— Oui, pourquoi pas ? Ce qui serait bien c'est de trouver un couple de lapins de garenne.

— Alors, il faudrait sérieusement préparer un enclos... En réalité, je pense qu'il est déjà fait, viens le voir, c'est tout près.

— Mais oui, c'est exactement ce qu'il faut.

— Plus rien n'empêche non ?

— Attendons dimanche.

Le dimanche suivant ils sont allés tous les deux au marché et ont effectivement trouvé des garennes. Et ils se sont promenés en flânant tout le long des étals. Soudain au détour d'une rue ils tombent nez à nez avec Isdar qui, bien qu'invisible leur apparaît à eux et à eux seuls.

— Tu me poursuis ?

— Oh non, Gally, je ne te poursuis pas. Je ne voudrais pas, je t'ai promis que je ne t'importunerai pas.

— Remarque bien que je suis contente de te voir.

— Ah... bon.

— Eh ! Oui, je voulais te présenter à mon grand frère Gaétan. Et puis, je voulais te dire que c'est quand tu veux.

— Quand je veux ?

— Oui, le bébé.

— Quand je veux ? Même si tu ne m'aimes pas ?

— Même.

— Ce soir alors ?

— Pourquoi faudrait-il attendre si longtemps ? Ce soir, c'est dans une éternité. Pourquoi ne serait-ce pas tout de suite, enfin... presque !

— Oui, c'est vrai, pourquoi ce soir ? Cet après-midi alors, je viens te voir. J'ai peaufiné le dessin de ta maison, et celle de ta maman.

— Nous verrons cela après.

— Si tu veux.

— À plus tard.

— À plus tard. C'est ça.

— Il est beau, tu as raison de vouloir faire un bébé avec lui. Pourquoi pas plusieurs ?

— Ça, nous verrons. Je n'ai pas une âme de poule pondeuse. Surtout avec un homme que je n'aime pas.

— Ça, je n'en suis pas si sûr.

— Moi, si.

— Moi, non.

— On arrive au bout du marché, on rentre ? À pied, ce n'est pas tout près.

— On rentre.

— Si tu es fatiguée, tu peux monter sur mes épaules.

— Ou bien voler ?

Ils sont revenus à pied, lentement, ensuite ils ont laissé batifoler les lapins dans l'enclos puis ils sont allés dîner ensemble dans le pré derrière la maison, juste quelques nuages blancs faisaient que le soleil n'était pas trop violent. Gaétan est tout heureux de recevoir sa Reine de sœur qui lui a parlé de sa maison en long et en large, du ponton sur l'étang, du patio intérieur et de la fontaine. Ils ont parlé aussi longuement de la Maison pour Tous. Elle était passionnée, et passionnante. Gaétan buvait du petit-lait. Le repas s'est terminé et Gally est retournée vers l'étang retrouver Isdar tandis que Gaétan allait vaquer aux champs.

— Tu sais Isdar, c'est la première fois que je fais l'amour, et je te remercie de m'avoir respectée ainsi. J'ai à présent une demande à te faire.

— Une demande ?

— Oui, veux-tu vivre avec moi dans ta maison ?

— C'est mon vœu le plus cher.

— C'est mon désir aussi. J'aimerais que tu restes à la maison et que tu me refasses beaucoup l'amour. Une fois unique n'a probablement pas fait un bébé. Et j'en veux vraiment un, et de toi. Et qui dit bébé dit non seulement un papa, mais aussi un père qui soit pour lui un véritable guide, et ça serait bien que ce soit toi. Et puis, tu m'as donné envie de refaire encore l'amour.

— Tout de suite, si tu veux.

— Si tu peux.

— Je peux, regarde.

— Oui, je vois que tu peux.

Ils firent l'amour et encore l'amour jusqu'à épuisement et restèrent dormir enlacés l'un dans l'autre jusqu'au matin. Ils refirent l'amour. Ils ne savaient plus s'arrêter.

Pépîte

— Pépîte, ne va pas près de l'étang.

— Mais, maman.

— Quand on est une petite fille de cinq ans on ne va pas jouer pr...

— Plouf.

— Mon dieu, Isdar, Isdar... Il ne répond pas, il est trop loin sur un chantier.

— Il faut que j'y aille. J'y vais.

— Dame Gally, ne vous inquiétez pas je l'ai récupérée.

— Merci, j'aurais eu des problèmes. Je ne sais pas assez bien nager avec un corps mort au bout des bras. Merci. Que puis-je faire pour vous remercier ?

— Être ce que vous êtes déjà. Ne me remerciez pas, mais si vous avez du feu chez vous, j'aimerais me sécher, et votre petit bout d'or avec.

— Entrez, mettez-vous près de la cheminée. Et, s'il vous plaît, déshabillez Pépîte.

Une petite fille toute bleue avec des veinules d'or apparaît dans toute sa nudité. Elle est fascinante. Ses ailes sont de minuscules filigranes d'or s'égouttant sur le carrelage brillant de la salle à vivre et les bouts de ses petites oreilles sont deux pointes d'or pur luisant encore des gouttes de soleil. Ce sera une elfe ravissante et ses parents en sont très fiers. Soudain,

elle comprend toute la signification du tirage de tarot qu'elle avait fait avant de quitter Maria il y a bien-tôt six ans. Elle enfle une tunique sèche sur Pépité et la prend dans ses bras et empoignant le petit paquet violet, se précipite chez son frère.

— Gardez la maison et séchez-vous. Faites comme chez vous, il faut que je file.

— Faites, faites.

— Gaétan. Je viens de comprendre.

— Comprendre quoi ?

— Comprendre ce qu'a dit le tarot. C'est extraordinaire.

— Calme-toi Gally et montre-moi ce qu'il y a d'extraordinaire. Bonjour ma Pépité tu es de plus en plus belle.

— Bonjour oncle Gaétan. Merci de me dire cela.

— Tu te souviens de cette carte du Monde venue dans trois tirages ?

— Qui ne s'en souviendrait pas ?

— Ce n'est pas tant le bonheur annoncé. C'est l'enfant qui va arriver. Il apparaît dans la vulve de la mère. La vulve n'est jamais qu'une mandorle.

— L'utérus également, tu ne crois pas.

— Oui, mais l'utérus annonce une gestation tandis que l'enfant dans la vulve annonce la naissance.

— Je crois que tu as raison. C'est vrai que le tarot est extraordinaire. Jusqu'à présent, c'est un sans-faute. Un de ces jours, tu me feras un tirage.

— Pourquoi un de ces jours ? Pourquoi pas aujourd'hui ?

— Parce que je ne me sens pas tout à fait prêt.

— Alors, tu ne le seras jamais !

— Tu as raison. Fais-moi un tirage.

— Mélange les cartes et tire le nombre que tu veux.

— Cinq, ça suffit ?

— Si c'est ton désir.

— Ça l'est.

— La première, TEMPÉRANCE. Tu pars en voyage ?

— Oui, je pars demain chez Guenièvre.

— La seconde, LE SOLEIL. Une rencontre.

— Ah, et de qui ?

— Ne sois pas impatient.

— La troisième, LIMPÉRATRICE. Tu vas rencontrer une jeune fille ou une très jeune femme. Tiens donc. Rencontrerais-tu la femme de ta vie ?

— Ça m'étonnerait beaucoup. J'ai l'âme d'un vieux garçon.

— Moi, ça ne m'étonnerait pas. Il est plus que temps. La quatrième est LE TOULE. Ou bien elle est guérisseuse, ou bien elle est très très jeune. Peut-être les deux ?

— La cinquième est... devine.

— La cinquième est LE MONDE, non ?

— Gagné !

— Tu ne vas pas me dire que c'est un enfant.

— Eh si ! Je vais te dire que c'est un enfant.

— Oh, non !

— Mais si, pourquoi ? Tu n'en veux pas ?

— Bien sûr que si, mais si j'en crois ce que je vois dans le tarot, c'est une nursery !

— Et pourquoi pas ?

— Et si tu faisais un tirage pour une dame âgée, ça ne voudrait pas dire qu'elle va avoir un bébé.

— Non, ça pourrait vouloir dire qu'elle va être heureuse. Ou bien qu'elle va passer dans l'autre monde.

— Alors pour moi aussi, ça pourrait le dire.

— Pourquoi alors rencontrer une jeune fille ? Non, crois-moi le tarot est cohérent.

— Nous verrons bien. Il y aura peu à attendre.

Gaétan est parti à Huel Koat. Il a offert à Guenièvre un couple de colombes, le troisième qu'il lui offre. Mais les deux autres sont morts. Ils ont été tirés à l'arc par des chasseurs. Un édit a été promulgué interdisant la chasse à la palombe. Elles auront ainsi, peut-être, une chance de rester en vie. Il a rencontré auprès de Guenièvre, une de ses très jeunes suivantes, et celle-ci est plus que ravissante et il en est resté totalement subjugué. Elle répond au nom de Doucelle, prénom qui lui va à ravir. Dès le second jour, il a demandé à Dame Guenièvre la permission de l'épouser. Ne pouvant rien lui refuser, elle a demandé simplement d'être la marraine du premier-né. Doucelle, tout ébahie d'être ainsi demandée si vite, a accepté et, ses parents étant décédés, elle n'a pas eu à demander l'autorisation à quiconque, sinon à sa Reine. Permission accordée bien entendu et le mariage est béni durant le court

séjour de Gaétan. Il n'a pas fallu huit jours pour que Doucelle soit enceinte. Ils sont repartis au Gué sur le même cheval. Le tarot avait encore dit vrai ! Ces bouts de carton sont véritablement magiques !

— Tu vois bien, Gaétan, que le tarot dit toujours la vérité.

— Oui, donc tu ne me feras plus jamais de tirage. Je ne veux plus jamais connaître mon avenir.

— Tu as peut-être raison.

Doucelle s'habitue à vivre près des Elfes et de tout le Petit Peuple et s'habitue également au fait que tous les vêtements de son mari reviennent brûlés. Elle adore la maison du Gué et commence à l'embellir de tout son bon goût. Maria qui vient assez souvent lui a appris à construire un métier à tisser et elle a déjà fait une splendide tapisserie. Elle s'entend à merveille avec sa belle-sœur comme avec sa belle-mère et en apprend beaucoup. D'elle et d'Isdar qui dessine de façon splendide. Pour lui faire connaître la cité lacustre, il fait nombre de dessins rehaussés de sépia. Souvent, il lui donne quelques conseils de décoration.

Isdar a demandé à quelques korrigans aidés d'elfes de faire un second siège en Gallène, à côté de celui de Gaétan, mais un plus petit. Plus tard ils en feront un troisième, tout petit lorsque Pépité aura l'âge de raison... et un quatrième plus grand pour l'enfant qui va naître bientôt.

Gally a demandé aux chasseurs de rapporter plus de gibier que d'habitude pour faire quelques conserves en vue de la saison maigre et elle a demandé aux pêcheurs la même chose, car tout est en train de

changer au Pays de Brécilien. Les Forges de Pemp Bonn et du Gué sont de plus en plus exigeantes quant à la matière première. Gaétan, à force de recherches, et aidé des Kobolds, a réussi à rendre les armures plus légères, plus fines d'une part et pourtant beaucoup plus résistantes. Le minerai doit être plus trié. Le sous-bois est en train de changer de figure. Il y a de plus en plus de hêtres, et le marais s'assèche de plus en plus. Ce qui fait que les anguilles sont en train de disparaître. Gally a demandé aux pêcheurs d'aller plus loin, dans la Mor Bihan par exemple et il faut trouver d'autres moyens de conservation. Mais il faut également de nouveaux moyens de transport, et il est nécessaire qu'ils restent invisibles de surcroît. Petit à petit la vie se transforme. Il n'est pas question que son peuple vive, ne serait-ce qu'un seul jour, la famine. La Maison de Tous est terminée et d'ores et déjà très fréquentée. C'est maintenant la cinquième exposition. Avec un énorme succès. Gally a eu raison de vouloir créer ce bâtiment. Plusieurs spectacles de danse, de théâtre plus ou moins intimiste et de musique ont eu lieu. La musique a remporté tous les suffrages, ainsi qu'un spectacle de danse mêlant des vols aux chorégraphies au sol. C'était extraordinaire. Tout le Petit Peuple est unanime pour dire que leur Reine Gally est véritablement extraordinaire. Depuis qu'elle dirige les habitants du Pays de Brécilien, la vie a totalement changé.

Pépité grandit là-dedans et se développe en sagesse comme en beauté. Elle sera plus grande que son papa qui n'en est pas peu fier. C'est un des enfants de la nouvelle génération, cette génération incapable

de dire de quel clan elle fait partie. Il y en a beaucoup d'autres et d'ici vingt ans on ne saura plus d'où l'on vient. On sera seulement : « les Elfes », ou mieux encore : « le Petit Peuple ». Cela sera peut-être un peu plus long de faire un véritable métissage avec les korrigans et avec les kobolds, car ils sont physiquement très différents des Elfes et surtout, ils sont, à leurs dires mêmes, très laids. Mais il ne faut pas désespérer.

De temps en temps, Gally fait organiser un spectacle aux Gallènes. Parfois c'est un tournoi et elle a déjà adoubé cinq Chevaliers et deux Chevalaines. Ils ont réussi, à force de croisements, à créer une race de petits chevaux en proportion d'eux-mêmes. Les armures ont été forgées suivant les nouvelles techniques par les kobolds sous la direction de Gaétan qui les a mises au point. Les Chevalaines sont splendides dans leurs armures gravées de motifs celtiques brillants de tout leur éclat. Et Gally envisage d'en recevoir deux nouvelles. Elle a repris les mêmes épreuves que celles de grands chevaliers, mais en a rajouté deux. La première est une épreuve d'archer à cheval, épreuve terriblement difficile, car les candidats doivent atteindre une cible mobile en étant eux-mêmes au galop. La seconde épreuve est une épreuve de musique. Les Elfes, en général, sont des musiciens hors pair, il ne leur reste plus qu'à être les meilleurs. Cette épreuve se divise en quatre épreuves : épreuve de composition musicale, épreuve de chant, épreuve d'exécution instrumentale et épreuve de réalisation d'un nouvel instrument. Il n'y a pas un futur chevalier qui renâcle devant ces épreuves. À l'issue de celles-ci, dans les Gallènes, devant l'assistance bien

sûr, elle adoube les lauréats. C'est une cérémonie grandiose que personne ne veut manquer, évidemment. Cérémonie qui, bien entendu, se termine par un concert donné par les nouveaux instrumentistes, auxquels viennent se joindre les anciens petit à petit et des danses toute la nuit.

Doucelle a trouvé sa place et tout le monde l'aime, que ce soit au Gué de Salomon ou au Gué de Gally. Bientôt, elle aura son petit auprès d'elle et tous l'attendent en comptant les jours. Gaétan est inquiet et follement heureux. Il serait d'ailleurs partisan de mettre au courant son atelier de l'existence du Petit Peuple. Ce serait plus facile de travailler au plein jour plutôt que de se cacher et d'attendre les occasions, improbables d'ailleurs, pour forger les armures des chevaliers adoubés par la Reine Gally. Bien sûr il faudrait faire prêter un serment de silence très solennel et devant tous les autres. Une sorte de rituel de confrérie de ceux à qui l'on remet un secret vital. C'est quelque chose qu'il faudra étudier. Doucelle est de l'avis de son mari et souvent ils en discutent à table lorsqu'ils se retrouvent le soir après une journée de labeur.

La Reine Gally et Isdar attendent leur second enfant. Gally espère que ce sera un garçon. Sera-t-il un jour Chevalier ? C'est dans les choses possibles, car l'hérédité de la mère et l'exemple de l'oncle sont prégnants ? Et quelle sera sa couleur ? Or veiné de bleu ou bleu veiné d'or ? Il faudra attendre encore quelques mois.

Table des matières

Le Serment	4
La vigne	14
Saez	27
Retour	35
Beltan	38
Surprise	48
Gwenterc'henn	56
Mamm-Gozh	62
Rencontre	68
Feuteun Meur	81
Le Dulcimer	90
Arcanes	105
De nouveau à La Vigne	111
Litez	121
Le camp d'Arthur	128
Colin	140
La quarantaine	148
Chevalaine !	159
Camlann	167
Brasiers	179
Le retour	188
L'incendie	198
Le gué de Gally	206

La reine Gally.....	212
La maison de tous.....	217
Pépité.....	227



© Arbre d'Or, Genève, juin 2007

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : Ingres, vers 1812, D.R.

Composition et mise en page : © ARBRE D'OR PRODUCTIONS